

RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE

DU DANEMARK.

Pour paraître à la fin de février,

CHEZ LECOINTE ET DUREY,

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE LA PICARDIE;

Par *P. Lami.* Un vol. in-18.

PARIS, IMPRIMERIE DE LEBEL,
Imprimeur du Roi, rue d'Erfurth, n° 1.

RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE

DU DANEMARK,

PAR P. LAMI.

SECONDE ÉDITION, REVUE.

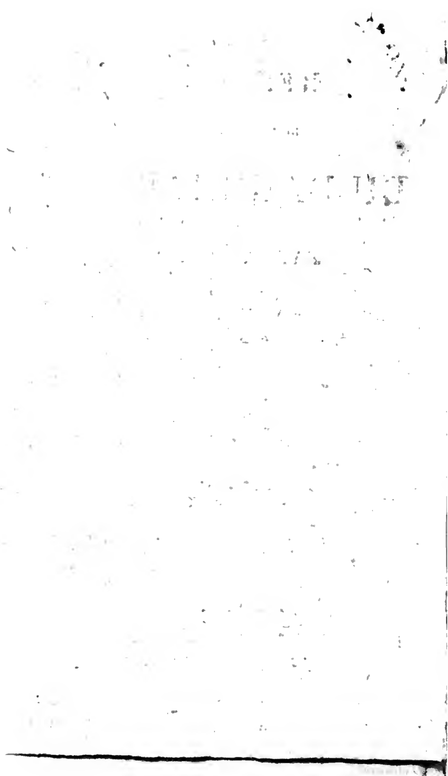




PARIS,

LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
Quai des Augustins, n° 49.

1825.



INTRODUCTION.

L'histoire du Danemark, comme celle des autres peuples modernes, se divise en deux parties fort distinctes. L'une, et c'est partout la plus longue, n'expose à nos yeux que les actions, les malheurs et souvent les fautes de la noblesse, du clergé et de la cour, trois puissances dont l'alliance et les démêlés conspiraient presque également au malaise du peuple. La seconde partie ne comprend que les siècles durant lesquels la liberté se fait jour à travers les ténèbres de l'ignorance et des superstitions, allége ou brise les chaînes, anime l'industrie, améliore la condition humaine. Hélas! pour certaines nations ce second âge ne commence point encore; et à peine y a-t-il trois cents ans que les Danois y sont entrés,

pour y marcher à pas lents et incertains.

Lorsqu'on fixe ses regards sur les quinze premiers siècles de leurs annales, qui sont aussi les quinze premiers de l'ère vulgaire, les tableaux qu'ils offrent affligent par leurs teintes sombres et barbares, et fatigueraient par leur complication, si l'instruction qu'on en peut tirer ne récompensait l'attention qu'ils exigent. C'est un cours d'expériences profitables : en aucune autre histoire on ne distingue aussi bien les causes de la misère des peuples et de leur asservissement. Long-temps les Danois, dédaignant l'agriculture, ignorant le commerce, n'ayant d'autre industrie que la guerre, vont par terre et par mer piller et tuer pour vivre. Chez eux, comme au dehors, ils ne connaissent d'autre loi suprême que la force, d'autres institutions que celles qui sont nécessaires pour la diriger. S'ils tiennent des assemblées périodiques, c'est pour con-

certer des expéditions lointaines ou pour en nommer les chefs. Quoi qu'en aient dit des auteurs fort modernes, on a peine à démêler dans ces réunions tumultueuses les germes du gouvernement représentatif.

Peu à peu cependant le pouvoir se concentre dans certaines familles, et lorsque le Danemark n'a plus qu'un chef, les successeurs de ce prince sont choisis parmi ses parens, mais d'ordinaire sans égard à l'ordre de primogéniture. De ces habitudes naissent bientôt l'aristocratie féodale et la puissance sacerdotale; bientôt les progrès, les triomphes de l'une et de l'autre, ne laissent presque rien de national dans le système politique. Les intérêts spéciaux sont seuls garantis. Les deux ordres privilégiés envahissent les diètes, deviennent seuls les conseillers, les directeurs, et au besoin les censeurs du monarque. Leurs premières entreprises tendent à opprimer le peuple : chaque roi

qu'ils élisent n'obtient leurs suffrages qu'en immolant à leur ambition quelque une des libertés publiques. Le Danemark se divise en fiefs, les paysans enchaînés à la glèbe subissent la protection et paient la justice des seigneurs. Ceux-ci, lorsque tout est soumis au-dessous d'eux, s'attaquent à ce qui semble les dominer encore eux-mêmes; ils contestent au trône ses prérogatives, lui disputent les profits de l'oppression et les honneurs de la puissance; lutte opiniâtre et sanglante durant laquelle le peuple n'apparaît plus, sinon comme un instrument passif qu'emploient tour à tour ou à la fois ses différens maîtres.

En vain le pouvoir, au milieu des périls qui l'assiégent, ferait un appel aux Danois retenus par l'ignorance dans l'esclavage : il n'ose pas même tenter cette voie de salut; tout son art est d'acheter les évêques pour se défendre contre les attentats des grands, ou de se jeter dans les bras

des nobles pour n'être pas atteint par les foudres de l'Église; de telle sorte que ses victoires lui coûtent autant que ses défaites. Sans le régime municipal qui naît et s'affermit au sein des villes, on ne respirerait nulle part en Danemark. Les campagnes sont en proie à la féodalité ou bien aux étrangers attirés soit par les trahisons, soit par l'indolente lâcheté des hauts et puissans seigneurs. Les rois vaincus, ainsi que le peuple, ne reprennent quelque dignité qu'au moment où l'union de Calmar pose sur une seule tête les trois couronnes de la Scandivanie. Toutefois c'est inutilement encore que l'un des chefs de ce triple royaume essaie de se mesurer contre les grands, il ne leur faut que bien peu d'efforts pour le précipiter du trône.

Un si éclatant triomphe semblait promettre un long règne à l'aristocratie; mais les nobles et les évêques, en désunissant leurs intérêts,

ne tardèrent point à les compromettre. La réforme religieuse, protégée par la cour, plut à la noblesse, qui la seconda trop activement, trompée par l'espoir de devenir le premier corps de l'état, et de n'avoir plus à craindre une rivale dans une orgueilleuse corporation de prélats. Qu'arriva-t-il? Le trône et le peuple héritèrent ensemble du pouvoir, des revenus et de l'influence du clergé; les grands n'envahirent plus les fonctions sacerdotales : dès qu'elles eurent cessé d'être lucratives, ils les abandonnèrent à des plébéiens assez éclairés pour rester citoyens dans les chaires et dans les temples. La nation acquit par là plus de dignité, de lumières et d'énergie. Bientôt des guerres étrangères lui révélèrent sa force et la faiblesse de ses nobles et lâches oppresseurs. Elle avait murmuré contre eux, maintenant elle s'indigne et s'unit au trône pour les vaincre. Mais un prince astucieux, mais quelques traîtres s'em-

parent de ce mouvement généreux ; et pour en détourner à leur profit les infaillibles effets, ils s'offrent à le diriger avec zèle. Abusant de la bonne foi du peuple, de son inexpérience, de ses vifs ressentimens, au lieu de l'égalité à laquelle il aspire sans savoir la demander, ils le courbent avec un art perfide sous le joug du pouvoir absolu, et lui font prendre cette servitude nouvelle pour une victoire dont il doit rendre grâces aux cieux. Déjà le pur despotisme s'empresse de se constituer, il met au jour une *loi royale*, et s'y proclame légitime et impérissable. Là, le peuple n'est plus rien; l'état, c'est le roi ; il n'y a plus d'intérêts nationaux en Danemark ; le peuple avec qui l'on a fait cette révolution n'est pas nommé dans le code qui la termine, et dont il tolère la publication ; à peine s'ensuit-il quelques adoucissemens légers à la dure condition des paysans danois ; leur asservissement va se prolonger

et flétrir l'histoire jusqu'à l'ouverture du dix-huitième siècle.

Malgré les vices de cette nouvelle organisation, il est impossible de nier que bien qu'aussi révoltante en soi que la précédente, elle s'est montrée en effet dès les premiers momens et a continué d'être moins oppressive. Les progrès que les Danois ont faits en industrie, en richesses, en prospérité sous le gouvernement absolu ne démontrent pas la bonté d'un tel régime; ils prouvent seulement avec évidence que de toutes les tyrannies l'oppression féodale est la plus funeste; aussi est-elle partout celle contre laquelle les peuples commencent à conspirer : parvenus à la vaincre, ils se jettent dans les bras de la royauté, et y resteraient à jamais paisibles, si le pouvoir monarchique persévérait à les régir avec sagesse, et à les administrer à bon marché. Le malaise extrême pourrait seul les forcer à se souvenir qu'ils sont quelque chose

dans les états, et qu'après tout ils ont droit d'être gouvernés à leur profit, non à celui d'un seul homme, d'une seule famille, pas plus que d'une seule caste.

Les Danois, quelques lumières qu'ils aient acquises depuis 1660, demeurent soumis et fidèles à leurs souverains, qui depuis plus d'un siècle et demi se sont presque toujours montrés sages, modérés, fidèles eux-mêmes à la nation. Si le despotisme, qui humilie et dégrade les peuples, est détesté en Danemark comme ailleurs, c'est bien moins pour le mal qu'il y a fait, que pour celui qu'il peut faire en tous lieux. Il n'est, on doit l'avouer, aucun pays où il ait usé avec plus de réserve et de mesure de la faculté de bannir, d'emprisonner, de confisquer, d'exterminer selon son bon plaisir. Mais enfin les Danois ont bien à lui reprocher aussi quelques attentats à leurs droits personnels, et ces souvenirs, toujours présens à

leurs pensées, les inquiètent sur leur avenir. Ils craignent que Domitien ne remplace Titus, et trop d'exemples les avertissent que du régime paternel au tyrannique il n'y a qu'un pas.

Sans cesse on répète que les peuples européens ne sont point encore assez mûrs pour être libres; il serait plus vrai de dire que l'excessive maturité du despotisme ne permet plus de lui promettre nulle part une très-longue durée. La liberté convient surtout à tel point aux pays septentrionaux, qu'on a vu depuis peu la Norvège passer sans effort et sans surprise du gouvernement arbitraire à l'ordre constitutionnel, et qu'elle sait aujourd'hui résister énergiquement aux dispositions qui la pourrait priver de nouveau des garanties individuelles et publiques nécessaires au bonheur des citoyens, à la prospérité de l'état, à la gloire du prince. Or les Danois, si long-temps confondus avec les Norvégiens, sont naturellement le même

peuple; de part et d'autre se retrouvent les mêmes habitudes et les mêmes lumières; aussi le Danemark ne cesse-t-il de réclamer contre le pouvoir absolu qui lui demeure imposé; c'est l'objet d'un grand nombre de pétitions adressées au trône malgré le silence qu'il commande et les rigueurs par lesquelles il pourrait répondre. Il est vrai qu'au sein des cours, les hommes d'état, classe partout si distincte des hommes du peuple, savent opposer aux vœux les plus nationaux et les plus légitimes le prétendu consentement donné jadis à l'établissement du régime despotique : parce qu'il a pu commencer, ils veulent qu'il ne puisse jamais finir. Mais remonter ainsi à son origine, et la trouver à un ou deux siècles de l'époque présente, c'est prouver au contraire qu'il n'est point éternel; et l'on ne saurait employer une plus étrange manière de le déclarer sacré que de montrer comment il est né de la violence et de

l'astuce des oppresseurs, de l'imprudence et de la faiblesse des victimes. A-t-il pu appartenir à une génération d'enchaîner toutes celles qui la devaient suivre? et quand même il y aurait là un contrat, ce qui n'est point, comment obligerait-il ceux qui n'y ont jamais consenti? comment détruirait-il tous les droits que la nature et la civilisation leur donnent à mesure qu'ils naissent et qu'ils entrent dans la société? pourquoi, lorsque le progrès des lettres, des sciences, de l'industrie et du commerce a fortifié, enrichi, renouvelé un empire, les mauvaises lois, les institutions barbares, éventuellement créées, y seraient-elles seules immuables et à jamais incorrigibles?

Trop d'éclatans exemples, trop de fatales expériences ont appris quels abîmes demeurent ouverts tant que subsiste ce désaccord entre les lumières nationales et les systèmes politiques; en quels précipices le moin-

dre accident, le plus léger souffle peut entraîner les gouvernemens et les sujets qui s'obstinent à vivre dans une si fatale sécurité. Ces épouvantables catastrophes, ces longs cours de malheurs et de crimes qu'on appelle révolutions, ne se préviennent, dans les siècles éclairés, que par des lois justes, par des institutions raisonnables, ou du moins par de sages tempéramens et des concessions opportunes. Le peuple ne profite pas seul de ces bienfaits : s'il devient libre et fier, son gouvernement en est plus ferme au dedans, plus respecté au dehors; les revenus publics en sont plus riches et mieux assurés : de sa nature, le despotisme est pauvre, ou ne s'enrichit un instant que pour s'appauvrir sans cesse; son opulence est éphémère comme celle de la fraude, du faste et de l'indolence. Ce sont là des résultats immédiatement visibles à qui contemple aujourd'hui l'Europe entière. Où le prince

est maître de la vie, de l'industrie et de la fortune de ses sujets, il est gêné comme eux, et partage leur pénurie. Où les lois fondamentales garantissent les personnes et les propriétés, la monarchie se revêt d'une splendeur durable et progressive, qui se manifeste par les bienfaits du prince autant ou plus que par la magnificence de sa cour et de ses plaisirs. Il y a plus de profit à gouverner par l'équité que par le caprice; les hommes libres rapportent plus que les esclaves. Mais le premier besoin que ressentiront les âmes généreuses des princes du Danemark sera de rendre à leur royaume, déchu depuis 1660, son importance et sa gloire antique; but honorable qu'ils n'atteindront qu'en limitant le pouvoir du trône par les droits des sujets.

RÉSUMÉ
DE L'HISTOIRE
DU DANEMARK.

PREMIÈRE PARTIE.

ORIGINES DANOISES. — MONARCHIE. — RÉGIME RELIGIEUX ET FÉODAL.

CHAPITRE PREMIER.

Temps antérieurs au dixième siècle de l'ère vulgaire. — Excursions des Normands.

Les origines de tous les peuples offrent le même caractère d'invraisemblance et d'obscurité; au midi comme au nord, les premiers rois sont des dieux, ou pour le moins des demi-dieux. Peut-être conviendrait-il de traverser en silence ces temps mythologiques, si quelques-uns des noms et des événemens qu'ils présentent n'avaient pris racine dans l'histoire et ne se confondaient en quelque sorte

avec elle. Que, vers l'an 60 avant l'ère vulgaire, un prêtre ou un guerrier scythe, Sigge Odin, allié de Mithridate, ait, en fuyant les Romains, gagné les contrées septentrionales de l'Europe, soumettant partout les peuples à sa croyance et à son empire; qu'il ait, en parcourant la Fionie, bâti la ville d'Odensée; que, dans le partage qu'il fit de ses vastes états entre ses enfans, le Danemark soit échu à Skiold, devenu ainsi le fondateur d'une race de dix-huit rois *skioldingiens;* ce sont là d'antiques traditions qu'aucun monument, qu'aucun témoignage contemporain n'atteste, mais qui, recueillies quelques siècles plus tard par les chroniqueurs islandais, se sont perpétuées chez les peuples à qui elles donnaient une lointaine origine. Il faut se résigner à savoir ce que les hommes ont cru, quand il est impossible d'apprendre ce qu'ils ont fait.

Pour donner aux Danois une antiquité un peu plus haute, quelques historiens veulent les reconnaître dans ces Cimbres qui firent trembler Rome, 640 ans après sa fondation, et qui furent défaits par Marius; ils étaient des-

cendus, à ce qu'on suppose, de cette grande presqu'île appelée aujourd'hui Jutland, et qui était connue des anciens sous le nom de *Chersonèse cimbrique.* On n'a pas manqué non plus d'étendre au Danemark l'étrange honneur d'avoir produit, avec le reste du Nord, ces flots de barbares qui, durant les cinquième et sixième siècles de l'ère vulgaire, débordèrent sur l'empire romain et l'inondèrent en entier. L'évêque Jornandes, tout fier, au sixième siècle, de son origine gothique, appelait ce pays la fabrique, la matrice des nations, *officina gentium, vagina nationum;* cependant on est porté à contester ces titres à l'Europe septentrionale, quand on songe aux forêts, aux marais dont elle restait couverte. Cet état s'est prolongé fort avant dans le moyen âge, puisqu'au onzième siècle encore, Adam de Brême, voyageant dans le Jutland, disait qu'il n'y avait guère d'habité que les bords de la mer, et que l'intérieur du pays ne contenait que des bois impénétrables. Pour résoudre cette question difficile, quelques auteurs prétendent que ces hordes, que désignèrent

tour à tour les noms de Goths, Visigoths, Vandales, Huns, Alains, Franks, Lombards, étaient des Scythes venus des confins de l'Asie; d'autres, et cette hypothèse nous semble la plus probable, supposent que, chassés de leur patrie par les peuples asiatiques, les gens du Nord furent forcés de descendre dans les contrées méridionales, où les attiraient d'ailleurs un climat moins rigoureux, un sol plus fertile et une boisson délicieuse. Ce n'étaient point des excédans de population, mais des peuples entiers qui émigraient; les femmes, les enfans, les vieillards, se traînaient sur les traces des guerriers, triomphaient et s'établissaient avec eux.

Ces émigrations des Danois sont, jusqu'au huitième siècle, les seuls faits probables de leur histoire; car les catalogues de princes, les séries de prodiges dont sont remplies les chroniques islandaises ne résistent point à l'examen. L'histoire du Danemark, après cette époque, devient un peu plus positive; mais nous verrons qu'elle est encore presque toujours hors du pays dont elle prend le nom.

Les mœurs antiques des Danois ne seraient guère plus connues que leurs annales, si l'on n'était convenu d'attribuer à tous les peuples du Nord les manières, les habitudes, les lois de ces peuples de la Germanie étudiés et peints par Tacite. En effet, des tableaux moins brillans et moins reculés, et cet *Edda* où se trouvent entassées les superstitions du Nord, semblent attester une longue similitude entre les mœurs germaniques et celles des peuples septentrionaux. Pour eux, le premier dieu était celui de la guerre et du soleil, Odin, le père commun de tous les rois, l'inventeur de l'écriture runique et de tous les arts. Après lui venait Thor, le dieu du tonnerre; Thyr, le dieu des combats; Locke, le dieu du feu; puis Freya, la déesse de l'amour et des voluptés [1]. A la suite de ces gran-

[1] Chez la plupart des peuples septentrionaux Odin, Thor et Freya ont donné leurs noms à trois jours de la semaine; les Danois et les Anglais appellent

le mercredi,	onsdag,	wednesday.
le jeudi,	torsdag,	thursday.
le vendredi,	fredag,	friday.

des divinités, mais dans un ordre très-subalterne, on comptait douze aide-dieux et autant de demi-déesses qui avaient des attributions particulières. D'énormes pierres, rangées presque toujours en cercle, se rencontrent, en divers lieux de la Scandinavie, et attestent que dans cette contrée, comme dans les Gaules, des cérémonies religieuses se célébraient en plein air. Les dieux du Nord avaient cependant des temples; celui d'Upsal, dédié à Odin, était le plus riche et le plus célèbre; on y rendait des oracles, on y faisait des miracles, et le sang humain rougissait souvent ses autels. Les victimes n'étaient pas choisies dans les rangs obscurs; il arrivait qu'on allait en chercher sur le trône, et plus d'un roi fut immolé pour faire cesser la disette ou quelque autre calamité publique. Ces odieux sacrifices n'effrayaient ni les prêtres, ni les patiens, persuadés qu'ils étaient tous de l'immortalité de l'âme; ils ne voyaient dans la mort qu'un passage qu'il fallait traverser pour arriver au palais d'Odin.

Cette croyance exaltait leur courage, et leur apprenait à mépriser les dangers,

à n'attacher aucun prix à la vie, et à la risquer sans crainte. On voyait les guerriers, frappés d'un trait mortel, tomber, sourire et rendre l'âme. Les soldats ne survivaient guère à leurs chefs; les vaincus refusaient la vie que les vainqueurs, au reste, ne leur offraient que fort rarement. Avec les morts on enterrait parfois leurs femmes et des esclaves, mais plus communément des chevaux et de riches vêtemens, afin qu'ils pussent se présenter avec décence devant le tout-puissant Odin. Enfin les scaldes venaient chanter ou improviser des vers sur leurs tombes.

Ce n'était là qu'une des fonctions des poètes du Nord; ils devaient encore suivre les armées, les animer au combat, célébrer leurs victoires, ou les consoler de leurs défaites. Dans les festins, comme sur les champs de bataille, ils occupaient un rang distingué; de grands honneurs et d'immenses profits récompensaient leurs talens. A vrai dire, ce talent n'est attesté par aucun des minces et trop peu antiques morceaux qui nous sont parvenus; tous d'ailleurs appartiennent à la littérature islandaise. On y trouve plus de délire que d'enthousiasme, plus d'images

que d'idées, et l'abus des expressions exagérées de la poésie orientale. Que ceux pourtant qui s'intéressent au triomphe du genre romantique étudient ces chants septentrionaux, ils y apprendront qu'on peut dire de la langue qu'elle est *l'épée des paroles*, de l'arc-en-ciel qu'il est *le pont des dieux*, ou d'un vaisseau qu'il est *le cheval des flots*. L'idiome gothique dans lequel les scaldes ont chanté a, dit-on, de grands rapports avec le gallois, qui lui-même, on le sait mieux, ressemble fort à notre bas-breton. Quant aux caractères runiques, des savans prétendent que l'usage en fut particulier aux prêtres d'Odin; d'autres veulent que cette écriture n'ait apparu dans les monumens qu'après l'introduction du christianisme chez les peuples septentrionaux.

Toutes les traditions s'accordent à donner aux anciens habitans du Danemark une taille élevée, des formes larges et robustes; leur force naturelle s'augmentait au milieu des fatigues de la guerre, ou des plaisirs de la chasse et de la pêche; mais l'agriculture était peu en honneur parmi eux: ils aimaient mieux arroser la

terre de leur sang que de leur sueur, et conquérir des moissons que d'en faire éclore. Comme tous les hommes qui ne savent ou ne veulent point produire, ils étaient contraints de pâtir ou de piller. C'était ce dernier parti qu'ils prenaient le plus communément. Ils se rassemblaient chaque année dans des espèces de diètes tenues en pleine campagne, et appelées *things*; là ils discutaient les affaires publiques, jugeaient peut-être aussi les affaires privées, arrêtaient des expéditions guerrières, nommaient les chefs sous les ordres desquels ils devaient aller chercher fortune. Il faut réduire à ce peu de mots ce qu'on sait des mœurs antiques des Danois. On entrevoit quelques habitudes, on ne distingue ni lois ni constitutions; il y a des bandes, des villes, peut-être même des provinces soumises à des chefs électifs; il n'y a pas encore d'empire gouverné par un roi. Laissons donc de plus hardis historiens découvrir l'état des personnes et reconnaître les formes du gouvernement danois en ces temps reculés. En rendant hommage à leurs savantes conjectures, attendons, pour parler de l'organisation sociale, que le flambeau de

l'histoire jette sur elle des clartés moins douteuses.

Cette lumière ne brille pas encore vers la fin du huitième siècle, quand l'espoir du pillage, l'attrait des aventures, la haine du christianisme, le désir de la vengeance, entraînent sur des barques frêles et légères ces pirates qui doivent bientôt porter au loin leurs ravages et l'effroi du nom *normand*. D'abord les côtes de la Livonie, de la Courlande, de la Poméranie, puis celles de l'Écosse et de l'Irlande, paraissent avoir été les théâtres de leurs brigandages. Mais ces contrées, presque aussi pauvres que leur propre pays, leur offraient plus de victimes que de dépouilles; ils y égorgeaient en pure perte des populations indigentes. L'habitude les avait faits marins, comme le besoin pirates. Ils connaissaient assez le ciel pour s'éloigner des côtes et diriger leur course à l'aide des constellations. Aussi les voit-on bientôt tenter quelques excursions dans la Grande-Bretagne, qui, depuis long-temps, subissait la domination des Saxons, et prenait le nom des *Angles*, autres envahisseurs venus des confins du Holstein et du Jutland.

Peu nombreux, mais déjà terribles, les pirates du Nord ne signalaient leur courage que par leur cruauté; l'effroi les précédait et les suivait en tout lieu. Des Saxons échappés aux massacres et à la religion de Charlemagne, étaient allés chercher un refuge et des vengeurs dans le Jutland. Tant que ce prince vécut, les Danois menacèrent la France sans l'attaquer; ils semblaient n'être occupés que de reconnaître les côtes, qu'ils s'apprêtaient à ravager. Leurs continuelles apparitions, la multitude de leurs barques, jetaient au loin l'épouvante, et Charles, qu'elles n'effrayaient point pour lui-même, trembla pour ses successeurs. En effet, quand il eut fermé les yeux, les Normands, tout en continuant en Angleterre de fatales incursions, que n'arrêtèrent ni les victoires d'Egbert ni les prières d'Éthelwolf, commencèrent aussi à se jeter sur les côtes de la Hollande et de la France. L'alarme se répandit partout et régna sans cesse, car leurs soudains et terribles débordemens se renouvelaient en toute saison. Trouvaient-ils une résistance opiniâtre ou des forces supérieures, ils allaient cher-

cher ailleurs de plus faciles rapines. Se soumettait-on dès qu'ils approchaient, la facilité du triomphe ne tempérait ni leur barbarie ni leur avidité; ils brûlaient le butin qu'ils ne pouvaient embarquer; ils égorgeaient les vaincus dont ils ne pouvaient faire ni des esclaves, ni des brigands comme eux. Au lieu de se liguer contre de si redoutables ennemis, les seigneurs français, toujours divisés, les appelaient tour à tour, achetaient leurs secours, et favorisaient leurs ravages. Si une ville, si des princes parvenaient, à force de largesses, à éloigner une troupe de pirates, une autre se présentait aussitôt, et réclamait les mêmes tributs.

Je n'entreprends pas de raconter avec plus de détails les massacres, les incendies, les combats, les siéges qui, durant le neuvième siècle, inspirèrent l'horreur du nom danois en Irlande, en Écosse, en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, en France, en Espagne, en Italie, sur la côte d'Afrique, et jusqu'aux rives du Bosphore. Ce volume tout entier ne suffirait point à de si longs récits [1]. L'his-

[1] L'Académie des inscriptions et belles-let-

toire même n'a pu enregistrer que les plus désastreuses de ces excursions : tant de chefs les dirigèrent, qu'elle n'a inscrit que les noms des plus célèbres, c'est-à-dire des plus barbares. Elle nous montre un Eric pillant Hambourg, et 845.
pénétrant avec six cents barques dans l'intérieur de l'Allemagne ; peu après, un Régnier remontant la Seine, prenant 882
Rouen et Paris, d'où Charles le Chauve ne parvient à le chasser que par des présens; plus tard, un Godefroy qui affermit son pouvoir et s'établit dans la Frise; Charles le Gros, qui n'a pu le vaincre, le traite en prince et l'assassine; il réveille, par cet attentat, la fureur un peu assoupie des Normands : sept cents barques viennent, sous les ordres de Sigefroy, assiéger Paris que défendent avec succès le comte Eudes et l'évêque Gosselin. Après un an et demi, Charles ar-

tres a couronné sur cette matière un mémoire de M. Depping, l'un des hommes à qui les antiquités et l'histoire du Nord sont le mieux connues. Nous ne doutons pas que la publication de cet ouvrage, impatiemment désirée, ne répande sur des époques si nébuleuses de vives et utiles lumières.

rive enfin au secours de sa capitale. Au
886. lieu de combattre les barbares, il les paie; et s'ils consentent à s'éloigner, c'est pour aller ravager Sens et la Bourgogne. A cette époque le nombre des villes de France et d'Angleterre qu'ils n'avaient point occupées et ravagées n'était pas considérable; moins heureux en Espagne, ils avaient néanmoins réussi à piller la Galice et l'Andalousie.

Quelques siéges difficiles, quelques combats douteux avaient été jusqu'alors les seuls échecs essuyés par les Normands. Aucune défaite éclatante n'avait encore ralenti leur ardeur, affaibli leur courage; ils habitaient toujours le Danemark, la Suède et la Norvége; mais c'était dans les autres contrées de l'Europe qu'ils voyaient leur domaines et allaient chercher leurs revenus. Réunis au nombre de quatre-vingt-dix mille, ils voulurent, en remontant la Meuse, pénétrer au cœur de l'Empire et découvrir des pays neufs, échappés à leurs dévastations précédentes. Leurs chefs Sigefroy et Godefroy les guidèrent d'abord avec succès, mais l'empereur Arnould parvint à les surprendre près d'Aix-la-Chapelle, en fit

un affreux carnage, ou les précipita dans la Meuse. On a sans doute exagéré la perte des Danois, mais tout porte à croire qu'elle fut énorme, et qu'elle contribua, autant que l'épuisement des peuples, à leur inspirer de plus en plus le dessein de se fixer sur les théâtres ensanglantés et déserts de leurs longs brigandages. 891.

A la réserve de quelques villes qui leur servaient parfois de places d'armes, toutes les autres étaient saccagées. Ce qui restait d'habitans à ces cités ou aux campagnes se lassait de relever des maisons pour les voir incendier le lendemain, et de cultiver des moissons que des mains étrangères viendraient recueillir encore. Plus d'autres ressources que de chercher de lointains refuges, ou bien de se mêler aux brigands du Nord : on aimait mieux devenir leurs complices que leurs victimes, et l'on imitait leurs attentats pour y échapper. Le clergé, presque toujours riche et puissant au milieu des désastres publics, partageait cette fois la misère commune; ni ses églises ni ses monastères n'étaient épargnés par les païens du Nord, et un grand

nombre de prêtres périssait sous leurs coups. Sans doute le mal était immense, mais il eût été bien plus affreux, à ce que disent les chroniques contemporaines, sans les miracles manifestes et sans les prières que l'on adressait en chaque lieu à l'Éternel pour être délivré de la fureur des Normands : *A furore Normannorum libera nos, Domine.* Ce qu'il y avait de consolant, c'était qu'on perdait fort peu de reliques, soit qu'elles fussent retrouvées par les vaincus ou dédaignées par les vainqueurs.

L'une des provinces les plus dévastées, depuis 160 ans, était la Neustrie : la vaste étendue de ses côtes, la richesse et la fertilité de ses campagnes, les fleuves qui les traversent, attiraient en chaque saison des essaims de pirates. L'un des plus célèbres, Rolf, Roll, Raoul ou Rollon, car on le désigne sous ces divers noms, norvégien selon quelques chroniques du Nord, danois selon toutes les nôtres, après avoir vainement cherché à s'établir en Angleterre, où régnait Alfred, descendit sur les rivages de la France, qui n'avait pas un grand roi pour la défendre, et s'avança jusque

sous les murs de Paris et de Chartres. Le cours de ses ravages fut troublé un instant par Richard, duc de Bourgogne; mais le Normand triompha bientôt des troupes de ce prince, malgré la tunique de la Vierge que Richard portait avec lui. Toutefois Rollon, pour mieux assurer ses conquêtes, se laissa catéchiser par l'évêque de Rouen Francion, et entra en pourparlers avec Charles le Simple. Il reçut du prélat le saint baptême; 912.
du monarque l'investiture du duché de Neustrie, qui prit dès lors et conserva depuis le nom de Normandie. Quand il fallut rendre hommage au roi, le nouveau duc trouva le cérémonial trop peu d'accord avec sa puissance actuelle et avec ses vieilles habitudes; tout ce qu'on put obtenir de lui, fut qu'il serait suppléé par un de ses hommes d'armes; encore arriva-t-il que cet officier, peu flatté de l'honneur de baiser le pied d'un roi de France, le leva si brusquement, qu'il fit tomber Charles le Simple et rire l'assemblée. Dans ces temps de misère et de dégradation, la majesté royale subit cet affront sans colère; que dis-je? elle allait se flétrir d'un nouvel opprobre. En

effet Rollon, devenu chrétien, ne tarda point à connaître tous les priviléges attachés à ce titre; il répudia, par le conseil des prêtres, une femme qu'il aimait, pour contracter un second mariage avec la fille de Charles, l'infortunée Gisèle, dont la mort permit bientôt au duc de Normandie de reprendre sa première épouse.

Tandis qu'il achevait de garantir sa conquête par le partage des terres entre ses compagnons de fortune, par des largesses au clergé, et surtout par des encouragemens donnés à l'agriculture, dont une police sévère protégeait les travaux [1], on voyait toujours s'élancer du Nord des flottes de pirates qui allaient porter au loin la désolation et la mort. Le Danemark était encore le principal repaire de ces brigands; c'était là qu'ils préparaient leurs expéditions, là qu'ils en rapportaient les profits ensanglantés. Un seul chef y commandait-il, ou plusieurs

[1] Pour réprimer quelque violence ou quelque injustice, il suffisait de prononcer son nom. De là l'expression encore usitée de *Haro*, *clameur de Haro*.

princes y régnaient-ils à la fois? ce Gorm le Vieux, qui voulait ravager la Saxe et que Henri l'Oiseleur refoula jusque dans le Jutland, était-il un simple chef de bande, ou bien en effet le roi de tout le Danemark? voilà des questions encore insolubles, quoique vers cette époque on remarque un peu plus de concordance entre les récits des chroniqueurs, et que les épaisses ténèbres qui couvraient l'histoire du Nord commencent à s'éclaircir. 930.

Plusieurs auteurs pensent que les Normands qui ravagèrent la France au neuvième siècle étaient, pour la plupart, des Norvégiens. Ce qui paraît mieux prouvé, c'est qu'on leur doit la découverte des îles Færoë, de l'Islande (terre de glace), du Groenland (terre verte), en 982. Vingt années plus tard ils abordèrent un pays qu'ils nommèrent Winland, à cause des raisins sauvages qu'ils y rencontrèrent; pays que les géographes modernes supposent être le Labrador dans l'Amérique septentrionale, mais qui paraît n'être qu'une autre partie du Groenland.

CHAPITRE II.

Harald et ses successeurs. — Christianisme. — L'Angleterre conquise et perdue.

Harald à la dent bleue, héritier du pouvoir de son père Gorm, en usa comme avait fait celui-ci, c'est-à-dire qu'il encouragea et exerça la piraterie, profession toujours en honneur chez les peuples du Nord. On dit qu'Harald vint lui-même arracher le jeune duc de Normandie Richard, des mains de Louis d'Outre-mer, et l'affermir sur son trône ducal. Dans la suite il rendit de pareils services à des princes norvégiens, mais il ne tarda point à se faire à son tour l'usurpateur de leurs états.

Jusqu'ici nous nous sommes abstenus de reconnaître quels pays embrassait la monarchie danoise, parce que l'existence de cette monarchie elle-même nous semblait fort douteuse. A présent que les chroniques s'accordent à présenter un

seul et même roi, Harald à la dent bleue, essayons de distinguer les limites de son empire. Elles étaient au midi déterminées avec rigueur par le *Dœnewerk*, retranchement élevé qui, d'une mer à l'autre, séparait le Jutland du Holstein, et protégeait cette grande presqu'île contre les incursions des Saxons et des autres peuples de l'Allemagne. A l'est du Jutland, la Fionie, la Selande et plusieurs autres îles étaient dès lors remarquables par la fertilité comme par l'étendue de leur sol. Voilà le Danemark proprement dit; mais il arriva souvent que le pouvoir de ses princes franchit le détroit du Sund, qui sépare au nord la Selande de la Scanie, et s'étendit sur cette province, sur la Norvège, et jusqu'aux extrémités de la Laponie. Heureuses ces contrées, si les rois qui ont régné sur elles avaient su borner leurs conquêtes, et s'ils n'avaient cru trop long-temps que la gloire naît de la guerre, et que reculer les frontières de l'état, c'est assurer sa félicité! Nous verrons dans le cours de cette histoire comment cette erreur, partout si commune, attira sur le Danemark de longues calamités que ne pouvait

compenser l'éclat passager de quelques succès militaires. Les défaites suivront les victoires, les retraites succéderont aux invasions, et ces limites, que reculera parfois la fortune, se resserreront peu à peu, ou retourneront brusquement à leur circonscription primitive.

Ce spectacle s'offre déjà sous Harald. Maître de la Norvège, il perd cette conquête en essayant d'en faire d'autres sur les états de l'empereur Othon Ier, qui le repousse dans le Jutland, le défait sous les murs de Sleswig, et lui impose pour principale condition de paix, la foi chrétienne. Aucun prince n'a refusé une abjuration, quand elle a été nécessaire au maintien de son trône. Le roi de Danemark renonça donc au paganisme, et ce que ni les missions de saint Anschaire, ni les efforts des princes, ni les prières des peuples chrétiens n'avaient pu obtenir depuis plus de cent années, une victoire l'opéra en un seul jour. Des évêchés furent créés, des églises bâties, des missionnaires appelés, car Harald avait renoncé pour lui et pour son peuple au culte d'Odin. Ce dieu disgracié comptait néanmoins encore un grand nombre de

fidèles, et comme on vit que les sermons ne les ébranlaient guère, on les prêcha par des miracles. Ce procédé réussit un peu mieux : le moyen de résister au prêtre Poppon quand il se couvrait la main d'un gant de fer rougi au feu, et se montrait visiblement incombustible! D'obstinés païens n'en persévérèrent pas moins dans leurs fausses croyances : réunis et guidés par Swen, le propre fils de Harald, ils parvinrent à chasser du Danemark la nouvelle religion et son protecteur. C'était pour la seconde fois que Harald était obligé d'aller chercher en Normandie un refuge contre les rebellions de son fils; il revint, l'attaqua, et périt à quatre-vingt-dix ans d'un coup 985.
de flèche.

Cet attentat n'a rien d'extraordinaire dans un pareil temps, mais les biographes chrétiens du païen Swen se sont tellement complus à noircir son histoire, qu'il ne faut l'étudier qu'avec beaucoup de défiance. Il s'empressa de raser les églises à peine achevées par son père, et de restaurer une religion amie de la guerre, qui transformait le brigandage en héroïsme, et légitimait les

plus honteux excès. Les courses maritimes reprirent leur ancienne activité : l'Angleterre en était le but le plus ordinaire, et celles de ses provinces qui avaient été usurpées et cultivées par des Normands n'étaient pas plus que les autres à l'abri des irruptions des Danois. Swen descendit lui-même dans le Northumberland, à la tête d'une troupe formidable, où l'on comptait beaucoup de Norvégiens conduits par Olaüs (Olë), roi très-chrétien, encore pirate. Dès qu'ils eurent vaincu ou entraîné dans leur parti les habitans d'origine normande, ils parcoururent et dévastèrent sans obstacle plusieurs provinces, on ne sait combien de villes ; celle de Londres, défendue par ses bourgeois, leur opposa presque seule une résistance victorieuse. Ni le roi Éthelred, ni la noblesse, ni le clergé, ne savaient combattre ou commander ; ils traitèrent. Une grosse somme d'argent fut le prix de la retraite de Swen et d'Olaüs. Swen se contenta de cette indemnité ; Olaüs, plus exigeant, voulut en outre recevoir la confirmation des mains d'un évêque anglais : ce qu'il obtint encore plus facilement que de l'argent.

Payer les Danois, c'était encourager leurs entreprises, fixer leur attention, mériter de nouveaux désastres. En effet, après quelques années de repos, quand les campagnes et les villes eurent réparé leurs ruines et ramassé quelques richesses, plusieurs flottes parurent à la fois sur les côtes d'Angleterre, et les bandes qu'elles vomirent ravagèrent surtout la principauté de Galles, l'île de Wight et le comté de Dorset. Pour arrêter les Danois, Éthelred risqua une bataille, y succomba, renvoya les vainqueurs avec une prime d'encouragement beaucoup plus forte. Il crut ensuite trouver un sûr moyen d'arrêter leurs brigandages en s'unissant au duc de Normandie, Richard II, dont il épousa la sœur Emma.

Vers le même temps, Suénon se mariait à la païenne Sigfride, et, de concert avec elle, dépouillait Olaüs de la Norvège, et forçait ce prince à se précipiter dans la mer, ou bien à s'élancer vers les cieux, comme l'assure le bon moine Oddus. Ce qui est plus constant, c'est que ses états, qui subirent durant plusieurs années la double domination des rois de 1000.

Danemark et de Suède, redevinrent indépendans par l'habileté et le courage du prince Éric.

L'Angleterre attirait trop l'attention de Swen pour qu'il prît garde à l'émancipation des Norvégiens. Un massacre général, accompli en chaque lieu,
23 février 1002. même jour, venait de délivrer les Anglais de toutes les familles normandes qui s'étaient établies parmi eux non pour partager leurs travaux, mais pour les commander, et dont l'orgueil oppressif et les vexations quotidiennes devenaient plus accablantes encore que n'avaient été les invasions subites, si meurtrières et si dévorantes. Éthelred conçut et dirigea lui seul ce coup d'état. Les rois pusillanimes sont d'ordinaire les plus perfides; ils n'osent pas combattre, ils ont la hardiesse d'assassiner. La haute politique du monarque anglais ne lui permit de faire aucune exception ; il enveloppa dans le carnage jusqu'à la sœur du roi de Danemark, Gunilda. Cette princesse, avant d'expirer, prédit que sa mort serait vengée avec éclat; mais Éthelred et ses sujets, pour mieux jouir de leur forfait, ne voulaient pas en pré-

voir les suites désastreuses, qui pourtant ne se firent pas long-temps attendre. Un si grand crime fut puni par d'autres crimes, et l'Angleterre devint le théâtre des plus horribles excès. Lorsque les Danois, fatigués d'incendier et 1003.
d'égorger, et craignant d'être atteints eux-mêmes par la famine qui exterminait le reste des vaincus, consentirent enfin à se retirer, ils exigèrent de nouveaux trésors, ils en vinrent chercher et en reçurent de plus riches encore durant les années suivantes. Presque tout le produit des impôts publics passait dans leurs mains et prenait le nom de *Danegelt*, argent des Danois. Il semblait que leur avidité s'accrût avec la pénurie de leurs victimes, et que leur orgueil fût sans bornes, comme la bassesse d'Éthelred. Quoique si peu fait pour le rôle de roi, celui-ci ne quitta le trône que lorsqu'il le sentit s'écrouler sous lui. Déplorable prince, mal soutenu par les moines qu'il comblait de ses faveurs, trahi par les nobles qui ne voulaient point combattre et qu'il ne savait point commander, abandonné par le peuple, qu'il ne savait pas défendre, il se trouva seul dès que

Swen eut pris le titre de roi des Anglais ; il alla cacher sa honte à la cour du duc de Normandie son beau-frère. Le bonheur de l'Angleterre eût été de ne point revoir ce monarque dégradé; au point de misère et de faiblesse où elle était descendue, l'usurpation était pour elle l'unique voie de salut; ses tyrans devenaient ses protecteurs.
1015. Mais Swen mourut sans avoir eu le temps d'assurer son pouvoir, et son fils Canut (Knud), plus pressé d'être reconnu par les Danois que par la nation anglaise, la laissa rentrer sous une autorité qui, pour être légitime, n'en était ni plus solide ni plus tutélaire. A peine le roi de Danemark fut-il de retour, qu'il recouvra la plus grande partie de ses conquêtes ; mais son rival Éthelred, échappé enfin, par la mort, à l'infortune et au mépris, léguait son trône à demi-ruiné au jeune Edmond, que sa valeur fit nommer Côte de fer, et qui, durant près de deux années, lutta, non sans succès, contre les envahisseurs étrangers, et contre les trahisons plus dangereuses de son beau-frère Édric. S'il ne parvint pas à recouvrer tous ses états, un traité lui en rendit la partie méridionale. Toutefois, il n'y

régna pas long-temps; de nobles assassins le précipitèrent du trône dans la tombe; et Canut fut reconnu pour l'unique roi de l'Angleterre. 1017.

Mériter l'affection d'un peuple livré depuis si long-temps à tous les genres d'infortunes n'était pas une tâche bien difficile; on doit cependant louer Canut d'y avoir réussi. Les Anglais devinrent ses sujets et non ses esclaves; il les traita à l'égal des Danois, mêla, confondit les vainqueurs et les vaincus, restaura les lois saxonnes, publia un *Code militaire* (*leges castrenses*) destiné à prévenir les différends et les duels qui avaient lieu sans cesse entre ses officiers, et comprima les nobles par des largesses ou par des punitions sévères; ce fut lui qui vengea ses prédécesseurs des perfidies d'Édric. Enfin son mariage avec la veuve d'Éthelred, en achevant de lui conquérir l'affection publique, le réconcilia avec le duc de Normandie, d'abord disposé à faire valoir les droits de ses deux neveux.

Pendant que les Anglais s'applaudissaient de la sage conduite de Canut, ses sujets du Danemark murmuraient de sa longue absence et s'offensaient de la pré-

férence qu'il semblait accorder à une nation conquise. Ce mécontentement ne s'apaisa point par la courte apparition de Canut dans ses états du Nord; au contraire on s'indigna de voir à sa suite une foule de courtisans et d'aventuriers anglais qui, chaque jour, obtenaient des faveurs et des emplois considérables. Les Danois, gouvernés naguère par plusieurs chefs, en voulaient au moins un qui leur appartînt en propre; déjà le fils de Canut était choisi pour lui succéder, quand le roi déjoua ses complots. Au lieu de démembrer son empire, il y ajouta une nouvelle conquête; c'était
1030. la Norvège, qu'Olaüs II administrait et convertissait depuis quinze années. Ce roi, qui ne put conserver sa couronne, fit des miracles après sa mort et devint un des plus grands saints du nord de l'Europe.

Peu s'en fallut que Canut n'obtînt un pareil honneur; las de succès, rassasié de grandeurs et fatigué aussi du souvenir importun de quelques crimes, il contracta des habitudes édifiantes, à la grande satisfaction des moines, dont il accrut les richesses et le pouvoir. Le peuple, qui

payait la construction des monastères et des églises, trouvait la dévotion du prince un peu dispendieuse, d'autant plus qu'il fallut d'autres subventions pour un royal pélerinage à Rome, et pour fournir aux largesses que Canut devait offrir au souverain pontife. Malgré ces profusions, ce prince n'emporta au tombeau que le titre de Grand. C'était déjà 1036.
trop peut-être, mais l'adulation et un vain enthousiasme l'ont souvent décerné à des conquérans moins heureux et plus cruels.

Ses trois couronnes se distribuèrent entre ses trois fils : Swen eut la Norvège, qui après sa mort passa sous les lois de Magnus, bâtard de saint Olaüs; Hardi-Canut, maître du Danemark, voulut bientôt l'être de l'Angleterre, où régnait son frère Harald aux pieds de lièvre. Celui-ci mourut au moment même où une flotte danoise cinglait vers ses états; elle y fit reconnaître l'autorité de Canut. A peine entré dans Londres, 1039.
ce prince fit exhumer deux fois les restes de son frère et permit qu'on tranchât la tête à ce cadavre.

Le second des deux fils puînés du

roi Ethelred occupa, sous le nom d'Édouard le Confesseur, le trône d'Angleterre, vacant par la mort subite
1042. de Hardi-Canut. Dès lors disparut pour toujours en ce pays l'autorité ou la suprématie des Danois; ceux d'entre eux qui continuèrent de l'habiter perdirent les priviléges aussi bien que l'orgueil de la conquête, et se mêlèrent si étroitement à la nation qu'on ne les en distingua plus.

CHAPITRE III.

Monarchie élective. — Progrès de la puissance ecclésiastique.

L'ÉMANCIPATION de l'Angleterre ne causa aucun regret aux Danois; ce royaume leur avait plus rapporté indépendant qu'asservi; et la conquête infructueuse qu'ils venaient d'en faire avait affaibli leur goût pour les expéditions maritimes; ils commençaient à en perdre l'habitude et ne cédaient qu'assez rarement aux tentations de la reprendre.

Cependant les Danois n'eurent point encore un prince qui leur appartînt en propre, ou qui les possédât eux seuls. Ils passèrent sous la domination de Magnus, roi de Norvège, en vertu, dit-on, d'un traité qui le déclarait héritier des états de Hardi-Canut, si celui-ci mourait sans enfans. Réciproquement Canut eût hérité de Magnus en lui survivant.

Cette étrange convention, bien qu'on prétende qu'elle ait été ratifiée par plusieurs nobles Danois et Norvégiens, semble prouver qu'à cette époque les rois du Nord avaient discontinué d'être électifs. Jusques ici nous les avons vu léguer leur couronne à leur fils, ou la diviser quand ils en avaient plusieurs, et presque toujours sans opposition; mais Hardi-Canut meurt sans postérité : la nation sans doute va choisir elle-même son chef? point du tout, elle reconnaît le successeur qu'il s'est donné hors de sa famille et de son royaume. Il est vrai que le bruit des vertus de Magnus, sa qualité de fils d'un saint déjà fort révéré, disposaient les Danois, de jour en jour meilleurs chrétiens, à l'accueillir avec faveur. Cependant un comte d'Ulf, beau-frère de Canut le Grand, avait été mis à mort pour s'être révolté contre ce prince, ou bien pour lui avoir gagné une partie d'échecs; son fils Swen, à la tête de quelques troupes, fit valoir les droits qu'il prétendait avoir au trône de Danemark; Magnus, ne pouvant le désarmer par des bienfaits, le vainquit et l'obligea de chercher un refuge en

Suède. Presque en même temps Magnus triompha des pirates établis à Julin (Wollin), et repoussa les Vandales, féroces habitans des côtes méridionales de la Baltique, où le christianisme n'avait pu pénétrer encore.

Tout-à-coup apparut un frère de saint Olaüs, Harald, qui s'était transporté à la cour de Constantinople et y avait fait fortune. Il en revenait avec des trésors qui lui donnaient les moyens de disputer le trône de Norvège à son neveu Magnus. Celui-ci aima mieux le partager que de le défendre. Il faut le louer sans doute de sa modération et de son aversion pour la guerre, vertus qui sont toujours assez rares chez les grands, et qui l'étaient surtout en ces temps de barbarie, où les préjugés et les habitudes populaires confondaient la violence avec le droit, le brigandage avec l'héroïsme. Assez de titres ou de prétextes pouvaient justifier de nouvelles incursions en Angleterre; Magnus ne voulut troubler ni son propre règne, ni celui d'Edouard; aussi la postérité lui a-t-elle conservé le titre de *Bon* que lui déférèrent ses sujets, titre plus modeste et moins sonore,

mais plus glorieux et moins banal que celui de Grand.

1047. Comme s'il eût voulu assurer le repos du Danemark, même après sa mort, le bon Magnus, sacrifiant une inimitié personnelle à l'intérêt public, légua sa couronne à ce Swen qui avait toujours tenté de la lui ravir. Remarquons qu'il n'y a encore ici aucune trace d'élection, qu'on n'impose aucune limite au pouvoir, qu'on reçoit sans condition le successeur que Magnus s'est choisi. Au reste, le temps n'est pas loin où les seigneurs et les prélats, possesseurs de biens et de priviléges immenses, s'arrogeront le droit de décerner la couronne, sauront agrandir leur puissance de la misère et de l'esclavage de la multitude.

L'espoir généreux de Magnus fut trompé. La Norvège, que sa mort faisait passer tout entière sous l'autorité d'Harald, ne suffit point à l'ambition de ce prince; il voulut régner aussi en Danemark, et porta la guerre et ses ravages dans le Sleswig et sur les côtes occidentales du Jutland. De tous les combats livrés par lui à Swen II, le plus célèbre eut lieu sur mer, à l'embouchure de la Nissa.

C'était une bataille navale à outrance : le jour et le lieu en avaient été fixés par les deux rivaux. Les Norvégiens, quoique moins nombreux, mirent les Danois en fuite et s'emparèrent de la plupart de leurs navires; Swen lui-même ne dut son salut qu'à la générosité d'un ennemi, Heken Iwarson.

La jalousie que cet Heken et d'autres seigneurs inspiraient à Harald, et la crainte de quelques troubles en Norvège, ramenèrent la paix entre les deux héritiers de Magnus. Les limites, les droits restèrent les mêmes; on s'était battu en pure perte. Le sang des peuples avait coulé, les sujets s'étaient appauvris pour servir l'ambition des princes : les princes se réconcilièrent.

Mais bientôt la mort d'Édouard le 1066.
Confesseur éveilla de toutes parts des prétentions qui ne cédaient ni à la fortune de l'usurpateur Harald, ni à la sagesse de son administration. Tandis que Guillaume de Normandie se préparait à la conquête de l'Angleterre, le roi de Norvège abordait aussi ce pays avec six cents vaisseaux. Harald, en cette conjoncture, se fia beaucoup trop aux che-

veux et aux ongles de saint Olaüs, qu'il portait avec lui; s'étant laissé surprendre, près de Standford, par l'armée anglaise, il rangea la sienne à la hâte, lui improvisa des vers, et la conduisit à un sanglant combat dans lequel il perdit ses soldats, ses trésors, sa flotte et la vie. Un si grand triomphe ne sauva pourtant point les Anglais de l'invasion étrangère, d'autres Normands aussi braves et mieux commandés renversèrent à Hastings le trône d'Harold II, fils du comte Godwin, et assurèrent l'usurpation de Guillaume. Ce conquérant, il faut le dire, avait l'approbation du pape Alexandre II, qui, pour l'aider en une entreprise si difficile, lui avait fait parvenir dans un anneau un cheveu de l'apôtre saint Pierre.

1069. Pendant que les provinces anglaises, partagées entre les lieutenans de Guillaume, regrettaient sous ce joug féodal la domination moins oppressive des Danois, ceux-ci s'apprêtaient à revendiquer leurs prétendus droits. Une flotte formidable, dont le roi Swen II confia le commandement à son frère Osbern, vint appuyer la révolte, déjà victorieuse dans le Northumberland, et ranimer partout le courage des

Anglais. Ils se levèrent à la fois dans vingt cantons, surprirent, égorgèrent, chassèrent plusieurs garnisons normandes; des chefs se déclarèrent, et tout semblait prédire la fin prochaine du pouvoir si nouveau de Guillaume, quand ce prince, rusé politique autant que vaillant guerrier, sut corrompre quelques-uns de ses ennemis pour battre les autres en détail. Le plus redoutable à ses yeux était Osbern; ce fut à lui qu'il s'adressa d'abord: il lui prouva qu'il serait plus aisé et plus profitable aux Danois de piller des Anglais que de combattre des Normands; puis il désigna et abandonna aux rapines des soldats d'Osbern une certaine étendue de côtes. Ainsi fut soutenue et consolidée la tyrannie de Guillaume par ceux-là mêmes qui devaient et pouvaient le plus l'ébranler. Le butin immense dont les Danois chargèrent leurs vaisseaux s'engloutit presque tout entier au milieu d'une tempête. Swen, irrité de ce malheur, menaça de punir de la peine capitale la conduite déloyale de son frère; mais peu après il se courrouça davantage contre des seigneurs qui avaient médit de lui, et cette colère eut des suites plus

1072. terribles, car il les fit égorger au sein même de l'église cathédrale de Roschild. Ce théâtre de son crime devint, huit jours après, celui de son humiliante punition : comme il s'y présentait pour y entendre la messe, l'évêque Guillaume, lui appuyant sa crosse contre la poitrine, lui disputa, lui interdit l'entrée du temple. Swen, épouvanté, alla se dépouiller de ses vêtemens royaux, et, les pieds nus, la tête baissée, les larmes aux yeux, revint d'une voix suppliante implorer la clémence du pontife et le désarmer enfin par une humilité si profonde. Ce spectacle fit plaisir au peuple, qui applaudit à la fermeté de Guillaume, et l'on doit convenir qu'en effet le pouvoir ecclésiastique semblait servir alors, mieux que jamais, les intérêts de la justice et de la morale humaine. Seulement on se demande si par de tels actes le clergé n'avait pas surtout pour but de mesurer l'étendue de ses forces, d'essayer, d'assurer sa prépondérance sur l'autorité royale. Il usait de la faiblesse d'un roi qui reculait toujours devant les volontés de l'Église, car déjà Swen s'était séparé par son ordre d'une femme qu'il aimait

tendrement, et qui se trouvait sa parente à un degré assez éloigné. Les scrupules que cette union fortunée inspirait aux prêtres cessèrent avec elle, et ne se renouvelèrent pas lorsque le prince remplaça son épouse par plusieurs maîtresses, et devint père de treize bâtards, dont cinq occupèrent successivement le trône.

C'était sous le règne de Swen qu'Adam de Brême parcourait le Danemark. Adam parle de ce prince avec éloge, vante à la fois son savoir et sa piété; mais le tableau qu'il trace de l'état du royaume ne fait guère honneur à celui qui l'administrait. Le clergé pouvait presque seul s'en féliciter, car ses revenus, ses priviléges et le nombre des évêchés s'accroissaient avec rapidité.

Après la mort de Swen II, la noblesse, 1074.
à son tour, saisit les occasions d'accroître ses droits, c'est-à-dire de restreindre ceux du peuple et du monarque. Trois ans s'écoulèrent durant lesquels la couronne, disputée par plusieurs prétendans, ne se fixa sur la tête d'aucun. Harald, l'aîné des fils de Swen, Canut, le plus brave, s'efforçaient concurremment de gagner des suffrages par des promesses, des

partisans par des flatteries. Cette longue candidature au pouvoir royal le dégrada plus encore que n'avaient fait les entreprises du clergé; elle eut, quoique peu remarquée dans l'histoire, beaucoup d'influence et des résultats dignes d'attention.

Il est certain qu'à des époques lointaines, les Danois ont choisi leurs chefs; assez de traditions l'attestent; cependant depuis et même avant Harald à la dent bleue cet usage semblait s'être modifié; nous avons vu constamment les rois désigner leurs successeurs : c'est jusqu'ici l'unique genre d'élection qu'il nous ait
1077. été bien possible de reconnaître. Cette fois, enfin, une diète s'assemble à Sora; elle est composée des grands officiers et des députés, plus nombreux encore, élus par les paysans ou agriculteurs, qu'il faut bien se garder de confondre avec les serfs, cultivateurs forcés des terres d'autrui. Là, on discute les titres, on examine les promesses des deux fils de Suénon, et l'on se décide pour l'aîné, qui prend possession du Danemark, tandis que son frère va pieusement combattre les païens de la Livonie.

De toutes les réformes exigées d'Harald III, la plus célèbre est celle qui substitua aux combats judiciaires la faculté, presque aussi déraisonnable, de se disculper de toute accusation par le serment. Cependant ce fut là un véritable bienfait pour les roturiers qui n'avaient point comme les nobles, le privilége des armes et les maniaient avec bien moins d'habileté. Si nous ajoutons que dès lors en Danemark les compensations en argent étaient admises pour tous les genres d'offenses ou de crimes; que pour environ soixante-douze de nos francs on pouvait tuer impunément un noble, pour trois francs un roturier libre, et pour moins de deux francs un esclave; nous aurons une idée de la barbarie des lois danoises au moyen âge.

Le pacifique Harald III, méprisé des 1080.
grands, parce qu'il ne savait pas les comprimer, indifférent au peuple quoiqu'il lui eût assuré la jouissance des forêts communales, mourut, après un règne court et paisible, dans un couvent de Scanie.

Son frère, Canut IV, fut appelé à lui succéder par la résolution unanime des

états. Il eut bientôt achevé la conquête de la Livonie et délivré les côtes du royaume des pirates qui ne cessaient de les infester. Dès lors il ne sembla plus occupé que des intérêts du clergé, dont les revenus s'accrurent par de riches donations. Des monastères et des églises s'élevèrent; un tribunal particulier, destiné à juger les affaires ecclésiastiques, se composa de prêtres, devenus ainsi arbitres dans leurs propres causes. Les bontés du roi ne s'arrêtèrent point là; il voulut mettre le pouvoir politique des prélats au niveau de leur pouvoir spirituel : en conséquence il ordonna que le clergé, considéré désormais comme le premier corps de l'état, serait représenté dans le sénat, dans les diètes, en toute autre assemblée nationale. Après de si larges bienfaits prodigués en si peu d'années, on penserait que le roi Canut donna relâche à sa magnificence, et que les évêques modérèrent leur ambition; tout au contraire : on savait que la dîme était retrouvée et se percevait ailleurs; fallait-il qu'un royaume aussi chrétien que le Danemark en restât privé par cela seul qu'il supportait assez d'autres char-

ges? Malgré l'avis des citoyens et leurs réclamations éclatantes, la dîme s'établit. De toutes parts ils refusèrent de la payer. Alors, à son très-grand regret, Canut prit les armes contre ses sujets : plus occupé de leur salut éternel qu'ils ne savaient l'être eux-mêmes, il les sou- 1086.
mit à de nouveaux impôts, bien résolu de les rendre dociles ou de les exterminer. Il y travaillait de son mieux en Fionie, lorsque, surpris par des rebelles, dans une église d'Odensée, il tomba sous leurs coups au pied de l'autel qu'il tenait embrassé. Avec lui périrent deux de ses frères. L'Église reconnaissante lui décerna les titres de saint et de martyr, mérités par le bien qu'il avait fait au clergé et par celui qu'il avait voulu à toute force faire à son peuple. Les pieuses volontés de Canut IV lui survécurent, les évêques restèrent tout-puissans, la dîme elle-même s'acclimata peu à peu dans le Nord, et bientôt, chose admirable, ce Canut, que le Danemark avait abhorré quand il régnait, reçut des hommages dans les églises.

Olaüs II, désigné pour lui succéder, était depuis long-temps prisonnier du

duc de Flandre et ne pouvait recouvrer la couronne qu'avec la liberté. Un de ses frères alla prendre généreusement sa place, et y languit fort long-temps oublié du nouveau roi, qui ne pouvait ou ne voulait pas payer une rançon de dix mille écus. Cette indifférence, bien peu chrétienne, est presque le seul fait qui se rattache au règne d'Olaüs II, qu'une grande disette survenue de son temps fit surnommer le *Famélique*.

1095. Éric le Bon, son successeur, débute par des guerres contre les Vandales, qui, vaincus dans leur propre pays, sont contraints encore d'interrompre ailleurs le cours de leurs ravages et de leurs pirateries. Les démêlés d'Éric avec Liémar, archevêque de Brême, amenèrent une excommunication, la première dont un roi de Danemark ait été frappé : le pape Pascal II voulut bien la lever et en même temps ériger le siége de Lund en archevêché, privant par ce moyen l'église de Brême de la suprématie ou primatie dont elle jouissait en Danemark, Norvège et Suède. De si graves affaires avaient exigé un voyage d'Éric à Rome ; il fit un second séjour dans la même ville, lorsqu'à la fin

de son règne, il se rendit en Terre-Sainte. C'était, dit-on, pour expier un meurtre, qu'il s'était condamné à en commettre d'une plus noble espèce. Les Grecs admirèrent sa haute stature, ses forces et sa bonne mine, mais ils ne purent apprécier sa valeur, car il expira 1103.
bientôt en Chypre.

Il fallut environ deux ans pour que la nouvelle en parvînt aux Danois, qui appelèrent à les gouverner Nicolas, le cinquième des fils et des successeurs de Swen. Mais Éric Ier avait laissé des enfans; l'un d'eux, Pierre Canut, se signalait par des victoires contre les Vandales, et s'attirait la haine de Magnus, fils du roi Nicolas. Magnus l'accusa devant les états, et ne parvenant point à le faire condamner, l'assassina. On cria vengeance de toutes parts. Nicolas, qui n'osa punir son fils ni comprimer son peuple, fut déposé et remplacé même par le frère de Pierre Canut, Éric II. Alors s'alluma une guerre civile qui, tour à tour avantageuse aux deux rivaux Éric et Magnus, n'accabla constamment que le peuple; elle allait se décider en faveur d'Éric, dont Lothaire,

empereur d'Allemagne, embrassait le parti, quand Nicolas se déclara vassal de l'empire, et avilit sa couronne pour la conserver. Il eut beau faire, il vit son armée dispersée; les prêtres qui s'y trouvaient et son fils Magnus, qui la commandait, périrent; lui-même, fugitif, abhorré, abdiqua le trône et chercha un asile dans le Sleswig; mais là, plus qu'ailleurs, on révérait la mémoire de Pierre Canut, qui avait fondé une espèce de franc-maçonnerie dont tous les membres devaient être aidés ou vengés l'un par l'autre. Cette dernière obligation était sacrée pour les *frères;* le roi Nicolas en fit la cruelle épreuve quand
1135. il tomba sous leurs poignards, en expiation du crime de son fils.

Les prêtres au sein des désordres qui agitaient le Danemark, et auxquels ils prenaient toujours part, étendaient de plus en plus leur puissance; ils brillaient dans les temples, dans les conseils, dans les combats. Beaucoup étaient mariés, et se confondaient ainsi avec le peuple, dont ils embrassaient quelquefois encore les intérêts et les opinions. A Rome enfin on venait de s'apercevoir que Dieu in-

terdisait le mariage à ses ministres, et ceux du Danemark reçurent, vers la fin du règne de Nicolas, l'ordre d'abandonner leurs épouses et leurs enfans, et de vivre dans le célibat. Ainsi le saint Siége ôtait peu à peu aux prêtres la qualité de citoyens, se déclarait leur chef unique, les disciplinait et s'assurait par eux la domination du monde.

Devenu l'unique possesseur du trône, Éric II redouta bientôt des révolutions pareilles à celle qui avait fait sa grandeur; pour s'affranchir de ces craintes, il ordonna d'égorger son frère Harald avec les douze enfans de ce prince. Le douzième, nommé Olaüs, échappa. Éric, tout assassin qu'il venait d'être, voulait au demeurant paraître fort bon chrétien; il alla combattre et convertir pour un moment les Vandales. Au retour de cette édifiante expédition, il assembla les états, et y fut tué par un noble jutlandais, contre lequel il avait prononcé un jugement.

Sa mort a été le signal de longues guerres civiles. A ses enfans trop jeunes encore, à cet Olaüs le seul de ses neveux échappé à sa fureur, la diète avait pré-

féré Éric III, fils du premier roi de ce nom, et beau-frère de l'archevêque de Brême, qui le soutint vaillamment en Scanie contre les Suédois, alliés d'Olaüs. Ce dernier prétendant trouva un adversaire moins redoutable dans l'évêque de Roschild, il le vainquit en Selande, et lui coupa la tête. Un si grand sacrilége entraîna la mort de celui qui
1143. l'avait commis.

Sur ces entrefaites, les barbares habitans des côtes méridionales de la Baltique renouvelaient leurs attaques, et il s'en fallait que les efforts que le roi leur opposait fussent victorieux. Le peuple murmura, qualifia Éric du surnom d'*Agneau* et l'accabla de son mépris : pour s'y soustraire enfin, l'agneau abdiqua, et de roi devint moine. C'était s'avancer dans la route des dignités aussi bien que dans celle du salut; cependant, selon la destinée des potentats qui donnent leur
1147. démission, Éric ne tarda point à mourir.

Les Danois ne purent s'entendre sur le choix d'un chef; dans le Jutland on désigna Canut V, petit-fils de Nicolas; dans la Scanie et la Selande, Swen III, fils naturel d'Éric III. Il fallait bien que

ces deux rivaux en vinssent aux mains; leurs sanglantes querelles n'aboutirent qu'à l'appauvrissement et à l'humiliation du Danemark. L'empereur Frédéric Ier, devant lequel ils comparurent, en adjugeant la couronne à Swen, et la Selande à Canut, les contraignit à se déclarer ses vassaux. Mais Swen oublia bientôt ses promesses, dépouilla son ancien rival, accabla le peuple d'impôts afin de déployer un luxe royal et de faire à la Suède une guerre qui fut malheureuse. La révolte, unique ressource des peuples de cet âge contre le despotisme des rois, éclata dans la Scanie, et s'y prolongea, mal étouffée par des ravages et des supplices. Les grands, devenus aussi suspects que les paysans, furent souvent traités comme eux. Il restait un fils de ce prince Canut dont les Danois avaient vengé la mort avec tant d'éclat, il se nommait Waldémar, et semblait avoir hérité des vertus de son père et de l'amour que le peuple lui portait. Aux yeux des tyrans, c'est un crime d'être vertueux; c'en est un bien plus grand d'être chéri. La perte du jeune prince était donc résolue par Swen, lorsque,

prévenu des périls qui l'entouraient, il se rendit auprès du compétiteur de ce roi, auprès de ce Canut V qu'il avait jusqu'alors combattu, et dont il eut bientôt rétabli les affaires. Des paroles de paix prononcées par Swen furent écoutées de ces rivaux, il se tint une conférence à Roschild, on divisa le Danemark en trois parts, et les trois princes se déclarèrent amis. Un banquet magnifique ayant été préparé pour terminer cet heureux accommodement, tout-à-coup des satellites se précipitent dans la salle, et par ordre de Swen attaquent et immolent Canut; le même sort attendait Waldémar, si, se défendant avec courage, il n'eût profité du désordre et des ténèbres pour s'échapper rapidement. Était-ce donc là le progrès que le christianisme avait fait faire à la morale des princes danois? Les trahisons remplaçaient les défis; les assassinats, les combats singuliers; et cet honneur chevaleresque, descendu, nous dit-on, de la Scandinavie chez les autres nations de l'Europe, semblait avoir déserté tout-à-fait son berceau. Heureusement les peuples, moins pervertis que leurs chefs,

détestaient encore les crimes et n'avaient pas perdu le courage de les punir. Ce fut en effet sous le fer des Danois que périt bientôt Swen III, dont la perfidie n'a depuis été surpassée qu'à la cour d'Alexandre VI et dans celle de Charles IX.

A mesure que le christianisme s'étendait dans le Nord, l'Église romaine y affermissait son autorité par la création de nouveaux évêchés; tous ceux de la Suède et de la Norvège reconnaissaient pour métropolitain l'archevêque de Lund, qui l'était aussi des siéges du Danemark. Soit que son pouvoir parût trop étendu, soit qu'une administration si vaste eût, en se compliquant, cessé d'être bien réglée, soit enfin qu'on eût égard aux réclamations des peuples, Drontheim fut déclarée la métropole des Norvégiens, et plus tard Upsal devint celle des Suédois. Cette résolution, indifférente aux rois de Danemark, ne l'était point aux archevêques de Lund, plus riches et presque aussi puissans qu'eux. Elle ne s'est accomplie tout-à-fait qu'après que Waldémar eut monté sur le trône.

CHAPITRE IV.

Féodalité. — État des personnes. — Conquêtes en Estonie.

1157. Maître à 26 ans de tout le Danemark, Waldémar sut le défendre avec courage contre les Slaves ou les Wendes, plus obstinés que jamais dans leurs brigandages. Ce fut la grande affaire de son règne. On vit l'île de Rugen, la Poméranie, et jusqu'à la Courlande, dévastées, conquises ou converties par les Danois, mais à peine ces provinces étaient-elles désertées par les vainqueurs, que les vaincus retournaient à leurs dieux et à leurs mœurs barbares; et contre de nouveaux désordres il fallait des expéditions nouvelles. Pour comprimer des révoltes sans cesse renaissantes, Waldémar élève à l'embouchure de la Vistule Dantzick, ou le *fort Danois;* il n'en demeure pas moins condamné à de continuels combats

contre des peuples que ses victoires ne lassent point, et dont la pauvreté défie le pillage.

Des milliers de soldats tombaient sous les coups des Vandales, les campagnes du Danemark se dépeuplaient, les terres restaient incultes ou sans possesseurs; alors s'établirent les grandes propriétés et les grands priviléges. Le monarque en fut prodigue, surtout en faveur des cavaliers qui vinrent se ranger sous son étendard. On les distingua sous le nom d'*herremands* (hommes de guerre), et la noblesse n'eut fort long-temps aucun autre titre. De tous les droits dont elle s'investit par degrés, le plus oppressif, le plus humiliant pour le peuple était sans contredit le *droit de défense* : il obligeait les petits propriétaires paysans à se faire protéger, *défendre*, et cette obligation comprenait celle de ne plus quitter le territoire, de vivre enchaînés au domaine où ils avaient pris naissance : on les vendait avec le sol, mais toujours à un herremand, car ces paysans ne pouvaient sortir de leur ordre, ni devenir propriétaires de fiefs. Pour comble d'opprobre et d'infortune,

la justice leur était rendue par les seigneurs, qui recueillaient seuls les frais de la procédure et le produit des amendes. Ce n'était, en Danemark, comme dans le reste de l'Europe, qu'au sein des villes que le peuple respirait un peu librement, protégé par le régime municipal qui naissait et commençait à se propager alors.

Les évêques avaient tout autant de puissance que les nobles, et plus de crédit comme plus de richesses : presque tous, sortis des rangs de la noblesse, ils conservaient sous la mitre ses habitudes guerrières, combattaient cependant pour la foi bien plutôt que pour le souverain. Déjà leur respect pour lui s'affaiblissait à mesure qu'il leur devenait plus facile d'obtenir les bienfaits du trône. L'archevêque de Lund, Eskill, ne craignit pas de déclarer la guerre à Waldémar, qui ne fut pas assez pieux pour se laisser vaincre; ce prince s'empara d'une partie des vastes domaines du prélat rebelle. Plus tard, Eskill quitta par dépit son siége, qu'occupa le ministre Absalon, et alla vivre à Clairvaux auprès de saint Bernard, dont il était l'ami. De pareils triomphes

auraient attiré sur le roi les foudres de l'Église romaine, si elle n'avait été divisée elle-même entre Victor et Alexandre III concurremment élus papes. Sous prétexte de mettre fin à ce schisme, Frédéric Barberousse convoqua plusieurs souverains à Metz : il espérait de les amener à lui rendre hommage. Instruit de ce dessein secret, le roi de France, Louis le Jeune, s'esquiva; Waldémar n'eut pas le même bonheur, mais il sut résister avec dignité aux prétentions de l'empereur, et ne consentit à tenir de lui que la Vandalie, qu'ils devaient conquérir ensemble. Quoi qu'il en soit, Alexandre III, resté seul maître du saint Siége, s'attacha le roi de Danemark en le complimentant sur ses succès contre les Vandales, et en canonisant son père Canut, qui devint le patron de la Selande.

Cette grande île, où s'élevait alors Copenhague, future capitale du royaume, reçut de Waldémar un corps de lois. Il en donnait un autre à la Scanie, et ces codes, joints à celui du Jutland, qui parut plus tard, ont régi le Danemark pendant plusieurs siècles.

1182. Waldémar le Grand, car on lui a donné aussi ce titre, eut pour successeur son fils Canut VI, désigné dès l'âge de trois ans par les états pour régner après lui. Ni les exhortations, ni les anathèmes, ni les persécutions n'avaient pu encore accoutumer les Danois à l'impôt de la dîme; ils le refusèrent avec obstination au commencement de ce nouveau règne et prirent les armes contre l'archevêque de Lund. Mais ce prélat était un grand homme de guerre. Il avait vaincu les païens de la Vandalie, il prit le parti de s'armer contre ses diocésains, et fut assez heureux pour les mettre en pièces. Ensuite, soutenant les intérêts de son maître avec le même courage et le même succès que les siens propres, il alla combattre et vaincre l'armée de Bogislas, duc de Poméranie, que Frédéric Barberousse, toujours obstiné à réclamer l'hommage du Danemark, avait armé contre ce royaume, et qui, réduit à demander grâce, se reconnut le vassal de Canut. Les ducs de Mecklenbourg ne tardèrent point à subir le même sort.

Au moment où les états assemblés à Odensée s'applaudissaient de tant de

victoires, arrivèrent des députés de Clément III, qui invitèrent la nation danoise à se croiser, avec toutes les autres, pour aller enlever aux Infidèles la sainte ville de Jérusalem, dont ils venaient de s'emparer. Quelques seigneurs cédèrent à ces exhortations, et se croisèrent. Mais Canut, conseillé peut-être par son ministre Absalon, n'encouragea point cette pénible et inutile entreprise. A peine quatre cents de ses sujets allèrent - ils dans la Syrie périr de misère ou sous les coups des Musulmans. Certes, c'était fournir un bien faible contingent de victimes aux sacrifices qu'exigeaient l'ignorance et le fanatisme d'un pareil temps.

L'Angleterre payait plus largement sa part. Pendant que son roi Richard était captif en Allemagne, Philippe-Auguste envahissait la Normandie, et, songeant dès lors à passer le détroit, épousait Ingeburge, sœur de Canut, afin d'acquérir, 1192.
dit-on, les prétendus droits de la couronne de Danemark sur celle de la Grande-Bretagne; mais il ne tarda point à renoncer à ce projet et même à Ingeburge, qui languit, abandonnée dans un

couvent, jusqu'au jour où la volonté d'Innocent III l'en fit sortir pour aller reprendre, sur le trône de France, une place qu'une autre reine avait déjà usurpée.

Les triomphes que remportait ainsi le pouvoir pontifical allumaient de toutes parts l'ambition des prélats, et les accoutumaient à braver l'autorité des rois. Celle de Canut VI, quoique si bien servie par Absalon, fut méconnue par l'évêque de Sleswig. Tuteur de Waldémar, frère du roi, ce saint pasteur, nommé aussi Waldémar, entreprit de se mettre en possession des domaines de son pupille, et d'administrer, pour son propre compte et en son nom, le duché de Sleswig, qui depuis fort long-temps était l'apanage ordinaire du plus âgé des frères du monarque régnant. Les intrigues du clergé, les secours du prince de Holstein, l'argent des bourgeois de Lubeck, ne suffirent pas long-temps à soutenir la cause de l'ambitieux prélat; fait prisonnier, il expia sa révolte par une longue prison. Adolphe de Holstein, son allié, eut bientôt après le même sort, et les villes de Hambourg et de Lubeck ouvrirent

leurs portes aux Danois. Absalon ne gouvernait pourtant plus le royaume; l'âge et les infirmités le forçaient de laisser ce soin à d'autres hommes de guerre et d'église comme lui. Il mourut vers la fin 1201.
de cette campagne, emportant les regrets du roi qui lui devait sa gloire. Canut ne survécut que d'un an à son habile et fidèle ministre.

Les Danois, tout-à-fait délivrés sous ce règne des fléaux qui les avaient tourmentés, soustraits aux ravages des pirates et aux incursions des Vandales, commencent à reconnaître enfin les véritables sources de la prospérité publique. En même temps que leur agriculture fait des progrès, ils se livrent avec ardeur à la pêche du hareng. Les produits en sont exportés au loin, échangés pour des étoffes ou d'autres marchandises rares encore en leur pays, et qui viennent peu à peu satisfaire aux besoins, ajouter aux jouissances de la nation. Ce n'est pas non plus le moindre indice de l'état prospère du Danemark que l'éclat soudain de sa littérature sous les règnes de Waldémar I$_{er}$ et de Canut VI. Sans doute cet éclat s'est fort affaibli en traversant six siècles, mais

il est sensible encore au milieu des épaisses ténèbres du douzième. Un écrivain élégant, Saxon le grammairien (*Saxo grammaticus*) rédige en latin l'histoire de son pays, et s'il entasse beaucoup trop de miracles et d'invraisemblances, c'est que n'ayant point de monumens à interroger, il prend souvent conseil de sa riche imagination ou des fabuleux *Sagas* qu'il a sous les yeux : les lecteurs de cette époque voulaient être plus amusés qu'instruits. Cependant Swen Aggessen écrivait dans le même temps un abrégé plus aride et plus précis des annales danoises; les fictions qu'on y trouve appartiennent aux chroniqueurs islandais. Observons à la gloire de la France, que c'était dans son sein que les Danois les plus éclairés venaient puiser leurs premières et souvent leurs seules connaissances. Long-temps la privation d'écoles publiques dans le nord de l'Europe amena dans Paris un grand concours d'étudians étrangers; et lors même que les papes eurent permis d'ouvrir enfin en Danemark quelques établissemens d'instruction, la réputation des professeurs français continua d'attirer autour de leurs chaires les Danois à qui

leur fortune permettait une si longue absence et des études si dispendieuses, ceux surtout qui se destinaient à l'état ecclésiastique. Un collége des Danois avait été fondé à Paris avant 1200.

Waldémar II, successeur de son frère 1202.
Canut VI, à peine couronné à Lunden roi de Danemark, s'empressa de courir à Lubeck se faire proclamer roi des Vandales et seigneur de la Nordalbingie, titres qu'ont toujours portés depuis les princes Danois, et plus tard aussi ceux de Suède : un autre soin l'occupa bientôt, il traita avec Adolphe duc de Holstein, qui lui céda ses états pour prix de sa liberté. Il est rare que de telles conventions, dictées par la force et subies par la faiblesse, soient long-temps respectées; aussi doit-on signaler comme une sorte de phénomène politique la fidélité qu'Adolphe, sorti des fers, garda toujours à sa parole.

L'évêque de Sleswig se montra moins scrupuleux quand il se vit libre aux mêmes conditions que le duc de Holstein. De Bologne, où il se retira d'abord, il sut par d'habiles intrigues disposer en sa faveur le chapitre de Brême, et se

faire élire archevêque de cette riche et puissante église. En vain le pape Innocent III lui refuse l'institution canonique, et lance contre lui une bulle fulminante; en vain le roi de Danemark s'oppose à son installation et se déclare pour son compétiteur Burchard; l'audacieux prélat trouve un allié dans Philippe, roi de Germanie, et vient à main armée s'emparer de son siége. Il s'y maintint fort long-temps; Waldémar et l'empereur Othon eurent peine à l'en expulser.
1208. Quatre ans après l'avoir perdu, il y revint, aidé par ce même Othon, qui, se croyant affermi sur le trône impérial, faisait moins de cas de l'alliance du Danemark; cependant son rival, Frédéric II, sollicitait alors vivement cette alliance, et il l'obtenait, en abandonnant à Waldémar l'entière possession des provinces maritimes comprises entre l'Elbe et les bouches de la Dwina, vastes contrées où de nouvelles victoires, la prise de Dantzick, la fondation de Stralsund, affermissaient de plus en plus l'autorité danoise.

La guerre qui suivit ce traité rendit un instant Hambourg et le Holstein à

Othon, qu'on en chassa précipitamment, et dont le pape, en associant les armes spirituelles aux armes de Waldémar, acheva de ruiner les affaires. Frappé des mêmes coups, l'archevêque de Brême 1217. fut réduit à une plus dure extrémité; car, après avoir vu la mitre qu'on lui avait arrachée passer sur le front de Burchard, il alla s'ensevelir dans un cloître, où il s'éteignit pendant dix-huit ans, et cessa enfin tout-à-fait de vivre.

Emporté par le désir des conquêtes, et pour obtenir la rémission de ses péchés, Waldémar II se rendit en Estonie, province située sur le golfe de Finlande, et que ni les Danois ni les Suédois n'avaient pu vaincre et convertir. A son armée déjà nombreuse, et dans laquelle on comptait des prélats et de nobles guerriers, se joignirent *les frères de la milice du Christ,* autrement dit *chevaliers porte-glaive*, que les dangers de l'Église et les prières de l'archevêque de Riga avaient rassemblés d'avance dans cette ville. Cependant les païens refusèrent avec opiniâtreté le baptême et les fers, qu'on leur offrait à la fois, ils parvinrent même dans une sanglante mêlée à s'emparer de

la bannière danoise; inutile succès, vaine résistance, dont se riaient les croisés. Pour remplacer un drapeau vulgaire, il en tomba un du ciel; une croix blanche y brillait sur un fond rouge; on donna le nom de *Danebrog* à cette oriflamme du Danemark, qui depuis a été suivie pendant plusieurs siècles avec un respect religieux et le plus saint enthousiasme par des milliers de dociles et braves soldats. Quel que fût le courage des Estoniens, comment tenir contre une bannière si miraculeuse? Leur province ayant été aussitôt soumise, et la forteresse de Revel construite, les vaincus se résignaient à recevoir le baptême, quand une vive querelle s'éleva entre les missionnaires de Waldémar et le clergé de l'archevêque de Riga, querelle qui devint funeste à beaucoup de néophites, car l'archevêque en fit pendre qui s'étaient laissés convertir par les Danois; et les Danois, par représailles, n'épargnèrent pas ceux que les prêtres allemands avaient baptisés. Cet homicide prosélytisme tenait à l'ambition épiscopale, qui voulait garder pour elle seule la conquête de Waldémar, et ne consentit qu'avec peine à

la partager enfin avec lui et avec les chevaliers porte-glaive.

Depuis l'époque où l'Angleterre s'était affranchie du joug des Danois, jamais le pouvoir de leurs princes n'avait pris plus d'étendue ni plus d'éclat. Affermi au dedans, il était respecté, ménagé, caressé au dehors. Tout-à-coup un événement romanesque vint changer la face des affaires, relâcher et troubler l'ordre au sein du Danemark, provoquer la révolte des peuples nouvellement conquis, la défection et les entreprises des princes voisins.

Un jour Waldémar II, chassant avec 1223.
son fils et une suite fort peu nombreuse dans la petite île de Lyoe, s'arrêta pour prendre quelque repos : il était à peine endormi, que l'un de ses courtisans appela des hommes qu'il avait embusqués dans l'épaisseur des bois, s'empara du monarque, de son fils, les jeta sur un vaisseau, et fit voile avec eux pour le château de Schwerin, propriété et résidence habituelle du ravisseur. Quel était la cause de cet attentat? Plusieurs l'attribuent au ressentiment de quelque injure personnelle; d'autres se sont épuisés

en conjectures diverses. Peut-être convient-il après tout de ne voir ici qu'une de ces entreprises aventureuses que l'espoir du butin faisait tenter aux nobles châtelains de cette époque. A peine en effet l'empereur Frédéric II est-il instruit de la captivité du roi de Danemark, qu'il marchande ce prisonnier; mais il n'offrait point assez, et Waldémar, que ne délivraient ni les anathèmes du pape, ni les menaces du sénat danois, prit, après trois ans, le parti de se racheter lui-même, au prix d'environ deux cent mille marcs d'argent et de ses états d'Allemagne. C'étaient là de bien dures conditions; il le sentait mieux que personne : dès qu'il fut délivré, il s'empressa de supplier la cour romaine de le dispenser de les remplir. Honorius III eut en effet cette complaisance pour un prince qu'il traitait comme son tributaire, et dont il prétendait que les états relevaient du saint Siége. Qui le croirait? la protection de Rome ne tira point d'embarras le roi Waldémar II: l'obstiné comte de Schwérin garda les otages; il exigea l'exécution de toutes les conditions du traité. Les anathèmes n'y pouvant rien, le roi

de Danemark eut recours aux armes, qui ne lui réussirent pas mieux. Battu dans le Holstein par Adolphe de Schawembourg, par Albert de Saxe, par les autres princes qui s'étaient partagé ses états d'Allemagne, il perdit l'espoir de les recouvrer, et même de rentrer en possession de Lubeck, qui, devenue indépendante et commerçante au sein des désordres politiques, sut se défendre contre les attaques des Danois, sans se donner pourtant à l'Empire.

Aucune guerre ne troubla les dernières années de Waldémar II; ce prince eut la sagesse de refuser la couronne impériale que lui offrait pour son second fils, le pape Grégoire IX. Ce magnifique présent aurait pu lui coûter cher, car il s'agissait de l'enlever à un prince excommunié mais non désarmé : au lieu donc de s'engager dans une lutte périlleuse, il aima mieux reviser les anciens codes. Déjà il avait donné au Jutland des lois qui consolidèrent le régime féodal dans cette province. Chaque district devait en temps de guerre équiper un vaisseau et les quatorze matelots destinés à le monter. Tout propriétaire d'un revenu an-

nuel de deux marcs d'argent était tenu de fournir un homme, les plus riches davantage. Aucun serf ne pouvait être envoyé à la guerre à la place d'un Danois libre. A l'aide de ces dispositions Waldémar avait, pour la conquête de l'Estonie, rassemblé quatorze cents vaisseaux. Mais peu à peu les nobles abolirent et ces lois et surtout le jugement par jury, bien que l'assemblée des états eût participé à ces institutions. La mort surprit le roi au milieu de ces travaux législatifs. il a conservé le surnom de victorieux que lui avaient valu les succès qui signalèrent la première moitié de son règne.

CHAPITRE V.

Les successeurs de Waldémar II; anarchie ecclésiastique et féodale.

De sanglantes rivalités s'allument entre Éric IV, successeur de Waldémar, et les quatre autres fils de ce prince, qui tous déclarent leurs fiefs indépendans de la couronne, et refusent de prêter hommage au nouveau roi. Ils ne renoncèrent à ces prétentions qu'après avoir épuisé leur patrie par neuf années de guerres intestines, durant lesquelles Lubeck affermit son indépendance, agrandit son commerce, ruina celui du Danemark et brûla Copenhague, ville déjà 1248.
florissante.

La paix permit à Éric d'aller fortifier en Estonie son autorité chancelante. Dès qu'il eut mis cette province à l'abri des entreprises des chevaliers teutoniques, il marcha contre les comtes de Holstein, qui lui disputaient la possession de Rends-

bourg. Mais en traversant le Sleswig, il ne put résister aux touchantes sollicita-de son frère Abel, qui le pressait de s'arrêter et de se reposer dans son château.
1250. Il s'y rendit et y trouva la mort.

Tout éclatant qu'était le forfait, l'assassin devint roi; vingt-quatre barons attestèrent son innocence, et les évêques, qu'il enrichissait, soutinrent ses droits devant les états; toutefois, il ne put gagner si facilement l'affection des Danois; ils ne lui surent aucun gré de conserver une paix plus nécessaire à son trône qu'à son peuple, et se révoltèrent, quand, pour fermer les plaies de l'état, il s'avisa d'augmenter les impôts. Battu, poursuivi, fugitif, il périt, massacré dans un marais qu'il essayait de traverser.

Waldémar, l'aîné des fils que laissait Eric IV, après avoir étudié à l'université de Paris, avait été, à son retour de cette ville, arrêté par l'archevêque de Cologne. Christophe, oncle du jeune prince, profitant de cette circonstance et de la haine qu'on portait à la mémoire du
1252. dernier roi, se fit désigner pour lui succéder.

Dès que le neveu de Christophe fut

sorti des fers, et la Suède et la Norvège, et Lubeck, s'empressèrent à l'envi de lui rappeler ses droits et de lui offrir les moyens de les faire valoir. La guerre civile allait de nouveau éclater : Christophe eut l'heureuse adresse de la prévenir, en mettant son neveu en possession du duché de Sleswig.

L'archevêque de Lund, Erlandsen, était de moins facile accommodement; il se trouvait humilié d'être confirmé par le monarque, refusait avec orgueil cette investiture, et pour se mettre à l'abri du châtiment qu'il méritait, il faisait déclarer dans un concile national, tenu à Vedel, que si quelque violenc était faite en Danemark à un prélat, le service divin cesserait dans toutes les églises, et que le royaume serait interdit. Quoique 1257.
ratifiée bientôt après par la cour de Rome, cette sentence ecclésiastique indigna Christophe, sans l'intimider. Il y vit un manifeste qui déclarait la suprématie des évêques sur les rois, séparait le clergé du peuple, et proclamait la domination universelle du souverain pontife. Fondé sur l'ignorance des peuples et de leurs maîtres, cet empire sacerdo-

tal, déjà établi et presque illimité dans le reste de l'Europe, avait encore des progrès à faire dans le Nord : c'était pour rendre complet son triomphe, qu'Erlandsen attaquait avec tant d'audace l'autorité royale. Bientôt accusé de trahison par Christophe, et cité à comparaître devant lui à la cour de justice de Lund, l'archevêque ne consentit à s'y rendre que pour y décliner la compétence du prince, non parce que celui-ci serait à la fois son accusateur et son juge, mais parce que dans les procès ecclésiastiques il ne pouvait y avoir d'autre arbitre que le saint Père. A ces propositions séditieuses succédèrent des menées plus coupables encore; on mit en mouvement les Norvégiens, on excita à la révolte le peuple de Scanie, dont le fanatisme, exalté par l'appât du pillage, ne connut plus de mesure : les prêtres indiquaient eux-mêmes à ses ravages les vastes domaines de la couronne.

Pas un évêque ne se rencontra qui voulût sacrer le jeune Eric, désigné par avance pour succéder à son père; tant était vive la crainte qu'inspirait Erlandsen! Ceux du clergé qui le haïssaient le

plus attendaient pour se déclarer contre lui, que le roi, qui jusqu'alors l'avait à peine combattu, l'eût vaincu : la noblesse montra plus de courage et de franchise dans son mécontentement, quand les états assemblés à Copenhague déclarèrent, en l'absence des évêques, que la révolte d'Erlandsen méritait une prompte et sévère répression. Mais où trouver des soldats pour le combattre, un traître pour frapper ou arrêter un prélat? Ce traître se rencontra dans son propre frère, qui, ne se laissant déconcerter ni par la sainteté ni par le courage de l'archevêque, le surprit dans une maison de plaisance, le chargea de liens, et le conduisit dans une forteresse de la Fionie. En même temps sont arrêtés quelques évêques; d'autres en s'échappant lancent sur le royaume un interdit qui le met en combustion. Rome prépare aussi ses foudres; un prince de l'île de Rugen, Jarimar, qu'elle a déclaré protecteur de l'église danoise, se prévaut de ce titre pour hasarder une invasion; le clergé déserte les temples, et va mendier partout des secours et chercher des vengeurs. Cependant les

rois de Suède et de Norvège ont la sagesse de résister à ses sollicitations insidieuses, et ils se décident à défendre le trône contre l'autel. Fort de cette alliance, Christophe s'apprête à repousser la ligue qui menace ses frontières; mais tous les fanatiques n'ont pas quitté le royaume; ils distillent en secret du poison, y trempent une hostie consacrée,
1259. la donnent au roi, et rassurent l'Eglise par cet épouvantable homicide.

Leur victoire n'est pourtant pas certaine encore. Quoique Éric V, un prince de dix ans, soit sur le trône; quoiqu'une femme, mère de ce jeune prince, ait la direction des affaires; quoiqu'un fils du roi Abel prétende à la couronne et se ligue avec Jarimar contre le faible enfant qui la porte, la résistance des Danois, pour n'être pas toujours heureuse, n'en est pas moins obstinée. Si Copenhague est pillée, si l'île entière de Selande est conquise, et la Scanie menacée, l'auteur de ces prétendus exploits, Jarimar tombe sous le poignard d'une Danoise. Mais le duc de Holstein, qui lui succède, envahit le Sleswig, tandis que l'évêque de Roschild rentre triom-

phant dans son diocèse, et renouvelle l'interdit du royaume : lorsque l'élargissement d'Erlands enlève enfin cet anathème, les évêques, encouragés par les revers de la régente et par son indulgence, demandent d'éclatantes réparations; ils proclament, plus haut que jamais, que le pape est le seul juge de leurs griefs. Pour comble d'infortune, Éric V et sa mère ne tardèrent point à tomber entre les mains des comtes de Holstein. L'intervention du duc de Brunswick les rendit à la liberté, mais il fallut céder le duché de Sleswig au prétendant, et que le jeune roi promît d'épouser la fille du margrave de Brandebourg. Alors s'installait sur la chaire de saint Pierre, pour y mourir trop tôt, Urbain IV, pape français, qui ne mettait pas l'ambition au nombre des vertus pontificales. Il eut à peine le temps de reprocher à l'archevêque de Lund *ses mauvaises actions* et *ses crimes*. Clément IV les appela d'un tout autre
nom; son légat vint à Sleswig, cita de- 1266.
vant lui le roi et la reine, et comme ils ne répondirent point à cette insolente invitation, il se rendit à Lubeck, et, de

concert avec Erlandsen, fulmina une sentence d'excommunication contre Éric, contre sa mère, contre leurs partisans; après quoi les deux prélats retournèrent à Rome.

Pendant sept années, le royaume, quoique toujours interdit, jouit de quelque repos. Il fallait bien à la longue prendre son parti; le roi et ses sujets, tout excommuniés qu'ils étaient, semblaient s'accoutumer à cet état, quand le con-
1275. cile de Lyon rétablit la paix entre Éric V et l'Église. Erlandsen n'eut pas le temps de la troubler, car cet audacieux prélat mourut avant d'avoir pu rentrer dans son diocèse.

La royauté, en partageant ses bénéfices avec l'aristocratie et le clergé, croyait s'être assuré de la fidélité de ces deux ordres, et trouver toujours en eux des appuis contre les soulèvemens de la nation, ou contre les invasions de l'étranger. Fatale erreur qu'il était bien temps d'abjurer, après tant de guerres civiles et religieuses! Comment ne pas reconnaître enfin que la puissance suprême était le but où tendaient à la fois les évêques et les grands; qu'ils ne sou-

tenaient le trône que dans l'espérance de s'y placer eux mêmes, et qu'ils devenaient les ennemis des rois dès qu'ils se croyaient leurs rivaux? Mais si l'on considère la prépondérance du clergé et de l'aristocratie depuis si long-temps établie dans l'Europe entière, le profond respect que les seigneurs et les pontifes inspiraient à ceux-là mêmes qu'ils opprimaient, et surtout si l'on songe à l'ignorance commune, faudra-t-il s'étonner que la royauté ne fût pas encore assez instruite, assez corrigée par de si dures leçons, pour chercher un allié plus sûr dans le peuple, qu'elle apercevait à peine? Trahie par la noblesse elle ne savait que recourir aux prêtres; attaquée par les prêtres, elle se jetait dans les bras des grands; les uns et les autres lui vendaient à haut prix leurs secours, et les victoires lui coûtaient plus cher que les défaites. Ainsi, pendant la longue lutte avec Erlandsen, l'aristocratie, devenue nécessaire, fit acheter sa fidélité par des concessions nouvelles, et payer ses services par l'asservissement des paysans, qui, moins opprimés alors par le clergé, prirent son parti contre la cour et ses nobles auxiliaires.

De cette époque date l'entier établissement de la justice seigneuriale ou des tribunaux *birkething*, et dès lors les juges royaux, aussi bien que les gouverneurs des provinces, perdent toute considération comme toute influence. On voit aussi par les préambules des lois d'Éric V, qu'il partageait le pouvoir législatif avec les meilleurs, c'est-à-dire avec les nobles de son royaume [1]. Leur dévouement devenait-il plus sûr après ces imprudentes faveurs ? non sans doute : obtenues par la force, elles étaient reçues avec orgueil. Plusieurs s'allièrent au fils du duc de Slęswig, qui tenta vainement d'étendre son héritage ; d'autres conspirèrent contre la vie du roi, le surprirent la nuit dans un village du Jutland, et le tuèrent à coup de massue.

Même ambition du clergé, même ingratitude de la noblesse, durant le long règne d'Eric VI. Ce roi de douze ans eut pour tuteur Waldémar, duc de Sleswig,

[1] Anno Domini 1269 in Halsingborgh in parlamento per dominum regem Ericum de consilio *meliorum regni Daniae*, celebrato statutum est, etc.

qui parvint à soustraire son pupille aux attentats des grands, et qui bannit les plus coupables. Mais chassés du royaume, ils y rentrèrent bientôt, suivis d'une armée, et accompagnés d'Éric, roi de Norvège, dont ils avaient excité la cupidité, et dont ils dirigeaient les ravages. Les malheurs de leur patrie pouvaient seuls adoucir leurs propres infortunes. Cette guerre, dont le prétexte était le recouvrement de la dot d'une princesse danoise mariée jadis à un monarque norvégien, se prolongea durant dix-neuf années, et devint fatale au Danemark, par l'incendie d'Elséneur, par le pillage de plusieurs autres villes, par la dévastation des côtes.

Au sein de ces désastreux débats, les prétentions du clergé acquirent une nouvelle force. Grandt, se proposant pour modèle l'archevêque Erlandsen, prit comme 1294.
lui possession du siège de Lund, sans attendre ni demander la confirmation royale. Pour punir sévèrement sa révolte, on l'offrit, couvert de haillons, attaché sur un cheval étique, aux regards et aux insultes de la populace; puis on le jeta dans une prison. A peine y entrait-il,

qu'on voulut traiter avec lui. Il repoussa fièrement les propositions qu'on lui fit, parvint à s'évader, et courut à Avignon raconter ses disgrâces. Boniface VIII s'attendrit en les écoutant, traita Grandt de martyr, et lui jura « qu'il y avait bien des saints en paradis qui n'en avaient pas tant fait que lui pour la cause divine. »

A Rome, où la cour pontificale se rendit bientôt, l'affaire de l'archevêque de Lund fut instruite, et malgré la dialectique du docteur Martin, qui plaidait pour Éric, on condamna ce prince à payer à Grandt une amende de quarante-neuf mille marcs d'argent. Le légat Isarn, qui vint publier cet arrêt dans Odensée, déclara que jusqu'à son parfait accomplissement le royaume resterait interdit, le roi et son frère Christophe excommuniés. Quoique un peu surpris de ces entreprises, Éric n'en persista pas moins à repousser le prélat rebelle, et ne s'humilia devant le pape que pour se débarrasser de l'archevêque. Plaignons-le cependant d'avoir le premier en Danemark donné l'exemple d'un prince implorant humblement la miséricorde pontificale,

et promettant, s'il l'obtient, de supporter tous les fardeaux dont il plaira à Sa Sainteté de vouloir bien charger ses épaules.

Tant d'humilité toucha Boniface, et, dans les premiers transports de sa satisfaction, il consentit à la déposition de Grandt. La retraite de ce *brouillon*, comme l'appellent les religieux auteurs de l'Art de vérifier les dates, rendit la paix à l'église du Danemark. Ce n'est pas que le légat Isarn, devenu archevêque de Lund, fût moins ambitieux que son prédécesseur; mais, plus avide, il ne se montra pas si turbulent; il aima mieux amasser des richesses que d'intriguer périlleusement pour n'acquérir qu'un pouvoir contesté : celui du roi n'était guère plus affermi : les révoltes sans cesse renouvelées de son frère Christophe, les malheurs de son beau-frère Birger, les vains efforts qu'il fallut faire pour le maintenir sur le trône de Suède, d'homicides complots de seigneurs et d'évêques contre ses jours, les prétentions des villes anséatiques à l'indépendance et au monopole, enfin le travail qu'exigea un recueil des lois de la Selande, en six livres, rem-

plissent assez tristement la seconde moitié du règne d'Eric VI.

1329. Avant d'expirer, ce prince, prévoyant les calamités qu'attireraient sur le Danemark le caractère emporté et les vices de son frère, supplia les seigneurs qui entouraient son lit de mort de se choisir un autre chef que Christophe; mais celui-ci accourut de Suède à la hâte, et pour écarter ses concurrens, il tranquillisa les ecclésiastiques, en les assurant que, soustraits désormais à la juridiction royale, ils ne seraient arrêtés, jugés, condamnés qu'avec l'agrément du saint Père; il promit aux nobles d'accroître leurs priviléges, de leur laisser le droit d'extorquer de leurs vassaux des amendes considérables, de ne plus admettre les Allemands à des fonctions publiques, de n'entreprendre la guerre qu'avec le consentement du sénat, de démolir les principales forteresses du Jutland. Il accepta avec non moins d'empressement les propositions des paysans, et leur fit serment d'établir la liberté de commerce, de supprimer un grand nombre d'impôts et de corvées, d'assembler annuellement les états à Nybourg, de déclarer voleur ceux qui pil-

leraient les effets des naufragés, d'établir deux degrés de juridiction, enfin de payer les dettes de ses prédécesseurs.

Justes ou injustes, conciliables ou contradictoires, toutes les demandes du peuple, des grands et des prêtres furent indistinctement accueillies par le monarque. Telle se retrouve toujours la faculté de promettre chez les aspirans à la royauté, chez les princes menacés de la perdre. Pourvu qu'ils assurent leurs prétentions ou leurs possessions présentes, peu leur importe que leurs droits futurs soient compromis par des concessions accidentelles. Qu'ils règnent seulement, les voilà satisfaits. Ils se rient en secret de votre simplicité, si vous croyez, sur leur parole, qu'ils aient en effet renoncé à quelque chose ; ils savent bien que, devenus puissans, ils pourront être impunément parjures.

Christophe II comprit qu'il ne pouvait sans danger manquer à la fois à tous les ordres, et après avoir examiné quel était le plus à craindre, il se mit à le favoriser. Les nobles prospérèrent, le peuple paya les largesses royales qu'ils reçurent. Dans sa munificence, le roi

étendit ses dons au-delà de son empire; et pour enrichir les princes ses voisins, il établit de nouveaux impôts, qu'il lui fallut étendre à tous ses sujets ecclésiastiques ou laïques, nobles ou roturiers. Aucun vote, aucune sanction des états, ni même du sénat, ne légalisa ce surcroît de contributions. De toutes les infractions de Christophe à ses promesses, celle-ci fut la plus sensible aux Danois. Comme elle blessait les trois ordres, ils réclamèrent ensemble et avec une
1323. grande énergie. L'archevêque de Lund, qui n'avait sacré le roi qu'au prix de domaines immenses; un duc Canut Porse, comblé des bienfaits du prince, refusaient plus obstinément que les autres de payer l'impôt, excitaient le mécontentement des provinces, parvenaient à rassembler dans la Scanie une troupe nombreuse de rebelles, et allaient avec elle dévaster la Selande. Cette expédition, dont le motif seul était légitime, avait des résultats si désastreux pour le peuple, au nom duquel on l'entreprenait, qu'il ne la seconda point. Christophe triompha et se vengea par de nouvelles extorsions.

Peu après mourut le duc de Sleswig.

A cette nouvelle, l'ambition de Christophe s'allume ; il veut devenir le tuteur, c'est-à-dire le spoliateur du jeune Waldémar, héritier de ce duché ; mais Gérhard de Rendsbourg, que l'on a surnommé le Grand, avait conçu le projet du même crime ; et la tutelle, disputée les armes à la main, resta à Gérhard, vainqueur des Danois sous les murs de Gottorp.

Ce désastre ranima le mécontentement public et donna le signal à une insurrection générale contre Christophe. On dirait qu'il n'est pas permis aux tyrans d'être une seule fois vaincus : le peuple, qui endure si patiemment leurs excès au dedans de l'état, ne supporte pas leurs défaites au dehors. En chaque lieu on se plaignait du faste ruineux et des déportemens du roi ; tous les ordres, tous les rangs lui reprochaient sa foi violée ; les états s'assemblèrent, le déclarèrent déchu du trône *à cause de l'intolérable abus qu'il avait fait de son autorité ;* et lorsqu'il vit son fils arrêté 1326.
par les troupes royales, pour échapper à un sort pareil, il s'enfuit lui-même à Rostock, et de cette ville en Allemagne.

...3

Si parfois les nobles combattent le despotisme, c'est pour l'usurper, et les peuples n'ont rien à gagner à ces changemens. Ils y perdent pour l'ordinaire; au lieu d'un oppresseur ils en ont mille, et sous une tyrannie partout visible, immédiate, quotidienne, ils regrettent celle qui n'avait qu'un centre, qu'un système, qu'une volonté. C'est ce qui arriva en Danemark. Plus occupés de profiter des malheurs de Christophe que de réparer ses injustices, les seigneurs lui donnèrent pour successeur ce Waldémar duc de Sleswig, dont il avait si témérairement prétendu faire son pupille; ce choix, qui convenait à l'ambition de Gérhard, servait aussi la leur; ils se promettaient de tirer bon parti d'une minorité qui devait durer longtemps encore, d'étendre leurs domaines, de s'emparer de tous les droits royaux, et de se déclarer souverains de leurs fiefs individuels.

Cependant Gérhard, en donnant une couronne au jeune Waldémar, se faisait céder par lui le duché de Sleswig et recueillait la plus grande partie des impôts toujours exigés des Danois. Il ne ména-

geait pas même les intérêts de la noblesse lorsqu'ils ne s'accordaient point avec les siens. De là les regrets que plusieurs évêques et quelques seigneurs donnèrent au tyran Christophe, trois années après son expulsion. Les paysans n'avaient pas attendu si long-temps pour soupirer après leur ancien maître, et quand il se présenta, ils l'accueillirent avec allégresse, en maudissant Waldémar et son tuteur.

Aucune restauration n'a coûté plus cher aux Danois; celle-ci ne s'accomplit que moyennant des indemnités considérables et le démembrement du royaume.
Gérhard le Grand, obligé de rendre le 1330.
duché de Sleswig à son pupille, demanda et obtint en compensation la Fionie, une partie du Jutland et cent mille marcs d'argent; tandis que la Scanie, engagée à Jean de Holstein, se donnait au roi de Suède Magnus. Que pouvait Christophe contre tant de désastres? On lui imputait le malheur même qui le poursuivait : et, comme on ne le craignait plus assez pour le haïr, on ne dissimulait point le mortel mépris qu'il inspirait. Deux gentilshommes s'avisèrent de l'arrêter

pour le vendre à Gérhard, mais celui-ci ne daigna point l'acheter ; il le renvoya, persuadé sans doute qu'il lui serait plus utile libre que captif.

1334. La mort atteignit Christophe II dans l'île de Falster, et l'arracha aux plus cuisans chagrins. Depuis plus de sept ans, un anathème, provoqué par l'arrestation d'un évêque du Jutland, pesait sur sa tête sans qu'il y fît grande attention, préoccupé qu'il était par de bien plus réelles infortunes.

Son trépas nuisit au Danemark encore plus que n'avait fait son règne. Il n'en fallut pas davantage pour ranimer dans Gérhard et dans les comtes de Holstein la fièvre de l'usurpation et de la conquête; dans les grands, l'espoir de l'indépendance et du pillage. D'un commun accord tous ces ambitieux reculèrent l'élection d'un nouveau monarque. Tous prétendaient accomplir plus aisément leurs desseins au milieu des désordres et de l'anarchie qu'allait infailliblement provoquer la vacance du trône. On s'abstint d'examiner les prétentions des deux fils que laissait Christophe, et que les malheurs de leur père n'avaient

point éclairés sur les dangers et la vérité des grandeurs. Voyant leurs droits méconnus, ces jeunes princes essayèrent de les soutenir les armes à la main. Vaine entreprise que n'encouragea pas l'amour des peuples, et qu'entravaient les rivalités des grands. Quelques résistances suffirent pour ruiner les espérances des deux frères : l'un d'eux, Othon, vaincu dans le Jutland, resta prisonnier des comtes de Holstein.

Gérhard, qui étendait peu à peu sa puissance sur toutes les provinces danoises, semblait disposé à s'en déclarer le souverain; ses desseins, quoiqu'il les tînt secrets, ne tardèrent point à éveiller les craintes et la jalousie de la noblesse. Des oppositions se manifestèrent dans quelques provinces, la révolte éclata dans le Jutland, Gérhard accourut pour l'étouffer, et tomba au milieu de ses triomphes sous le poignard d'un noble, Nicolas Ebbesen; car il est donné à l'aristocratie comme à la démocratie et comme au sacerdoce, de produire et d'armer des fanatiques : la royauté absolue n'a jamais eu que des esclaves.

Cependant, comme s'ils eussent redouté

les suites de cet attentat, les grands songèrent à élire un roi. Ils préférèrent Waldémar, le dernier des enfans de Christophe, par la seule raison que l'aîné Othon était toujours dans les fers. A cet avénement, le trésor épuisé, la Selande et le Jutland occupés par les comtes de Holstein, la Scanie et d'autres provinces, par les Suédois, le commerce envahi par les villes anséatiques, les domaines royaux presque tous usurpés par les seigneurs et les évêques, qui refusaient toujours de payer des impôts, et dont la plupart se déclaraient indépendans, n'annonçaient pas un règne prospère.

CHAPITRE VI.

Règnes de Waldémar III et de sa fille Marguerite; union de Calmar.

Un roi de quinze ans ne semblait guère 1340
propre à guérir des plaies si profondes. Heureusement Louis de Bavière et son fils le margrave de Brandebourg aidèrent Waldémar III de leurs conseils et de leur influence. Par l'entremise de ces princes, le duc de Sleswig renonce à ses prétentions sur le Danemark, et donne sa sœur au nouveau roi; les comtes de Holstein rendent la liberté au prince Othon, et sont, en échange, maintenus en possession de quelques conquêtes. La Scanie, par eux cédée aux Suédois, est définitivement abandonnée à ceux-ci moyennant quarante-neuf mille marcs d'argent. Enfin la Fionie demeure entre les mains des héritiers de Gérhard jusqu'au paiement d'une indemnité considérable.

Après ces arrangemens avec les enne-

mis extérieurs, Waldémar s'occupa de ceux du dedans, de ces nobles qui avaient troublé, ruiné, vendu, perdu le royaume. Une amnistie les rassura contre les poursuites que leurs continuels attentats semblaient provoquer; mais on les obligea de restituer à la couronne la plupart des domaines qu'ils avaient usurpés sur elle; et quoique ils défendissent avec plus de succès leurs priviléges, les tribunaux royaux, enfin rétablis, les limitèrent assez pour les rendre un peu moins accablans pour le peuple, un peu moins humilians pour le prince.

L'Estonie, la plus lointaine des possessions danoises, était depuis long-temps abandonnée à la tyrannie sordide d'une foule d'aventuriers allemands; elle se révolta tout-à-coup contre ses oppresseurs, et en extermina un grand nombre avant que les chevaliers teutoniques arrivassent à leur secours. Une trève arrêta sous les murs de Riga les ravages des Estoniens, et des peuplades idolâtres qui s'étaient jointes à eux. Déjà préparé à marcher contre ces rebelles, et pressé de faire éclater sa valeur et ses sentimens religieux, le jeune Waldémar vit cet

arrangement avec déplaisir : comme il ne pouvait renoncer à la gloire d'exterminer des infidèles, il partit pour la Terre-Sainte, y arriva sain et sauf, et eut le bonheur d'être admis à Jérusalem dans la congrégation des *chevaliers de Dieu*; mais au moment même où il s'apprêtait à combattre les Turcs, le pape Clément VI s'avisa de lui demander qui lui avait donné la permission de se croiser, et ne pouvant répondre cathégoriquement à cette question, il repartit excommunié pour son royaume. Cette pieuse et infructueuse expédition avait sans doute coûté cher au roi de Danemark, car il s'empressa de vendre à l'ordre teutonique pour dix-neuf mille marcs d'argent ses peuples d'Estonie, qu'il avait d'ailleurs peine à surveiller et à maintenir dans la servitude. Avec cette somme il parvint à racheter encore la Fionie et quelques villes du Jutland et de la Selande, engagées depuis long-temps aux comtes de Holstein.

Le zèle que Waldémar mettait à fermer les plaies de son royaume, et qui lui méritait le surnom de *Restaurateur*, ne fut pas ralenti par l'épouvantable

fléau qui vint alors désoler et dépeupler
1347 le Nord. C'était une contagion, qui, des bords de la Méditerranée, remonta jusqu'au Groenland, dont elle extermina presque tous les habitans. La terreur publique l'appela *la grande mort*, *la mort noire*, et la superstition l'attribua aux Juifs.

Un autre embarras venait des comtes de Holstein, qui ne pouvaient renoncer à exercer de l'influence en Danemark, et qui se faisaient les appuis des nobles, toujours disposés à la révolte. Les seigneurs du Jutland prirent les armes contre un roi qu'ils avaient coutume de nommer Waldémar le *Mauvais* : ils rassemblèrent ses ennemis, et obtinrent quelques avantages qu'ils perdirent ensuite; leurs revers continuaient à ruiner de plus en plus le pouvoir des étrangers dans le royaume, et à les expulser tout-à-fait de la Fionie, des îles de Femeren et de Langeland.

Restait la Scanie, et quoique Waldémar en eût ratifié la vente, il ne perdait pas l'espoir de recouvrer cette province. Il sut si habilement profiter des dissensions qui régnaient alors entre le roi de

Suède Magnus et son fils Éric, qu'elle lui fut rendue sans qu'on exigeât la restitution du prix qu'il avait reçu. Tant de prospérités éveilla l'attention des princes de Holstein, et si le roi de Danemark parvint une fois à les empêcher de se liguer contre lui, il n'y réussit pas si bien après que la place de Wisby, dans l'île de Gothland, eût été livrée, par la trahison ou l'impéritie de Magnus, aux armes et aux rapines des Danois. Wisby était l'un des plus riches dépôts des villes anséatiques; aussi toutes s'allièrent aux comtes de Holstein contre Waldémar III. Cette guerre dura deux ans, et ce qui la distingue surtout, est l'emploi que les troupes du Nord firent pour la première fois de la poudre à canon.

Au milieu de ces inutiles combats, 1362.
les Suédois, en emprisonnant leur roi, avaient privé celui du Danemark de son allié le plus docile; Magnus, déchu, eût pour successeur son fils Haken, déjà roi de Norvège, et les états, empressés de préserver ce prince de l'influence danoise, décidèrent son mariage avec Elisabeth, sœur du comte Henri de Hols-

tein ; un gentilhomme ayant été envoyé pour conclure cet hymen au nom de son maître, la cérémonie eut lieu avec beaucoup de pompe, et la royale fiancée s'embarqua pour Stockholm. Mais un orage la poussa sur les côtes du Danemark ; on l'y retint, et, tandis que Waldémar tâchait de lui cacher cette violence sous l'appareil des fêtes les plus splendides, il négociait avec Haken, et, secondé des parens de ce roi faible et sans caractère, il parvenait à lui faire accepter pour épouse sa propre fille Marguerite, princesse à qui le hasard ouvrait ainsi la vaste carrière qu'elle devait parcourir avec tant d'éclat. Les destinées de trois empires venaient d'être changées par un coup de vent.

Pour se délasser de ses travaux politiques, ou plutôt peut-être pour les consolider, Waldémar se rendit à Cracovie, auprès de l'empereur Charles IV, et ensuite à Avignon, où il fut accueilli avec distinction par Urbain V. Ce pape, non content de lui avoir donné des cheveux et un jupon de la sainte Vierge, joignit à ces présens un autre bienfait à peu près de même nature, il prescrivit aux

évêques danois de menacer tous ceux qui seraient tentés de se révolter, des foudres ecclésiastiques.

Muni de ces faveurs pontificales, Waldémar rentrait dans ses états précisément au moment où son gendre Haken était expulsé des siens. Ce roi de Suède avait suivi l'exemple de son père Magnus; il avait régné non pour ses sujets, mais contre eux; il venait d'être déposé comme lui. A sa place on installait Albrecht de Mecklenbourg, qui, bientôt vainqueur, à Enkoping dans l'Uplande, des deux rois déchus, faisait le vieux prisonnier, et obligeait le jeune à se réfugier dans ses états de Norvège. Waldémar soutint la cause de son gendre et de la légitimité jusqu'à ce que l'usurpateur parvînt à le séduire par la cession de l'île de Gothland et de plusieurs autres possessions suédoises.

Ces agrandissemens, profitables surtout à la puissance royale, n'apaisaient pas la turbulence des seigneurs; on les voit s'agiter encore, revendiquer les priviléges les plus injustes, et appeler les étrangers, ressource ordinaire des noblesses mécontentes du bonheur public.

En 1368 les étrangers accourent en qualité d'alliés des nobles révoltés, et le Danemark, troublé dans l'intérieur par les grands, est attaqué sur ses frontières par la Suède, par le Holstein et par les villes anséatiques. Le roi, comme s'il eût été incapable de supporter le fardeau de cette nouvelle guerre, comme s'il eût redouté de succomber au milieu des embûches dont on l'environnait, installa un conseil de régence, lui remit la direction suprême des affaires, et courut, pendant que les troupes anséatiques prenaient Elséneur, faire condamner ses sujets rebelles par un autre étranger, l'empereur Charles IV.

Tout le temps que dura cette guerre (et elle ne finit qu'en 1372 par le traité de Stralsund) il promena de cour en cour ses ennuis, ses plaintes, ses terreurs. De retour dans la sienne, il s'occupa constamment de circonscrire l'autorité des grands; il invoquait de nouveau contre
1375. eux les anathèmes de Rome, lorsqu'il mourut de la goutte, ou, pour parler plus exactement, des remèdes qu'on lui administra pour la guérir.

La haine de la noblesse est son prin-

cipal titre aux éloges de la postérité; elle prouve, au moins, qu'il a préféré l'intérêt national à des intérêts spéciaux; mais, de plus, l'ordre qu'il a établi dans les finances, son habileté à purger le Danemark des étrangers qui l'envahissaient, à rendre au royaume des provinces que d'anciens malheurs en avaient séparées, le mettent incontestablement au rang des princes les plus honorables de ce pays et de ce siècle.

Ce que les nobles avaient perdu pendant le règne de Waldémar III, ils prétendirent le recouvrer par l'élection de son successeur. Une longue capitulation, aussi contraire à la puissance royale que celle que Christophe II avait souscrite, ayant été rédigée, Marguerite, qui la signa la première, obtint le trône pour 1376.
son fils Olaüs, au préjudice d'un autre petit-fils de Waldémar, enfant que ce roi lui-même avait désigné pour son successeur. Le duc de Mecklenbourg arma une flotte pour aller le présenter aux Danois, mais un orage déconcerta ses prétentions, et Marguerite acheva de les ruiner par d'heureuses alliances.

Devenue veuve du roi Haken, cette

princesse se destinait à régner sur la Suède, ayant déjà à gouverner le Danemark et la Norvège; ces soins difficiles l'occupaient sans l'accabler. Habile à ménager tous les partis, elle ne compromit auprès d'aucun la majesté du trône, sut maintenir la paix extérieure, l'ordre et
1387. l'harmonie au sein de ses états. Jusqu'à la mort du jeune Olaüs, l'histoire ne raconte pas ni bataille ni rebellion, elle est presque réduite à se taire; et l'on sait que ce silence, quand il n'est point commandé par la terreur, est l'un des plus sûrs indices du bonheur et de la prospérité des nations.

Ainsi en jugèrent les états, quand, appelés à élire un nouveau monarque, ils choisirent d'une commune voix Marguerite. Aux titres de reine de Danemark et de Norvège qu'elle reçut, elle ajouta celui de reine de Suède qu'elle portait comme veuve du roi Haken. Albrecht, loin d'être effrayé des prétentions de Marguerite, en riait à Stockholm, se vengeait par des médisances, et se déclarait à son tour roi de Danemark et de Norvège. Tant d'assurance et de gaîté ne convenait point à un prince mal affermi, que n'aimaient

pas les évêques, parce qu'il envahissait leurs domaines; que détestait la noblesse, parce qu'il livrait à des Allemands les emplois les plus relevés et les plus productifs. Des troubles éclatèrent en quelques provinces. Marguerite, suppliée de les seconder, ne consentit à combattre Albrecht qu'à condition de le remplacer. Albrecht, qu'on surnommait le Fainéant, toujours plein de confiance en lui-même et de mépris pour sa rivale, jura de ne pas mettre son bonnet avant de l'avoir vaincue; puéril engagement qui prouve assez l'esprit étroit de ce prince, et qui présageait trop sa prompte défaite. Battu, fait prisonnier, en Westro-Gothie, il est conduit devant Marguerite, qui le fait coiffer d'un énorme chapeau, et jeter dans une forteresse.

Cependant les Allemands qui remplissaient Stockholm s'y maintinrent quelques années, pillant la bourgeoisie et prévenant ses révoltes par d'affreux supplices. En 1389 ils écorchèrent, scièrent ou brûlèrent vifs soixante-dix habitans. Alors encore Marguerite ne défendait les Suédois qu'avec mollesse ou réserve; elle voulait leur faire sou-

haiter son propre empire avant de le leur imposer tout-à-fait. Lorsque enfin, désespérés des malheurs de leur pays, ils confièrent à la reine de Danemark et de Norvège le soin de les réparer, elle déploya autant de vigueur qu'il en fallait, chassa les Allemands, et resta bientôt maîtresse d'un troisième royaume.

Quoique son administration fût douce, sage et patriotique, qu'elle protégeât le commerce de ses sujets, sans gêner celui des villes anséatiques; qu'elle maintînt la paix dans ses vastes possessions, et se montrât plus imposante, plus redoutable à l'aristocratie féodale que tous ses prédécesseurs, on s'étonnait néanmoins de toutes parts d'obéir à une femme : la vanité de trois peuples fiers et belliqueux souffrait de cette innovation, et leur surprise avait presque l'air du mécontentement. Trop pénétrante pour ne pas reconnaître l'opinion publique, mais trop amie de la gloire pour descendre d'un rang qui la promet et qui la semble appeler, Marguerite imagina de s'associer un jeune enfant dont la longue minorité assurerait et ne gênerait point son
1396. pouvoir. C'était Éric, son petit-neveu,

fils du duc de Poméranie Wratislas. D'abord la diète suédoise, assemblée à Mora-Steen, le reconnut; un an après, les 17 juin
états des trois royaumes, à la fois con- 1397.
voqués, se réunirent dans les plaines de Calmar, lieu depuis long-temps célèbre par des réunions nationales; la reine s'y rendit avec pompe, présenta le jeune Éric à l'assemblée, le fit reconnaître pour souverain, et couronner en sa présence par l'archevêque de Lund.

Mais cette journée mémorable devait offrir un spectacle plus solennel encore. Marguerite, anticipant sur l'avenir, voulait en quelque sorte y prolonger son règne; elle avait conçu l'idée généreuse d'éteindre toute dissension dans le Nord, en unissant à toujours et par d'indissolubles nœuds le Danemark, la Norvège et la Suède. Si cette alliance promettait le bonheur à de vastes contrées, elle assurait la gloire d'une femme à qui l'on devrait un si éclatant bienfait. Or Marguerite aimait la gloire avec toute l'ardeur de son sexe et tout l'enthousiasme d'un héros. Exaltée par ces nobles sentimens, elle harangua l'assemblée. Sa voix éloquente fit passer dans tous les cœurs le

feu patriotique qui dévorait le sien, et l'union perpétuelle des trois couronnes fut aussitôt décidée. Mais on attendit, pour signer l'acte qui l'établissait, le 8 juillet, jour de la Sainte-Marguerite, attention un peu minutieuse dans un grand événement.

Par cet acte, chacun des royaumes s'engageait à ne point choisir un roi sans le concours des deux autres. Le trône, toujours électif, ne devait pas cependant sortir de la famille royale, à moins qu'elle ne s'éteignît; dans ce dernier cas, les députés et les sénateurs de l'union, assemblés à Halmstad, devaient élire le plus capable de bien régner; le monarque conserverait à chaque état ses coutumes, son sceau, ses priviléges; enfin, l'outrage fait à l'un d'eux serait vengé par tous.

Telles furent les principales bases de la fameuse union de Calmar, proclamée plutôt qu'accomplie. On se faisait trop d'illusion en la croyant réelle et définitive. En effet, au lieu d'établir pour les trois états un seul et un même système politique, Marguerite se contentait de les soumettre à une même domination :

il n'y avait plus qu'un trône, il restait trois peuples. Que chacun d'eux conservât ses lois, ses coutumes, c'était une disposition fort sage; mais, sans confédération, sans diète commune, sans unité d'institutions fondamentales, pouvaient-ils demeurer confondus dans un même empire; et ne devait-on pas prévoir que ces trois parties distinctes, non d'un seul tout, mais d'un seul domaine, tendraient à se séparer aussitôt que la main ferme qui les avait rapprochées cesserait de les retenir.

Après la dissolution des états, la reine alla montrer le jeune Éric aux provinces; vaines parades dont les peuples sont partout avides quoiqu'elles leur coûtent partout fort cher. On dut se réjouir davantage de l'évacuation de Stockholm, ville engagée depuis long-temps à la ligue anséatique : peu après, Wisby, livrée par Albrecht à l'ordre teutonique, et qui servait de refuge aux pirates vitaliens, rentra avec toute l'île de Gothland sous la domination de Marguerite. 1398.
Quelques combats auraient pu lui valoir cette conquête, elle aima mieux l'acheter.

L'année suivante vit paraître en Norvège un faux Olaüs, qui revendiqua les droits du véritable; mais bientôt vaincu, abandonné, il tomba au pouvoir de Marguerite qui, pour prouver qu'elle n'était point sa mère, le fit brûler. Albrecht, qui n'avait point cessé
1405. d'inquiéter la Sémiramis du Nord, abdiqua enfin le pouvoir, ne conserva que le titre de roi, et dès lors il consentit à vivre paisible dans ses domaines du Mecklenbourg.

En ce temps-là, un évêque d'Osnabruck s'avisa de contester à Élisabeth de Holstein la tutelle de ses enfans; Marguerite, habile à profiter des querelles de ses voisins, prit parti pour la comtesse, et lui fournit des soldats, mais chaque fois qu'elle lui faisait passer quelque secours, elle exigeait la remise d'une ville du duché de Sleswig: c'étaient des sûretés qu'elle prenait pour le remboursement de ses avances. Sleswig et Gottorp étaient les seules places qui ne fussent point occupées par les Danois; et même Gottorp allait l'être, quand la défiance pénétra tout-à-coup dans l'âme d'Élisabeth. Son alliée lui

parut sa véritable ennemie, celle qu'il fallait vaincre avant les autres : la guerre éclata entre les deux princesses. Prolongés jusqu'en 1411, ces démêlés ne devinrent préjudiciables aux Danois que par l'inexpérience et l'orgueil du jeune Éric : la défaite qu'il essuya auprès de Soldorp, et l'attentat qu'il commit en faisant assassiner un gentilhomme suédois, Abraham Broderson, ami et confident intime de la reine, annoncèrent un règne funeste, qu'il était impatient de commencer, et qu'ouvrit en effet la mort subite de Marguerite, le 27 novembre 1412.

Cette grande reine venait de rendre la paix à ses états ; ils lui avaient dû une longue tranquillité, fruit de sa modération, de la circonspection qu'elle apportait dans les affaires, de sa politique plus adroite que belliqueuse. Les conquêtes ne lui semblaient utiles et honorables que lorsqu'elles ne coûtaient point de sang, ou lorsqu'elles n'avaient exigé, pour de grands profits, que de très-faibles sacrifices. Il ne faut pas la louer d'avoir réuni trois empires, mais d'y avoir maintenu l'ordre, encouragé l'in-

dustrie, protégé les peuples contre l'aristocratie. Peut-être a-t-elle versé trop de bienfaits sur un clergé déjà bien riche; elle croyait réparer ou faire oublier ainsi quelques erreurs que la médisance avait exagérées. Peut-être aussi la reine de Danemark, de Norvège et de Suède, n'oublia-t-elle point assez qu'elle était née dans le premier de ces royaumes; mais ce sont là d'humaines faiblesses, trop communes aux sujets, pour qu'on ne les pardonne point aux princes; et la postérité conserve pour Marguerite l'admiration, le respect que lui vouèrent presque tous ses contemporains.

CHAPITRE VII.

Règnes d'Éric VII et de Christophe III.

Éric n'avait rien de ce qu'il eût fallu pour tempérer les regrets publics : l'ambition était à ses yeux une vertu royale; et la guerre, la principale occupation d'un prince. Dès qu'il se vit le maître, il se pressa de rallumer les discordes, que la reine avait presque éteintes. Un décret qu'il obtint du sénat danois lui adjugea le Sleswig et déclara les comtes de Holstein dépossédés de cette province. De telles décisions, pour n'être pas ridicules, ont besoin d'être appuyées par une armée; aussi Éric avait-il cent mille hommes, avec lesquels il envahit subitement un pays sans défense; la ville de Sleswig tomba elle-même en sa puis- 1418.
sance. Mais ces succès rapides furent peu durables : aussitôt que les comtes de Holstein, aidés par la régence de Hambourg, eurent réuni quelques troupes,

celles du Danemark s'éloignèrent précipitamment, et tel fut le désordre de leur retraite, et surtout l'inhabileté de leur chef, qu'aucune garnison ne resta dans la capitale d'une province aussi facilement perdue qu'elle avait été conquise. Cette guerre, suspendue quelquefois par des trèves, ou par le découragement des deux partis, offre une longue suite de campagnes, où les victoires, aussi obscures que les défaites, n'ont d'autre résultat que d'accroître la misère des peuples. De toutes parts on invoquait la paix. Les sujets de Marguerite redevenaient inquiets et rebelles sous un monarque guerrier et malheureux. La conquête du Sleswig, que n'avait pu assurer ni un décret du sénat danois, ni une armée de cent mille hommes, Éric crut l'accomplir et la garantir par un jugement du chef de l'Empire.

Comme tous ses prédécesseurs, Sigismond aimait à régler les affaires des états voisins; c'était le moyen, sinon d'établir, au moins de rappeler la prétendue suprématie de l'empereur. Les comtes de Holstein et le roi de Danemark, ayant donc comparu devant lui à Bude, il les enten-

dit, puis, se déclarant pour Éric, il lui adjugea les pays de Sleswig et de Gottorp, l'île l'Alsen et la Frise. Mais comme il ne se chargea point d'exécuter cette sentence, ceux qu'elle frappait la tinrent pour nulle, et la guerre continua, pendant qu'Éric VII, fatigué de combats, mécontent des états, qui refusaient de reconnaître pour son successeur Bogislas, prince de Poméranie, et poursuivi enfin de quelques remords, faisait un pèlerinage en Palestine.

A son retour il trouva les comtes de Holstein plus affermis que jamais dans le Sleswig, et les vit contracter avec les villes anséatiques une alliance offensive et défensive. Alarmées déjà de l'immense accroissement de la puissance danoise, ces villes venaient d'être blessées plus vivement encore par l'établissement de la douane d'Elséneur. Aucun bâtiment ne pouvait plus passer le détroit du *Sund* sans acquitter un tribut : pour en assurer le paiement, une forteresse élevée exprès maîtrisait tout le commerce de la mer Baltique. Une flotte fut prise ou détruite par les Danois : une autre de deux cent quarante voiles vint inutile-

ment assiéger Copenhague, où s'était renfermée la reine Philippine; mais plusieurs villes, une grande étendue de côtes tombèrent au pouvoir des confédérés, et les vaisseaux danois qui avaient dévasté Stralsund essuyèrent près de ce port une défaite désastreuse. Quand Éric apprit le déplorable résultat de cette expédition, il s'emporta jusqu'à frapper la reine Philippine qui l'avait ordonnée. Elle survécut peu à l'accès de colère de son époux.

Cependant le mécontentement intérieur devenait extrême, et la révolte avait éclaté en Suède, quand les ennemis étrangers armés contre Éric voulurent bien lui accorder la paix. C'en était fait de sa puissance, s'ils eussent quelque temps encore persévéré à la détruire. Mais les villes anséatiques tiraient peu de profit de ces sanglans démêlés; elles voyaient passer entre les mains des Hollandais le commerce et les priviléges dont elles avaient été seules en possession dans les états danois; enfin, préférant le négoce aux combats, les richesses aux lauriers, elles traitèrent avec le roi de Danemark; et les comtes de Holstein, en

imitant leur exemple, parvinrent à se faire reconnaître pour souverains du Sleswig. Par cette paix honteuse, Éric VII descendait du rang éminent où l'avait laissé Marguerite, et ses peuples voyaient trop clairement l'inutilité des sacrifices qu'ils avaient faits pendant vingt-six années.

Les Suédois, indignés d'avoir perdu tant de soldats, tant de trésors dans un pays dont la conquête leur importait si peu, l'étaient encore plus des innombrables vexations, des tyrannies cruelles et diverses qu'exerçaient à l'envi les gouverneurs allemands ou danois qu'Éric leur avait imposés. Un d'eux surtout, Josse Éricson, commandant de Westeras, semblait avoir pris à tâche de fatiguer la patience publique par le spectacle des plus affreux supplices. L'honneur de le dénoncer et de le poursuivre appartint au suédois Engelbrecht, qui tout exprès quitta la Dalécarlie, y revint sans avoir obtenu du roi la justice qu'il réclamait, donna le signal de la révolte, chassa de tous lieux les gouverneurs étrangers, et avec eux l'archevêque d'Upsal. Au milieu de cette commotion populaire, le sénat de Suède, incertain et

troublé, se réunit dans la ville de Wadstena : Engelbrecht au sein de l'assemblée, la harangue, la menace, et la force, malgré l'opposition des prélats, de signifier à Éric qu'elle se délie de la fidélité qui lui a été jurée.

L'acte de déchéance, quoique communiqué sans succès à la Norvège, qui refusa d'y adhérer, consomma la rebellion générale des Suédois. A la vérité Stockholm, défendu par un habile étranger nommé Krœpelin, tenait encore : le roi de Danemark aborda le port de cette ville avec les faibles débris d'une flotte que la tempête avait dispersée ou détruite, mais il s'y vit presque aussitôt investi : ne pouvant essayer de vaincre les Suédois, il entama des négociations et retourna en Selande afin de conclure une paix définitive avec les comtes de Holstein. Des états s'assemblèrent à Halmstad, tandis que les démarches publiques et secrètes des évêques tendaient à maintenir l'union de Calmar, qui avait rendu leur autorité plus vaste et plus indépendante. L'animosité des Suédois céda cette fois aux intrigues sacerdotales, et l'union se maintint, à la condition pour-

tant qu'Éric ferait droit aux justes griefs de la nation suédoise. Éric promit tout, signa tout, impatient de recouvrer les places et châteaux dont les révoltés s'étaient emparés. A peine en fut-il maître, qu'il en confia de nouveau le commandement à des étrangers. Un si prompt oubli de sa parole excita l'indignation et prépara de nouveaux soulèvemens.

Comme accablé du poids de sa triple couronne, il supplia pour la seconde fois les états de Danemark de lui associer Bogislas; ils n'y consentirent point, et ce refus l'affligea si fort, qu'il courut sur-
le-champ se dépiter et bouder en Prusse. 1436.
Il fallut d'humbles prières pour fléchir enfin sa colère puérile et le ramener dans son royaume. La Suède était en feu; elle avait chassé les Danois et se déchirait elle-même. Le pouvoir de l'administration y était partagé entre Canutson, qui devait cet honneur à sa haute naissance, et Engelbrecht, que ses services et sa popularité appelaient au même rang. Un assassinat délivra Canutson de son rival, et lui valut la haine de ses compatriotes. C'était au sein de ces désordres civils qu'Éric venait réclamer ses droits en

promettant de respecter ceux du peuple. Il fut encore écouté, et des députés de Norvège, de Danemark et de Suède, rassemblés à Calmar, y renouvelèrent l'union des trois royaumes, arrêtant de plus que le roi visiterait chaque année toutes les parties de son empire, et passerait quatre mois dans chacune.

Au lieu d'obéir à ces décisions, qu'il avait pourtant ratifiées, Éric VII demanda derechef la permission de céder à son cousin Bogislas un sceptre qu'il n'avait plus la force de porter. Irrité des nouveaux refus qu'il essuya, et bien résolu de renoncer à un métier qu'il n'entendait point, il disparut tout-à-coup, laissant Bogislas maître de quelques places fortes, que ce personnage ne put long-temps conserver.
1438. Pour Éric, il débarqua avec des trésors, des chartes et une maîtresse, à Gothland, île où quelques mois auparavant une tempête l'avait poussé, et dans laquelle il avait probablement projeté dès lors de fixer sa retraite. Là il s'endormit au sein de la mollesse, des plaisirs et de la fainéantise, sourd aux prières des Norvégiens obstinés dans leur fidélité, aux sommations des Suédois chez lesquels

l'ambition de Canutson s'agrandissait, et aux remontrances des Danois qui se décidèrent enfin à placer Christophe de Bavière sur un trône que son oncle avait déserté.

Éric, insensible à cette révolution, 1440. n'entreprit jamais de la troubler. Il paraît qu'il ne lui arriva point, comme à presque tous les rois qui ont abdiqué, de regretter la couronne. Tant que ses trésors fournirent à ses plaisirs, on n'entendit point parler de lui; mais il se fit pirate dès qu'il manqua d'argent, prit des vaisseaux, pilla des côtes, et s'attira l'attention des Suédois, qui, en 1449, le chassèrent de son île et l'obligèrent de chercher un refuge en Poméranie, où il eut le malheur de vivre encore neuf années, échappant à l'obscurité par le mépris, et arraché au repos par le remords.

Ni les Suédois, ni les Norvégiens n'avaient pris part à l'élection de Christophe III; elle était le fait des seuls états de Danemark, coupables ainsi d'avoir enfreint les premiers l'union de Calmar. Cependant le nouveau roi montra tant de modération, fit de si belles promesses

au peuple, accorda de telles faveurs à
1442. Canutson, qu'il fut reconnu et couronné tour à tour à Calmar, à Opslo et à Rypen. Une révolte en Jutland, promptement réprimée, ne troubla qu'un instant son règne; elle avait pour cause l'énormité des charges publiques, supportées presque toutes par les seuls paysans. Dans quelques provinces, on ne donnait plus au clergé que le quinzième des revenus: Christophe restaura la dîme, et le clergé lui demeura fidèle par reconnaissance, pour ne pas dire par intérêt. Les grands s'attachèrent à lui de la même façon: cédant à leurs instances, il refoula en Allemagne une partie des nobles aventuriers qui en étaient sortis pour envahir tous les emplois, toutes les dignités du Nord. Nous disons une partie, car ce n'en est pas moins à cette époque qu'il faut rapporter l'établissement en Danemark de plusieurs familles nobles de Bavière.

La protection et les grâces qu'accordait Christophe aux classes privilégiées ne l'empêchèrent pas de mériter quelquefois l'estime du peuple par les soins qu'il mit à étendre et à protéger le com-

merce national. Celui des villes anséatiques inspirait au roi de Danemark une jalousie profonde. Résolu de l'entraver, ou, s'il était possible, de le ruiner tout-à-fait, il préparait en silence et à grands frais une expédition contre Lubeck, et déjà peu s'en était fallu qu'il ne surprît cette place, lorsqu'il mourut à Helsim- 1448.
bourg en Scanie. Peu de temps auparavant, Copenhague, affranchie par lui de la dépendance des évêques de Roschild, avait acquis plus d'importance, et il l'avait choisie pour résidence royale. La ville de Roschild perdit dès lors cet avantage, dont elle était en possession depuis plusieurs siècles. Dans des temps plus reculés encore, c'était Leyre que les princes Danois avaient coutume d'habiter.

CHAPITRE VIII.

Maison d'Oldembourg. — Christian I. — Jean II.

Christophe III ne laissait point d'enfans : sa mort ouvrait un champ libre à l'ambition des seigneurs. Dès qu'elle fut annoncée en Suède, Canutson renouvela ses prétentions au trône ; il écarta tous ses rivaux par la supériorité de son luxe et de ses largesses, et s'assura l'assentiment de la diète suédoise, où le clergé seul tenait pour l'union. Trois mois après l'élection de Canutson, le sénat de Danemark, qui avait repoussé les sollicitations de quelques nobles et vainement offert le sceptre à Adolphe de Holstein, le décerna au neveu de ce comte, Christian d'Oldembourg, qui descendait du roi danois Éric V, et qui devint lui-même le chef de la dynastie d'Oldembourg, sur le trône qu'elle occupe encore aujourd'hui.

A partir de cette époque, le sénat

dont les fonctions s'étaient jusqu'alors bornées à conseiller et à surveiller l'administration, s'arrogea le droit d'élire, ne laissant aux états que celui de confirmer. Par là sans doute l'aristocratie voulut porter le dernier coup à l'ordre des paysans et des bourgeois, qui continuait d'être représenté dans les assemblées publiques : l'aspirant au trône n'ayant plus à obtenir que les suffrages de la noblesse et du clergé, il était superflu qu'il étendît jusqu'au peuple ses promesses et ses bienfaits. Dans la capitulation que Christian I[er] dut signer, on remarque, entre autres articles destinés à circonscrire l'autorité suprême, ceux qui interdisent au roi d'établir des impôts, de disposer des joyaux de la couronne, de donner le commandement d'une forteresse, d'entreprendre une guerre, sans l'agrément du sénat. Cependant la Norvège, où la noblesse n'était pas assez puissante pour fournir des monarques, où les cultivateurs, toujours laborieux, étaient toujours libres et respectés, ne se déclarait ni pour Canutson, ni pour Christian, qui tous deux avaient des partisans dans ce troisième

...4

pays. Ceux du monarque danois le proclamèrent enfin au sein des états tenus à Opslo; mais ceux du prince suédois ne tardèrent point à le couronner à
1449. Drontheim, par les mains de l'archevêque Aslak Bolt. Peu de temps après, ce même archevêque tomba au pouvoir de Christian, se déclara en sa faveur, et dès lors la Norvège, malgré les efforts de Canutson, se tint pour réunie au Danemark; il arriva même que les négociateurs des deux antagonistes, assemblés à Halmstadt, tombèrent d'accord sur cette réunion, car les nobles envoyés du roi de Suède, tous envieux de sa fortune et de son rang, le servaient sans ardeur et presque sans soin. En vain le pape Nicolas V, invoqué par lui, voulut décider la querelle, Christian ne le permit pas; il aima mieux confier ses intérêts au hasard des armes qu'à l'infaillibilité du Vatican.

Déjà la possession de l'île de Gothland, abandonnée par l'ancien roi
1451. Eric VII, avait donné lieu à de sanglans combats entre les Danois et les Suédois; mais la guerre devint plus désastreuse encore en Scanie, où l'archevêque de

Lund soutint un siége glorieux dans son palais. Un assassinat priva Canutson de Thor-Bonde, son parent et son meilleur général, et ses affaires, jusque alors assez brillantes, changèrent d'aspect; il les gâta surtout quand, pour réparer ses finances épuisées, il s'avisa de toucher aux biens et aux revenus ecclésiastiques. De tels sacriléges portaient toujours malheur aux princes. Aux clameurs du clergé se joignirent les remontrances de Jean Bengtson, archevêque d'Upsal, qui, fils d'Oxenstiern, l'ancien compétiteur de Canutson, haïssait le roi de Suède, et ne s'humiliait quelquefois devant lui que pour mieux voiler ses saintes manœuvres. Il leva le masque dès qu'il eut obtenu l'autorisation du pape et rassemblé quelques troupes dans son diocèse. La mitre fit place au casque, l'épée remplaça la crosse, et Jean Bengtson brilla sur les champs de bataille plus qu'au pied des autels; il pilla les domaines de la couronne, il battit et repoussa jusque dans Stockholm le roi Canutson, qui, blessé, abandonné, trahi, désespéré, s'échappa de nuit sur un vaisseau richement chargé, et gagna le port 1457.

de Dantzick. Ainsi se trouvèrent associés encore sous le même sceptre le Danemark, la Suède et la Norvège.

Le primat de ce dernier royaume venait de mourir, et le chapitre de Drontheim désigna pour le remplacer l'évêque de Skaholt, Marcel, dont le roi avait éprouvé le dévouement, et qui était son envoyé à Rome. Aussi Christian s'empressa-t-il de confirmer cette élection; mais le pape Nicolas V et son successeur Calixte III, au lieu de l'approuver, conférèrent l'archevêché de Drontheim à un étranger, Henri Kaldisen, et provoquèrent par là des querelles et des révoltes,
1460. qui ne cessèrent que trois ans après, par le choix d'un autre évêque nommé Olaüs. C'est durant ce schisme que le trafic des indulgences se répandit et s'accrédita dans le Nord; tout le profit n'en revint pas à la cour romaine, Christian Ier prélevait un droit sur les impôts obtenus de la crédulité de ses sujets.

Aux trois royaumes qu'il gouvernait déjà, il ajouta les riches provinces du Hol-
1461. stein et du Sleswig, quoiqu'il eût juré à son oncle de ne jamais opérer cette réunion. Il tint mieux la promesse qu'il fit aux états

de ces nouvelles parties de son empire, de conserver les priviléges de la noblesse et du clergé, je ne dis point du peuple, le peuple n'a point de priviléges : on voulut bien, pour ne pas abolir tous ses droits, limiter et restreindre tant soit peu le régime féodal. Du reste, jugeons de cette capitulation par l'article qui la termine. « Les marchandises que les » membres du clergé ou de la noblesse » feront venir pour leur usage seront » exemptes de tout droit de douanes. » Hambourg, cité déjà florissante, rendit hommage au nouveau duc de Holstein, que la fortune et une politique adroite élevaient à un si haut degré de puissance.

La Suède toutefois avait peine à s'accoutumer à cette domination. L'archevêque qui avait chassé Canutson voulait lui succéder; il agitait les esprits, fomentait la révolte; on l'arrêta; et ce coup d'autorité, s'il déconcerta les projets de Jean Bengtson, ne fit qu'animer les révoltés suédois dont il était le chef : ils le remplacèrent durant sa captivité par Kettil, prélat moins illustre, moins ambitieux, mais tout aussi entreprenant. Dès que celui-ci eut obtenu quelque avan-

tage sur les troupes danoises, on vit Canutson débarquer et ressaisir un instant
1464. la couronne. Cet événement valut la liberté à l'archevêque d'Upsal; Christian, après l'avoir contraint à demander pardon à genoux, le lâcha contre l'ennemi commun. Par cette conduite habile, le roi de Danemark se délivra et de l'interdit, qui au reste ne pesait que faiblement sur la monarchie, et de Canutson, qui la troublait et la menaçait bien davantage. Attaqué par les prêtres, et chassé du trône pour la seconde fois, Canutson se réfugia en Finlande, attendant que de nouvelles révolutions lui permissent de faire valoir sa légitimité. Quant à Jean Bengtson, il avait trop d'ambition pour rendre la Suède à Christian, et le haïssait trop pour le servir. Il entendait avoir vaincu à son propre profit et chassé l'usurpateur pour l'être à son tour. Le règne de ce prélat devait être celui du clergé: de toutes parts les monastères s'enrichirent, et les évêques entassèrent d'immenses trésors; ce qui veut dire que le peuple paya d'énormes impôts, dont il était même difficile d'exempter les seigneurs. L'orgueil de la noblesse souffrit

davantage de la grande distance que les hommes d'église établirent entre eux et elle. Ne pouvant supporter ce joug humiliant, le seigneur Nicolas Boson-Sture s'en affranchit le premier, disparut un instant, gagna la Finlande, en revint avec Éric Axelson, attaqua le primat et s'empara de Stockholm. En ce moment 1465.
toutes les ambitions s'entre-choquent, le clergé et la noblesse se disputent le pouvoir, les partisans de Christian et de Canutson s'entre-détruisent. Chaque parti parle de liberté, invoque le nom de la patrie, aucun ne la sert. Spectateur de ces sanglans désordres, à peine le Danemark y prit-il part; il n'envoya que de stériles secours à l'archevêque. Sture et Alexson, restés vainqueurs, proclamèrent le vieux Charles Canutson, qui, oubliant 1467.
les dégoûts dont il avait été abreuvé, et les leçons qu'il avait reçues du malheur, accourut s'asseoir pour la troisième fois sur le trône mobile et périlleux de la Suède. Il eut le bonheur de s'y maintenir jusqu'à la fin de ses jours, malgré les dangereuses rivalités de quelques puissans seigneurs, malgré les attaques et les intrigues de Christian Ier.

Le principal obstacle aux succès de ce roi de Danemark était l'extrême pénurie de ses finances. A cette époque même, ne venant pas à bout de payer entièrement la dot de sa fille Marguerite, mariée au
1468. roi d'Écosse Jacques III, il engageait à ce prince les îles Orcades et Schettland, qui furent à jamais perdues pour la couronne de Norvège, malgré les fréquentes réclamations des états de ce royaume. On murmura dans Opslo : néanmoins, on y déclara d'avance que le prince Jean, fils aîné de Christian, serait son successeur. La même déclaration avait eu lieu en Suède avant le dernier retour de Ca-
1470. nutson, et quand celui-ci mourut, les prétendus droits de Christian l'entraînèrent à de nouvelles guerres et à d'inutiles sacrifices. Il attendit la bataille qu'il perdit sous les murs de Stockholm, et la victoire éclatante qu'y remporta l'administrateur Steen-Sture, pour abandonner la Suède à elle-même. Encore ne cessa-t-il point de s'intituler roi de ce pays et chef de l'union de Calmar.

D'autres affaires l'appelèrent dans le Holstein et le Sleswig; son frère Gérhard, qui tenait de lui l'administration de ces

provinces, après y avoir pris possession du pouvoir voulait s'en assurer la souveraineté. Une fois déjà il avait été pris les armes à la main, et n'avait recouvré la liberté qu'en promettant de rester fidèle et tranquille : l'ambition le rendit parjure. Battu de nouveau, il quitta le 1473.
Holstein pour aller chercher fortune auprès du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire.

Au milieu de tant de guerres et de révoltes, Christian avait fait le vœu imprudent d'aller en Terre-Sainte. Un si long pélerinage n'était plus guère de son goût; mais enfin il s'y était engagé et sa conscience scrupuleuse n'avait plus de repos. Heureusement il se souvint que le souverain pontife possédait le droit de dégager les chrétiens de leurs sermens, comme de les absoudre de leurs crimes. Il quitta donc à la hâte son royaume, prit un habit de pélerin, et s'achemina vers les sept montagnes. Sixte IV l'y reçut, l'écouta, et le dispensa d'accomplir son vœu. Qu'on n'aille pas croire que cette faveur pontificale n'ait rien coûté au pieux roi de Danemark. De grandes sommes, des hu-

miliations plus fortes encore en ont été le prix. On vit Christian porter humblement le pan de la robe du saint Père, tenir le bassin dans lequel il lavait ses mains sacrées, et reconnaître, par la plus humble conduite, la suprématie des papes sur les princes. Avant de se séparer, Christian et Sixte échan-
1474. gèrent entre eux quelques présens : pour des harengs, de la morue et des peaux d'hermines, le roi de Danemark eut le bonheur de recevoir des indulgences, et un morceau de la vraie croix.

Outre ces trésors inestimables, Christian rapporta dans ses états la permission d'y établir une université. Puisqu'on demandait à la cour de Rome une telle permission, il fallait qu'il y eût bien peu de lumières en Danemark ; cependant le goût de l'instruction s'y introduisait alors avec le nouvel art de l'imprimerie, et dès que des chaires publiques eurent été fondées à Copenhague, un auditoire nombreux les environna.

Après avoir ouvert ces écoles, Christian, comme par compensation, s'empressa d'établir la *confrérie de l'éléphant ;* les nobles formèrent aussi une

association; mais comme elle avait pour principal but le maintien de leurs droits, Christian n'hésita point à la dissoudre. C'est le dernier acte de son règne. Il mourut âgé de 55 ans. Prince vulgaire, 1481.
guerrier quoique ami de la paix, excommunié quoique superstitieux, il avait fait autant de mal que de bien, repris la Suède pour la reperdre, et suivi les événemens sans jamais les diriger.

Jean, l'aîné de ses deux fils, n'éprouva en Danemark aucun obstacle à faire reconnaître ses droits au trône. Mais la Suède occupée par Steen-Sture, mais la Norvège, soumise à l'influence de cet administrateur, envoyèrent des députés à Halmstad, puis à Calmar, qui ne décidèrent rien. Deux ans se passèrent avant que le jeune roi pût être proclamé souverain des trois royaumes, et couronné avec pompe en Norvège. Il lui fallut acheter le consentement de l'archevêque de Drontheim. La même cérémonie souffrit de plus longs délais en Suède, où Steen-Sture n'était nullement disposé à se dessaisir de l'autorité suprême. Pour voiler son ambition, Sture demanda au nom des seigneurs

ecclésiastiques et laïques des priviléges excessifs. Dès qu'il les eut obtenus, il réclama l'île de Gothland, dépendante alors du Danemark et donnée en fief à Iwar Axelson. Jean II comprit bien que cet obstacle aplani, un autre s'élèverait aussitôt. Au lieu donc de réclamer obstinément la couronne de Suède, il résolut d'acquérir assez de force pour s'en emparer. Son autorité s'affermit dans les autres parties de son empire et même aussi dans le Holstein et le Sleswig, qu'il laissa en fief à son jeune frère Frédéric.

C'est une condition assez heureuse que celle des peuples dont les gouvernemens s'observent sans s'attaquer, se menacent sans se combattre, se disposent à profiter des fautes de leurs adversaires et s'appliquent à n'en pas commettre. Ainsi se conduisaient le roi de Danemark et l'administrateur de la Suède : tous deux économes parce qu'ils prévoyaient la guerre, ils ménageaient les peuples parce qu'ils avaient besoin de leur amour et de leurs bras. Jean purgeait les côtes de la Norvège des pirates anglais et français accoutumés à les in-

fester. Sture défendait la Finlande contre les cruelles excursions des Russes. Tous deux enfin, par une administration sage et protectrice, ils obtenaient et méritaient l'estime du Nord. N'osant encore confier aux armes la décision de leurs querelles, ils entamèrent de nouvelles négociations, où des docteurs en droit déployèrent de part et d'autre toutes les subtilités de l'école. On pense bien que ces argumentations n'aboutirent à aucun résultat. Cependant les Russes, plus redoutables que jamais à Sture, le harassaient par de continuelles attaques; leur prince Iwan Wasiliwitz I[er] accepta l'alliance que lui proposa le roi Jean, déjà uni aux Anglais par un traité de commerce.

Alors se rassembla en Danemark une grande armée, où des mercenaires étrangers se mêlaient aux troupes nationales. On y remarquait, pour la première fois dans le Nord, de ces soldats suisses qui déjà vendaient leurs services à tous les gouvernemens, combattaient sans intérêt, sans passion, sans gloire, sans autre profit que le salaire. Avec cette armée, avec une artillerie considérable, avec

les secours plus puissans encore de l'archevêque d'Upsal et d'Iwar Axelson, Jean pénétra en Suède, défit trente mille Dalécarliens, et assiégea l'administrateur, qui avait quitté précipitam-
1497. ment la Finlande pour se jeter dans Stockholm, et qui, par une résistance opiniâtre, obligea le roi de Danemark, dont les provisions s'épuisaient et que l'hiver allait surprendre, à entrer en pourparlers. Les deux antagonistes s'entendirent bientôt : Sture, se résigna, sans trop de peine, à échanger son titre d'administrateur pour celui de grand-maréchal du royaume, qui lui devait conserver presque toute son ancienne autorité. Jean II fit son entrée dans la capitale de la Suède, reçut la couronne, et, après avoir fait désigner son fils Christiern comme son successeur, retourna triomphant en Danemark, où il avait été reconnu dans les mêmes formes plusieurs années auparavant.

Le vaste empire de Marguerite étant reconquis, le meilleur moyen de le conserver était de ne pas l'agrandir. Jean pensa tout le contraire; il avait d'ailleurs des troupes à occuper, et je ne sais quel

désir de vaine gloire l'entraînait à la guerre. Le pays des Dithmarses avait été incorporé au duché de Holstein lorsque Christian Ier en avait reçu l'investiture de l'empereur Frédéric; mais les habitans, s'inquiétant fort peu de cette prétendue cession, avaient continué à vivre en république, sous la protection de l'archevêque de Brême. Voilà contre
quels hommes, libres et pauvres, le roi 1500.
de Danemark dirigea son armée; il l'engagea dans un pays impraticable, coupé de fossés et de ravins, presque tout entier conquis sur la mer. Jean se figurait-il que les Dithmarses préféreraient les ravages des Danois à ceux des flots? Il se trompait; les Dithmarses brisèrent les digues de leurs propres mains, abandonnant à la fois à la fureur des eaux leurs biens et leurs ennemis. Ce qui resta de ceux-ci périt soit en détail, soit dans un sanglant combat, et enfin dans une retraite pénible et calamiteuse. Le roi et son frère Frédéric furent poursuivis jusque dans le Holstein. Aux yeux d'un peuple superstitieux, cette extermination des soldats danois et des mercenaires saxons, et la mort de quatre

cents gentilshommes, n'étaient pas les malheurs et l'opprobre dont il avait le plus à gémir : il regrettait bien plus amèrement de ne plus revoir cette bannière jadis tombée du ciel sous Waldémar II et baptisée *Danebrog* : c'était cette perte qui le frappait du plus mortel effroi.

Jean venait d'apprendre ce que peut une nation qui chérit et défend sa liberté; il se hâta de traiter avec les Dithmarses; ils gardèrent leur indépendance, et lui ses vaines prétentions. Mais le monarque vaincu avait perdu pour toujours ses droits au respect que sa politique et ses anciens succès avaient inspiré à ses sujets de Danemark, de Norvège et même de Suède. Dès qu'ils ne le craignirent plus, les Suédois se révoltèrent. Steen-Sture, principal instigateur de ce soulèvement nouveau, fit semblant de vouloir le comprimer; il appela le roi, qui, à son invitation, convoqua les états, s'y rendit, et se vit bientôt obligé de s'enfermer dans la citadelle de Stockholm, pour échapper aux embûches qui lui étaient tendues de toutes parts. Désespérant de triom-

pher des rebelles, il s'enfuit à Copenhague, laissant sa femme Christine soutenir un siége de huit mois. Le courage de la reine ne lassa ni celui des Suédois, ni l'ambition du grand-maréchal, qui reprit le titre d'administrateur. Les révoltés s'emparèrent peu à peu de tous les châteaux occupés par les Danois, y compris celui de Stockholm; et Christine, conduite prisonnière au monastère de Waldstena, ne recouvra sa liberté qu'au bout d'un an.

Peu s'en fallut que le feu de la révolte, soufflé par Sture, ne prît en Norvège. Pour en éteindre les premières étincelles, le roi crut à propos de faire périr par trahison le commandant d'Aggerohus, Canut-Alfton, qui avait armé quelques paysans; mais cette lâche précaution faillit rendre l'incendie général. Harluf-Hydefad proclama l'indépen- 1502.
dance des Norvégiens et les appela autour de lui. C'est ici qu'apparaît pour la première fois ce Christiern [1] qu'immor-

[1] *Christian*, *Chrétien*, *Christiern*, sont les variantes d'un seul nom par lequel on distingue indifféremment sept monarques danois. A

taliseront plus tard d'éclatans attentats et un châtiment terrible. Sourd aux avis de son père, rebelle à ses ordres, il avait persévéré dans le vice et les plus honteux désordres, malgré de dures corrections. A son tour il vint punir violemment et avec délices un peuple indocile et faire l'apprentissage de la tyrannie par des persécutions et des supplices. De la Norvège, qu'il soumit et épouvanta en peu de temps, il courut
1503. sur les frontières de Suède, où il n'obtint que peu de succès. L'influence danoise était alors si faible en ce pays, que la mort subite de Steen-Sture n'y provoqua aucune révolution, aucun désordre; le pouvoir passa par la volonté du sénat et des états à Swante-Sture, qui portait le nom du précédent administrateur sans appartenir à la même famille. De nouvelles négociations entamées par le roi Jean restèrent encore sans résultat; ce roi convoqua les députés de Suède à

l'exemple de la plupart de nos écrivains français, je les ai tous appelés *Christian*, excepté pourtant le second de ces princes, dont l'odieuse célébrité s'est particulièrement attachée au nom de *Christiern*.

Calmar et s'y trouva seul; irrité, mais n'osant combattre, il accusa, condamna les rebelles, sans entreprendre de les soumettre. Dans cette même ville de Calmar, les états de Danemark et de 1505.
Norvège, assemblés autour de lui, déclarèrent déchus de la noblesse, privés de leurs biens, tous les sénateurs suédois qui avaient méconnu l'autorité de leur légitime souverain. Cette sentence, soumise à Maximilien, reçut son approbation; mais cet empereur eut beau citer les prétendus coupables au ban de l'Empire, aucune de ces sommations n'obtint de réponse et toutes les menaces demeurèrent sans effet. Il semblait qu'on sût à Stockholm que les princes ne discutent leurs droits que lorsqu'ils ne peuvent les faire triompher par les armes, qu'ils ne s'épuisent en longues menaces que lorsqu'ils sont dans l'impuissance de se venger avec un éclat soudain.

Jean II, pour inspirer des regrets ou quelque repentir à ses sujets de Suède, imagina de les tenir étroitement bloqués, de ne leur permettre ni de communiquer au dehors, ni de recevoir dans

leurs ports des marchandises étrangères. Quelques traités conclus dans ce dessein avec les rois de France, d'Écosse, de Pologne, s'exécutèrent mal. Restaient les villes anséatiques, qui, devenues de plus en plus florissantes, n'étaient pas disposées à restreindre leur commerce pour la plus grande satisfaction du roi de Danemark. Nonobstant donc ses prières ou ses menaces, elles persévérèrent à envoyer des marchandises et parfois aussi des munitions aux Suédois, qui causaient alors d'assez grands dommages dans la Scanie et dans la Hollande. De là une guerre maritime entre les villes anséatiques et le roi Jean, guerre qui se prolongea trop long-temps pour les intérêts des deux partis. Enfin, après bien des combats dans lesquels l'amiral danois Norby déploya autant de talent que de courage, la paix, comme il arrive presque toujours, rétablit les choses dans l'é-
1512. tat où elles étaient avant les hostilités.

En ce temps mourut Swante-Sture, et les dissensions qu'amena le choix de son successeur parurent flatter l'espoir du roi de Danemark. Son attention se fixait sur les combats qu'allaient se livrer le

nouvel administtateur Steen le Jeune et son compétiteur Éric Trolle, qu'appuyaient la noblesse et le clergé. Jean II, qui avait déjà noué de secrètes négociations avec Trolle, n'en vit pas la fin. La mort vint le frapper dans une ville du Jutland. Avant d'expirer, il recommanda l'amour de la paix et la modération à son fils ; mais ce fils était Christiern II.



CHAPITRE IX.

Règne de Christiern II.

Voila un de ces rois qui, par le vide ou la fausseté de leur esprit, par la violence de leur caractère, par l'excès de leurs crimes, démontrent la nécessité de limiter toujours l'autorité souveraine, si l'on ne veut pas qu'elle devienne quelquefois désastreuse. Christiern, confié fort jeune aux soins d'un maître de pension nommé Bogbinder, avait peu profité de ses leçons; et dès qu'il s'était vu en Norvège loin des yeux et des remontrances de son père, il avait cédé à ses goûts dépravés. Il ne savait pas assez de latin d'église pour briller dans la société des évêques, n'avait point assez d'urbanité pour supporter celle des grands, qui commençaient à se polir; il ne se plaisait, il ne régnait qu'au milieu des gens du plus bas étage; c'était dans une taverne qu'il établissait sa cour et qu'il rencontrait des favoris.

Au lieu de chercher une amie au sein de quelques familles illustres, selon l'usage déjà reçu chez les princes de son temps, il tira d'une auberge de la ville de Berghen, en Norvège, deux Hollandaises, Dyveke et sa mère Sigbritte : la première servait à ses plaisirs; il fit de l'autre sa conseillère intime. Une telle conduite indisposa la noblesse, et, lorsqu'il s'agit de décerner la couronne de Jean II, quoiqu'elle eût été depuis longtemps promise à son fils, on prétend que des députés allèrent l'offrir secrètement au duc de Sleswig Holstein, oncle de Christiern.

Toutefois les droits de ce dernier ne tardèrent pas à prévaloir dans l'assemblée des états de Danemark et de Norvège. Les députés de la Suède ne suivirent point cet exemple; et dès lors Christiern résolut d'exterminer les rebelles, aussitôt que l'expiration d'une trève conclue par son père lui en rendrait pleinement la faculté. Une décision d'un tout autre genre borna dans quelques provinces à trois années le temps où les nobles pourraient poursuivre ceux de leurs paysans qui se seraient soustraits

au *droit de défense*, c'est-à-dire qui auraient passé d'une seigneurie en une autre : auparavant il n'y avait prescription qu'au bout de vingt années. Cette amélioration de l'état des personnes, l'aversion de Christiern pour le clergé, qui, après le supplice de l'évêque norvégien Hammer, l'avait excommunié; son éloignement pour les grands, les humiliations qu'il leur faisait subir, concoururent à le rendre populaire, et nous aurons à remarquer que ses attentats criminels aux droits individuels de plusieurs nobles n'affaiblirent aucunement l'affection que lui portaient les paysans et les bourgeois.

Un traité avec les Anglais préserva les côtes de son royaume des excursions persévérantes des pirates; un autre traité ouvrit aux Danois le commerce de Novogorod et de toute la Russie; des transactions plus importantes encore firent
1515. passer dans le lit de Christiern II la sœur de Charles-Quint, Isabelle d'Autriche. Avec elle arriva des Pays-Bas une petite colonie flamande qui, établie aussitôt dans l'île d'Amac, devant Copenhague, s'occupa, non sans succès, de la

culture des légumes et de la préparation du laitage. Ce mariage avait rendu de l'espoir à la noblesse conjurée contre la favorite Dyveke et contre sa mère; mais le roi, en prenant une épouse, n'avait pas eu dessein de se séparer de ces deux femmes. Ses relations avec elles étaient aussi intimes que jamais, quand un cardinal Arcemboldi vint vendre en Danemark un grand nombre d'indulgences romaines. Ce commerce absorba tellement le cardinal, qu'il ne fit aucune remontrance sur les désordres de la cour. Avant de la quitter, il paya un droit sur les sommes qu'il avait arrachées à la dévotion des peuples, et promit de faire valoir la légitimité de Christiern en Suède. Déjà Trolle la soutenait par ses intrigues et par sa grande influence. Trolle devait à Steen-Sture l'archevêché d'Upsal; mais on eût dit qu'il n'avait accepté ce bienfait que pour attaquer son bienfaiteur avec plus d'avantages et de persévérance. Depuis l'union de Calmar, les primats de la Suède en avaient été presque les rois; à peine quelques hommages ou de faibles tributs envoyés au monarque danois, avaient constaté,

maintenu sa domination : ce n'était donc qu'avec un très-vif déplaisir que le clergé se voyait refoulé à la seconde place par la noblesse qui usurpait la puissance. Les représentans de ces deux classes, d'une part l'administrateur, de l'autre l'archevêque, se déclarèrent ouvertement la guerre; et Christiern allait y prendre part, quand la mort subite de
1519. Dyveke vint le distraire de ce soin, et l'enflamma de colère. Le supplice de Torben Oxe, qui s'était vanté d'avoir obtenu les faveurs de cette courtisane, rendit un peu de calme au roi de Danemark. Cependant une autre femme restait à ses côtés; c'était la vieille Sigbritte, qui, persuadée que sa fille avait été empoisonnée, s'appliquait à entretenir le courroux et la défiance du roi. Elle était devenue son premier ministre, administrait les finances, dirigeait quelquefois la marine, donnait des ordres aux officiers de terre et de mer, et recevait leurs rapports. Enfin elle fut bientôt chargée de l'éducation du prince royal. Par ses conseils, Christiern froissa de plus en plus la noblesse, leva des impôts sans consulter le sénat, et fit descen-

dre jusque dans les rangs du clergé cette terreur que les tyrans appellent salutaire, parce qu'elle voile la haine et conseille la servilité. Toute la gloire de ce régime despotique n'appartient pas à Christiern et à sa conseillère; un barbier westphalien, devenu ministre danois, Dideric Slagheck, en revendique sa part. Cet ignoble triumvirat se passait d'art et de lumières, n'avait ni honneur ni prudence, et marchait ainsi avec moins de gêne, avec plus d'audace, vers le pouvoir absolu, seule forme de gouvernement que l'ignorance perverse puisse comprendre et chérir.

Mais le Danemark et la Norvège asservis ne suffisaient point à l'ambition de Christiern, il continuait de chercher les moyens de soumettre la Suède. Avant d'attaquer l'administrateur, il jugea convenable de le faire excommunier. C'était chose facile; car la cour romaine n'était point en mesure de refuser des bulles fulminantes aux princes qui achetaient et payaient libéralement ses indulgences; d'ailleurs elle gardait rancune aux Suédois, depuis qu'ils avaient cessé de lui offrir *le denier de saint*

Pierre, pieux tribut institué jadis par le roi Olaüs. En conséquence, anathème à Steen-Sture, pour avoir opposé une résistance victorieuse aux desseins de Trolle, qui, obstiné à livrer sa patrie à l'étranger, avait été assiégé dans le château de Steke, puis destitué par les états assemblés à Stockholm, et condamné par eux à une prison perpétuelle. Il est vrai pourtant que le légat Arcemboldi travaillait à lui succéder, et que, séduit par cet espoir, corrompu par de riches présens, il s'était efforcé de justifier auprès de Léon X la conduite de l'administrateur; trahissant ainsi les intérêts du roi de Danemark, qu'il avait promis de soutenir. Mais l'interdit n'en demeurait pas moins lancé sur la Suède; seulement il faut dire que les Suédois s'en effrayaient beaucoup moins que des ravages des Danois en quelques provinces, et que de l'apparition d'une flotte
1518. et de Christiern devant Stockholm. Une trahison rendit ce prince maître de six nobles suédois, parmi lesquels se trouvait le jeune Gustave Éricson Wasa. Tel fut à peu près l'unique résultat de cette campagne.

La suivante fut décisive; les trésors qu'Arcemboldi rapportait de la Suède, et dont le roi n'hésita point à s'emparer, l'aidèrent à solder des troupes danoises, des mercenaires allemands et quatre mille Français, que François Ier envoyait se battre dans une contrée lointaine pour une cause étrangère. Dès le mois de février cette armée, comman- 1519.
dée par Othon Krumpen, général alors célèbre, pénétra par la Scanie dans la Gothie orientale. Bientôt une sanglante bataille coûta à Steen-Sture le pouvoir et la vie. Ses soldats, privés de leur chef, se débandèrent; les paysans se cachèrent dans l'épaisseur des bois, les nobles se retranchèrent dans leurs châteaux. Au milieu du trouble et de l'effroi de toutes les provinces, le clergé seul était content; il triomphait avec l'étranger. On vit Trolle reparaître tout-à-coup à Upsal, reprendre la dignité qu'il avait été contraint d'abdiquer, et convoquer une assemblée qui, environnée des troupes de Christiern, proclama celui-ci roi de Suède. Stockholm, où s'était enfermée Christine, la veuve de l'administrateur, et que secouraient les Lubeckois,

et Calmar que défendaient des mercenaires allemands, persévéraient seules dans leur résistance; en vain Gustave Wasa, échappé du Danemark, essayait de réveiller le patriotisme des paysans et des nobles, il trouvait partout autant de stupeur que de haine, et plus de lassitude que de courage.

Christiern, qui n'avait observé, suivi que de Copenhague les succès de ses propres armes, et que tourmentait la gloire d'Othon Krumpen, voulut achever lui-même la conquête de la Suède par la prise de la capitale. Pour se concilier les cœurs, il fit en arrivant distribuer du
1520. sel aux paysans, de l'or et des promesses aux nobles. Des émissaires introduits dans la place abattirent le courage et ruinèrent les espérances des assiégés, qui forcèrent Christine à capituler. Elle obtint que sa famille et toutes celles qui l'avaient servie seraient à l'abri des persécutions, elle obligea même le vainqueur à reconnaître hautement les libertés et franchises du peuple suédois.

Après un court voyage dans le Danemark, que les conquêtes ne consolaient pas des impôts, Christiern se hâta de re-

venir à Stockholm pour y être couronné. Il y revint décidé au plus abominable attentat. Le sénat, renouvelant l'union de Calmar, le proclama monarque héréditaire de la Suède : son sacre se fit avec pompe. Au soin qu'il prenait de ne s'entourer que de Danois, d'accorder à eux seuls des honneurs et des récompenses, à son langage hautain, il était aisé de comprendre qu'il n'avait point pardonné au peuple qu'il avait vaincu, qu'il se croyait dans un pays conquis par ses armes plutôt que dans son propre état; mais il n'était donné à personne de pénétrer jusqu'à l'horrible fond de sa politique ténébreuse. Docile aux conseils de Sigbritte et de Slagheck, il avait gouverné par la terreur en Danemark; quelques supplices, des potences dressées çà et là, avaient suffi en ce pays pour faire respecter l'autorité royale : en Suède, il fallait une oppression plus énergique; la vengeance devait y être générale comme l'avait été la rebellion. Au lieu de supplices partiels, les conjonctures exigeaient l'extermination de toute cette aristocratie factieuse, qui s'était groupée autour de Steen-Sture pour mieux repousser le

souverain légitime. Ainsi l'avaient décidé Sigbritte et Slagheck, ainsi le croyait et le voulait le grand roi.

La tyrannie est hypocrite, et veut des prétextes à ses attentats. Pour accomplir celui-ci, on imagina d'abord d'exciter un vain tumulte, ou de feindre une conspiration; mais un autre moyen proposé par Slagheck, approuvé par l'archevêque Trolle, parut d'une bien plus haute politique, et prévalut définitivement. Trois jours après le couronnement, quand les fêtes se prolongeaient encore, le sénat est soudainement convoqué : à peine est-il assemblé dans le palais et en présence de Christiern, qu'un chanoine d'Upsal prend la parole au nom de son archevêque, expose ses griefs, demande vengeance contre les sénateurs qui l'ont déposé, et que les foudres du Vatican ont frappés; s'attache à prouver que si le roi a pu faire grâce aux rebelles, il n'a pas le droit de pardonner aux hérétiques. Le roi est forcé d'en convenir; il reconnaît les bornes de sa puissance; en conséquence il mande la veuve de l'administrateur, l'invite à justifier la conduite de son mari à l'égard de Trolle.

Christine veut éluder la question; elle rappelle les promesses d'oubli, les lettres de sûreté, les amnisties prodiguées; mais, sommée à la fin d'abandonner ces moyens évasifs, elle invoque le décret du sénat qui ordonne la déposition de Trolle et la démolition de son château de Steke. C'était précisément le point où le tyran voulait aboutir. Il fait apporter le décret; on en donne lecture ainsi que des noms de tous les personnages qui l'ont souscrit. Alors Christiern sort de l'assemblée : quelques instans après, une troupe armée environne la salle. Tous les sénateurs, les évêques signataires du décret, et Christine sont aussitôt déclarés prisonniers.

Une commission de douze ecclésiastiques, présidée par Trolle, s'assemble pour les juger; et, au lieu de s'astreindre aux formes ordinaires d'un procès, elle trouve plus court de les déclarer, sans les entendre, *coupables d'une hérésie manifeste et opiniâtre*. Dès le jour mê- 8 nov.
me où cette sentence est prononcée, 1520.
des soldats se répandent dans toute la ville, font rentrer les citoyens dans leurs demeures, et braquent des canons sur

5...

la place. A midi les portes du château s'ouvrent, et l'on voit s'avancer processionnellement vers le lieu du supplice presque tous les Suédois les plus illustres par leur naissance ou par leurs dignités. Un seul échappa, qui avait eu l'astucieuse précaution de glisser sous son sceau une secrète protestation contre la déchéance de Trolle, après avoir feint de l'approuver extérieurement. Il se nommait Brask, était évêque de Lindkæping, et n'avait servi qu'assez froidement la cause de Steen-Sture. Elle avait été soutenue avec plus de chaleur par les évêques de Stregnès et de Scàrra, qui tombèrent les premiers sous la hache du bourreau. Ni ces deux victimes, ni les quatre-vingt-douze autres égorgées après elles, n'obtinrent les secours de la religion, au nom de laquelle on les immolait; car le roi persévérait dans son respect pour les décrets de la cour de Rome; il n'exerçait, disait-il, d'autres rigueurs que celles qu'elle avait prescrites.

En de telles journées, la pitié est un crime; malheur aux spectateurs qui s'indignent ou se laissent émouvoir!

Cette fois, tous ceux qui montrèrent des sentimens d'humanité subirent le sort auquel ils osaient compatir. Et comme si tant de victimes n'avaient point satisfait la rage du roi, ou, comme il disait, la justice de Rome, on alla chercher au fond des tombeaux Steen-Sture et son fils, mort à six mois, enseveli à ses côtés: le fer danois déchira leurs cadavres exhumés. Comment l'infortunée Christine, épuisée par ses malheurs, ne périt-elle pas dans les supplices? Ses trésors prolongèrent sa vie. Quelques proscrits devaient leur salut à la prudence qui les avait tenus cachés, ou au bonheur de s'être échappés au milieu du tumulte : une amnistie les fit sortir de leurs retraites pour les livrer à l'insatiable vengeance de Christiern. Priver de sépulture et laisser en spectacle aux Suédois les restes de ces citoyens illustres, lui avait d'abord paru une mesure digne de sa politique ferme et hardie; cependant il craignait d'exciter plus de fureur que de terreur, et fit brûler les corps qui couvraient la grande place de Stockholm.

Ces scènes de carnage et de deuil se

répétèrent dans les provinces; plusieurs des seigneurs dévoués aux intérêts du Danemark périrent enveloppés dans la commune extermination. Chose étrange! ce luxe de barbarie, au lieu d'éveiller l'indignation de ce qui restait de nobles, dégrada leur caractère; de timides ils devinrent lâches; de suspects, dénonciateurs. A leur tête, et plus infâme qu'aucun autre, brillait cet évêque de Lindkæping, presque miraculeusement excepté du massacre de Stockholm; il dépassa toutes les bornes de la servilité et de la perfidie délatrice. Enfin Christiern, quand il eut désarmé les paysans, garni les places fortes de mercenaires étrangers, surchargé la Suède entière d'impôts et de chaînes, abandonna cette contrée déplorable à Trolle et à Dideric Slagheck, devenu évêque de Scarra, et retourna dans Copenhague.

Il trouva cette ville consternée de tant d'horribles excès; l'Europe en était émue; Rome n'en voulut accepter ni la gloire ni la responsabilité, et ne tarda point à se plaindre de la mort des évêques
1521. compris dans le massacre de Stockholm. Sans s'inquiéter de ce qu'on pensait de

sa politique sanguinaire, le monarque danois, qui lui devait le pouvoir absolu, se garda bien de la tempérer. Effrayé, dès son jeune âge, de la puissance dont la double oligarchie ecclésiastique et nobiliaire savait s'investir, se souvenant des triomphes qu'elle avait remportés sur le trône, il avait résolu d'abaisser ou d'anéantir une rivale qu'il ne voulait plus avoir à craindre. C'était pour arriver à ce but, qu'il venait en Suède d'ordonner tant de supplices : en Danemark, il se contenta de publier un code plus équitable et mieux disposé que ceux qu'il remplaçait. Dans l'un et l'autre pays la haine qu'il inspira aux nobles devint extrême; mais, à vrai dire, elle n'était encore légitime que dans le premier; ailleurs, le seul tort de Christiern envers les seigneurs consistait dans le bien qu'il faisait aux paysans et aux bourgeois des villes. L'histoire doit l'accuser de trop de crimes, pour qu'il convienne d'omettre les mesures utiles qui entrèrent dans le plan général de sa tyrannie. Osons dire que le Néron du Nord a mis des entraves aux rapines du clergé et de la noblesse; qu'il a autorisé les paysans à passer d'une

seigneurie dans une autre quand ils seraient par trop maltraités; qu'il a déclaré « que le droit de vendre et de donner les pauvres paysans comme des animaux est chose mauvaise et barbare. » S'il était vrai que la politique et la morale fussent tout-à-fait distinctes, comme on nous l'enseigne quelquefois, une apologie de Christiern ne serait pas impossible; mais elle l'est aux yeux des hommes de bien, qui ne reconnaissent de sagesse et même d'habileté que dans ce qui est juste, humain et généreux.

Le besoin d'argent conduisit le roi de Danemark dans les Pays-Bas. Il allait y chercher son beau-frère Charles-Quint, qui devait encore une partie de la dot d'Isabelle. A son retour, la Suède, lasse enfin des excès de Slagheck, courait aux armes à la voix de Gustave Wasa, et préludait à sa délivrance par de premières victoires. Pour toute disgrâce, Slagheck alla s'asseoir sur le siége de Lund, qui venait de lui être décerné; mais à peine en avait-il pris possession, que le nonce J. F. de Potentia vint demander raison et vengeance de la mort des évêques suédois. Ces susceptibilités

de la cour romaine coûtèrent la vie au nouvel archevêque. Le crime retomba tout entier sur sa tête : par ordre du roi, qu'il avait contribué à rendre absolu, il fut arrêté, chargé de fers, et conduit à Copenhague. Là, après lui avoir fait subir des tortures, on le brûla vif au mi- 1522.
lieu du marché. Ce supplice satisfit la conscience timorée du souverain pontife, plut au peuple, auquel il faut des victimes, et qui en effet abhorrait Slagheck. Christiern, quoique le moins frappé de ce spectacle, y trouvait aussi son compte, car il voyait couler presque avec un égal plaisir le sang de ses ennemis et de ses amis; et cette fois on le délivrait d'un complice. « Pour le coup, » dit-il avec une ironie tyrannique, je » suis certain de ne pas violer les immu» nités ecclésiastiques, puisque l'arche» vêque Dideric Slagheck n'a pas reçu » ses bulles de Rome. » Dans ces temps, où l'hérésie de Luther envahissait l'Allemagne et s'introduisait dans le Nord, le saint Siége n'avait plus autant de droit d'être menaçant et hautain : au lieu d'attaquer, il se défendait; il priait au lieu d'ordonner, et se montrait surtout

complaisant pour les rois disposés, comme celui de Danemark, à recevoir les doctrines nouvelles.

Cependant la révolte, née dans la Dalécarlie, était descendue jusque sous les murs de Stockholm; cette ville et deux ou trois autres places restaient seules aux Danois, et supportaient toutes seules les vengeances de plus en plus terribles de Christiern. Quelques-uns des officiers de ce prince, lassés d'obéir à ses ordres sanguinaires, passèrent dans l'armée de Gustave, auquel les députés qui restaient des états-généraux de Suède avaient conféré le titre d'administrateur. Toujours prête à se déclarer contre le Danemark, la régence de Lubeck secondait les efforts des révoltés par l'envoi de quelques troupes, et travaillait pour ses propres intérêts commerciaux, en brûlant Elseneur et en menaçant Copenhague.

Deux incidens vinrent compliquer les embarras déjà grands de Christiern : d'un côté, il s'attira la haine du roi de Pologne en faisant jeter dans la mer les ambassadeurs envoyés à Copenhague pour réclamer contre la violation des

traités; de l'autre, il irrita son oncle Frédéric, duc de Holstein, en s'obstinant à lui vouloir donner l'investiture, et en essayant sans succès de l'intimider lui et les grands de sa suite par l'érection de plusieurs gibets dans la ville de Colding. Ces actes de tyrannie, ceux qui les avaient précédés, les revers éprouvés en Suède, et par-dessus tout les ordonnances royales, qui chaque jour restreignaient de plus en plus les prérogatives de la noblesse, provoquèrent l'insurrection des seigneurs du Jutland. Certes! jamais prince n'avait offert tant de motifs légitimes à l'insurrection, et pourtant jamais révolte n'eut peut-être de principe plus honteux. On ne s'armait point au nom de la patrie, de la liberté, de la morale si cruellement offensées; le plus vil intérêt jetait dans cette périlleuse entreprise les ennemis de Christiern. Depuis les temps les plus reculés, chaque fois qu'un orage avait abîmé de malheureux vaisseaux, tous les seigneurs ecclésiastiques et laïques suivis de leurs serviteurs et de leurs paysans, se répandaient à l'envi sur les côtes, non pour secourir les naufragés, mais pour les dépouiller

des modiques restes que la mer n'avait pas engloutis, et pour achever l'ouvrage des tempêtes. Cet infâme usage, spécialement profitable aux évêques du Jutland, trouvait en eux de très-zélés défenseurs; mais quoiqu'ils déclarassent qu'une telle pratique n'avait rien de contraire aux lois divines et humaines, le roi ne jugea point à propos de les en croire cette fois sur parole, et défendit de tuer ou de voler désormais les navigateurs jetés par les flots sur le rivage danois. Ni les forfaits commis en Suède, ni les encouragemens donnés à la réforme religieuse, ni l'énormité des impôts, ni les faveurs accordées aux paysans, ni les autres limites imposées au pouvoir aristocratique n'avaient excité autant d'indignation chez les grands et chez les prélats, que n'en provoqua la plus sage, la plus équitable des lois de ce prince.

Des réunions secrètes se tinrent en diverses parties du Jutland; et, lorsqu'on y eut décidé la déposition de Christiern, on offrit sa couronne à son oncle Frédéric, duc de Holstein, qui la désirait depuis long-temps. Le complot n'avait point encore éclaté : plusieurs indices

l'ayant révélé au roi, il se hâta de passer dans la presqu'île avec quelques troupes. Sa présence fut le signal de l'insurrection; et, pour qu'il n'ignorât point les intentions des conjurés, le juge Munc, l'un d'eux, eut la courageuse adresse de lui porter une lettre qui motivait leur conduite et indiquait leur but. Dans cette lettre et dans l'acte qui dépossédait Christiern de l'autorité suprême, on retraçait les abus de pouvoir, les crimes dont il s'était souillé, lui et sa conseillière Sigbritte; on reprochait au roi d'avoir favorisé l'hérésie de Luther, et attiré par là des maladies contagieuses, des malheurs de tous genres sur le peuple; on l'accusait d'avoir employé des magiciens dans l'administration; enfin on lui déclarait la guerre jusqu'à ce qu'il eût cédé son trône à Frédéric, *qui jusqu'alors s'était conduit comme un prince chrétien envers Dieu et les hommes.*

Une déclaration si hardie des nobles du Jutland armés, l'inquiétude et le mécontentement des autres provinces, l'état des affaires de Suède, l'inutilité des efforts de l'amiral Norby pour en rendre l'aspect moins affreux, enfin l'acceptation

des offres des grands par Frédéric, et l'alliance de ce rival avec les Lubeckois, enlevèrent presque subitement à Christiern tout reste de confiance; il désespéra de sa cause; à peine chercha-t-il à profiter de l'attachement que lui montrait en Selande et ailleurs la classe obscure, mais formidable, des paysans. Quand on ne menaçait encore que sa couronne, déjà il veillait à sauver sa vie. Incertain, timide et frappé de terreur, il demandait des avis et ne savait s'arrêter à aucun, à moins d'y être contraint par les événemens. Lorsqu'il était possible encore d'étouffer ou de circonscrire la rebellion, il courut s'enfermer dans Copenhague, y fit emballer à la hâte des archives, des joyaux, des meubles et l'infâme Sigbritte elle-même (on la cacha dans un coffre). Le monarque se précipitant avec tout ce bagage dans ses vaisseaux, s'éloigna le 14 avril de sa capitale, emmenant une flotte de vingt voiles, et laissant les spectateurs, qui couvraient le rivage, plus surpris de sa lâcheté qu'ils n'avaient été effrayés de ses fureurs.

Il allait, selon la destinée des princes déchus, raconter sa disgrâce et demander

vengeance aux autres maîtres du monde, comptant beaucoup plus sans doute sur leur assistance que sur l'espoir conçu par Sigbrite, de le faire nommer bourgmestre à Amsterdam. Avant de gagner les Pays-Bas, une tempête submergea quelques-uns de ses vaisseaux, et le jeta sur les côtes de Norvège, où il n'osa s'arrêter long-temps. Enfin il joignit dans Anvers son beau-frère Charles-Quint, qui lui donna de vaines espérances, tandis que Frédéric, proclamé roi de Danemark dès le 25 mars, achevait de pacifier et de soumettre ce royaume.

DEUXIÈME PARTIE.

RÉVOLUTION RELIGIEUSE ET POLITIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Progrès du luthéranisme en Danemark.

Un parti qui donne la couronne se place par cela même au-dessus du prince qui l'accepte, et l'unique moyen que celui-ci ait de conserver un présent si dangereux est souvent de rester l'esclave de ses irascibles bienfaiteurs. Frédéric, devenu roi par la grâce des grands, le fut d'abord pour leur compte. Il restaura leurs droits prétendus, leurs distinctions, leur importance, refoula, réasservit les paysans, fit brûler comme pernicieuses les ordonnances réformatrices de son prédécesseur. Par de telles concessions, il s'attacha les évêques et les seigneurs,

dont les menées ne tardèrent point à lui ouvrir les portes de Copenhague et de 1524. Malmoe.

La Norvège, qui, depuis Marguerite, semblait avoir renoncé à son indépendance, et pris à tâche de régler sa conduite et ses élections sur celles des Danois, s'était empressée de reconnaître leur nouveau souverain; mais la Suède qui avait profité de cette révolution pour achever et assurer la sienne, la Suède qui, délivrée par Gustave, venait de payer d'une couronne les services de ce prince, n'écouta qu'avec dédain des propositions qui ne lui étaient faites qu'avec timidité. Frédéric savait bien qu'il n'était plus temps d'invoquer avec succès la vieille union de Calmar : il ne la rappelait que pour se donner le mérite de la sacrifier à Gustave, qui, aussi neuf que lui sur le trône, y était plus fermement assis, et avait moins besoin de la paix. Gustave la signa pourtant après une entrevue à Malmoe avec le roi de Danemark. Ce traité acheva de ruiner les espérances de Christiern II : peu écouté de l'empereur, bien accueilli et mal secouru par le roi d'Angleterre, Christiern était

venu en Allemagne pour y rassembler vingt mille mercenaires qui, sans solde et sans discipline, n'avaient point tardé à se débander. L'amiral Norby, le seul des seigneurs danois qui lui fût resté fidèle, occupait encore en son nom l'île de Gothland, dévastant les côtes, pillant les vaisseaux de la Suède et du Danemark, pour la plus grande gloire et le plus grand profit de la légitimité. Dès que Gustave et Frédéric furent unis, ils résolurent de réprimer ces pirateries; l'amiral, effrayé de cette décision, n'en attendit point l'effet; il demanda et ob-
1525. tint pour prix de sa soumission, le gouvernement de la Scanie; mais c'était afin d'y fomenter la révolte parmi les paysans, qui confondaient toujours dans leurs regrets les institutions abrogées et le roi déchu qui les avait établies. Le nouveau pardon que reçut Norby en cette circonstance ne changea point sa conduite, il persévéra dans la sédition, et, contraint de chercher un refuge, il se retira en Russie. On dit que cet habile marin avait pensé long-temps à se faire roi de Suède, et qu'il ne s'était si fort dévoué à Christiern, après sa chute, qu'en

haine de Gustave et de Frédéric, deux parvenus, moins ambitieux peut-être, mais plus heureux que lui.

Quelque dévoué que se montrât Frédéric à l'aristocratie qui l'avait placé sur le trône, il devenait sensiblement moins zélé pour elle à mesure qu'il trouvait les circonstances moins difficiles pour lui-même. Il savait que Christiern, sollicitant les rois, menaçant le Nord, assurait l'obéissance passive des nobles au nouveau régime par la crainte du retour de l'ancien. Profiter de cet effroi prématuré, s'en servir pour obtenir de la noblesse des impôts, des dons gratuits, et pour favoriser, malgré l'opposition des évêques, les doctrines de Luther qu'il avait depuis long-temps adoptées en secret, tels étaient le système et l'art de Frédéric. Les progrès de l'hérésie furent si rapides, si efficaces en Danemark, que le roi se hasarda bientôt à la professer hautement. Quand les états-généraux s'as- 1527.
semblèrent à Odensée, il y fit, sans égard aux clameurs du haut clergé, décréter la liberté de conscience et celle de l'élection des évêques par les chapitres, attribuer au trône des droits et des revenus

casuels jusqu'alors réservés au pape, accorder enfin aux prêtres, aux religieux et aux religieuses la faculté de se marier. L'empressement avec lequel la plupart en profitèrent popularisa le luthéranisme, prêché d'ailleurs avec talent par Jean Tausen et par Chrysostôme Lauritsen.

En Norvège, les efforts de l'archevêque de Drontheim triomphaient de l'influence du roi, parvenaient à repousser encore la réforme, et à maintenir le peuple et les grands dans la foi romaine.
1529. La présence du fils aîné de Frédéric n'ébranla pas les consciences; ce jeune prince n'essuya même qu'à raison de sa qualité d'hérétique le refus que firent les états de le reconnaître pour héritier présomptif de la couronne. Il est vrai que Christiern, toujours tourmenté du désir de recouvrer ses trois couronnes, entretenait des relations avec les Norvégiens, leur envoyait des protestations de dévouement pour le saint Siége, et cherchait par tous les moyens à séduire une nation au milieu de laquelle il voulait bientôt se montrer l'émule des plus fermes croyans, le complice de leurs

entreprises ou le compagnon de leurs revers. Trolle, qui avait un archevêché à conquérir, comme lui un royaume, s'était associé à sa destinée, l'aidait de ses intrigues et de ses démarches, l'entraînait pour avancer lui-même. On vit
ce prélat déchu précéder son maître en 1531.
Norvège, l'annoncer comme le plus modéré, le plus religieux des princes, le plus impatient de bien faire, lui gagner ainsi la faveur des évêques, qui, assemblés à Hammer, cédèrent, pour servir aux frais de la restauration, toute l'argenterie superflue des églises. A ce trésor Christiern joignit en arrivant quarante mille sequins que lui avait donnés l'empereur, et s'efforça d'ajouter aux mercenaires recrutés en Hollande quelques troupes norvégiennes. Accueilli par le clergé, reconnu par les états pour légitime souverain, il n'eut pas de peine à faire déclarer que Jean son fils serait son successeur. Le sénat de Norvège informa de cette révolution celui de Danemark, mais en des termes si modérés, si polis, avec de tels ménagemens, qu'il était aisé d'apercevoir que les seigneurs norvégiens ne comptaient pas sur la

longue durée de leur fidélité à Christiern. « Nous avons remarqué, disaient-» ils, qu'il chérit maintenant Dieu et la » justice : nous vous exhortons et sup-» plions de ne pas vous opposer à ce » qu'il soit remis en possession de ses » états. Décidés à rentrer sous son obéis-» sance, et ne pouvant servir deux maî-» tres, nous espérons, si nous renonçons, » comme nous le faisons par ces présen-» tes, au serment de fidélité envers le » prince Frédéric, que Sa Seigneurie ne » nous en voudra pas, ni vous non plus.»

Moins réservé que les auteurs de cette lettre, Christiern, au lieu de transiger avec son rival, de l'inviter à lui laisser la Norvège, à garder le Danemark et à s'en contenter; au lieu de rassurer le roi de Suède et de le détacher, s'il était possible, des intérêts de Frédéric, affecta au contraire une assurance qui ne convenait point à sa faiblesse. A force d'intrigues et d'agens répandus dans toutes les parties de son ancien empire, il espérait exciter les peuples à la révolte, et intéresser la religion du clergé. Les doctrines de Luther, qu'il avait favorisées naguère, et qu'il feignait main-

tenant d'abhorrer, figuraient partout en première ligne parmi les reproches qu'il faisait adresser à son successeur. Il eût bien voulu transformer en guerre religieuse une lutte de pure ambition. Mais qu'y gagna-t-il? Si en effet quelques prélats le regrettèrent, tous les réformés l'en détestèrent davantage; et la plupart des évêques catholiques du Danemark servirent par leur inertie la cause de l'hérésie, malgré leur immuable attachement à la foi romaine : ils étaient contraints de rester fidèles à Frédéric, parce qu'ils avaient trahi et chassé Christiern.

Gustave, attaqué le premier sur les frontières de la Suède, se contenta de 1532.
repousser en Norvège Christiern, qui, au mois de mai, attaqué par Canut Gyldenstiern, évêque de Fionie, et général du Danemark, s'enferma dans Opslo, et eut à y soutenir un siége. Effrayé des murmures des habitans comme des attaques des Danois, incapable d'une résolution hardie, perclus de terreur, il aima mieux traiter que combattre, demander grâce que mourir. A la faveur d'un sauf-conduit qu'il obtint de Gyl-

denstiern, il se rendit à Copenhague, mais Frédéric refusa de l'admettre en sa présence, le fit traîteusement arrêter, juger par le sénat et condamner à une prison perpétuelle. On dit qu'en apprenant cette sentence il se livra au plus profond désespoir, versa des torrens de larmes, et ne conserva plus aucun reste de la constance qui pouvait encore honorer son infortune. Pour le repos de Frédéric, usurpateur du trône, pour celui de la noblesse dont les priviléges avaient été limités, et aussi pour la vengeance de l'humanité outragée par tant d'inutiles attentats, le tyran Christiern conduit au château de Soenderbourg, dans l'île d'Alsen, et jeté dans une tour, y languit durant douze années, n'ayant pour compagnie qu'un nain hideux, ne voyant le jour et ne recevant le pain de la douleur qu'à travers les barreaux d'une fenêtre élevée, et n'espérant d'autre avenir que la mort. Qu'on ne pense pas que le politique Charles-Quint, qu'occupait alors la ligue de Smalkalde, compatît ou s'intéressât au sort de son beau-frère; il bornait au contraire tous ses soins, tous ses artifices

à persuader aux villes anséatiques, à Frédéric, à Gustave, qu'il n'avait point pris part à une entreprise qui avait été si malheureuse. La Norvège s'empressa donc de rentrer dans l'obéissance; ses évêques en payant quelques amendes obtinrent leur pardon. Ces événemens favorisèrent les progrès du luthéranisme dans le Nord, autant que les secondait en Allemagne la ligue de Smalkalde, dans laquelle Frédéric était entré. Quelques années encore, et la réforme allait être irrévocablement affermie en Danemark, si la mort soudaine du roi n'eût réveillé les prétentions du clergé, ranimé l'ambition de la noblesse, rouvert toutes les plaies de la patrie.

CHAPITRE II.

Accomplissement de la réforme religieuse.

1533. Christian, l'aîné des fils de Frédéric, avait, à son exemple, embrassé les doctrines de Luther; il habitait le Holstein, et, comme il n'avait pas été, du vivant même de son père, désigné pour lui succéder sur le trône de Danemark, il attendait loin de ce pays que les états élussent un nouveau monarque. Une modération si peu commune, une ambition si légale, fit plus d'honneur à ce prince que de bien aux Danois. Tous les partis aspirant à dominer, aucun ne se trouvant en mesure de triompher, ils ajournèrent l'élection d'un commun consentement. Les prêtres voulaient un prince catholique capable de rendre à l'Église son ancienne suprématie, d'étouffer l'hérésie naissante, d'empêcher les innovations religieuses; les nobles désiraient un roi enfant, dont la longue

minorité protégerait leurs désordres, étendrait et consoliderait leurs conquêtes sur la couronne et sur le peuple. Aussi, l'aristocratie comme le clergé, d'accord pour écarter Christian, l'étaient presque aussi pour déférer le pouvoir à son frère Jean, trop jeune encore pour avoir adopté les nouvelles croyances et pour gouverner par lui-même. Cependant l'ambition, commune à ces deux ordres, n'était pas assez homogène pour qu'ils voulussent marcher long-temps ensemble; c'était à qui arriverait le premier au pouvoir; ils trouvèrent donc à propos de ne le confier à personne. Encore occupés du souvenir des sages ordonnances de Christiern II, les paysans et les bourgeois de quelques villes s'avisèrent de rappeler les droits de ce prince. Il n'en fallut pas davantage pour que les villes anséatiques, imbues de cette fausse politique, qui croit qu'un état s'enrichit en raison du mal qu'il fait aux états voisins, prissent la résolution d'exciter la guerre civile en Danemark.

En même temps qu'elles soutenaient un prince qu'elles avaient contribué à renverser, elles appuyaient les luthé-

riens, les entretenaient dans leurs alarmes, et parvenaient par d'astucieuses manœuvres à se faire livrer Copenhague et Malmoe. Un général mercenaire, comme les troupes qu'il commandait, mais célèbre alors par ses talens militaires et par un profond savoir, Christophe d'Oldembourg s'était mis aux gages de Lubeck; il désolait au profit de cette ville un grand nombre de provinces, invoquant partout le nom du roi captif, Christiern II, et animant, non sans succès, le peuple à se venger de l'oppression des grands. Sur ses pas marchait Trolle, qui, aussi coupable et plus heureux que son ancien maître, n'était point emprisonné comme lui. Le règne glorieux de Gustave, la tranquillité de la Suède, avertissaient assez le ci-devant archevêque d'Upsal qu'il ne reverrait jamais son siége; aussi accepta-t-il avec résignation à Roschild l'évêché de cette ville. Il ne le garda pas long-temps. Les sermens arrachés par la force à des populations entières, les excès de plus en plus intolérables des soldats étrangers, le mécontentement et les alarmes des partis, tournèrent tous les regards vers le fils

aîné de Frédéric, qui enfin, consentant à sortir du repos qui l'avait trop long-temps enchaîné dans ses états héréditaires, rassemblait quelques troupes, et mettait le siége devant Lubeck; utile diversion, qui permit aux sénateurs de s'assembler dans le Jutland, et de sauver 1534.
le royaume en lui donnant un chef. Obstiné dans leur aversion pour un prince hérétique, les évêques ne se laissaient fléchir ni par les prières des gentilshommes, ni par la prévoyance des malheurs dont la patrie allait être accablée. Préférant l'intérêt du ciel à tous les autres, ils persévéraient à refuser leurs suffrages à l'excommunié Christian III; mais la foule qui environnait l'assemblée, et que fatiguait cette opposition, se précipita dans la salle, et demanda impérieusement qu'on y mît un terme. Alors seulement le nouveau monarque fut proclamé : il reçut la couronne avec modestie, parce qu'avant de la porter il en avait prévu le poids.

Les affaires ne tardèrent point à prendre une face nouvelle en Danemark : l'union y devint plus étroite, et la résistance plus vive. Beau-frère du nouveau

roi, celui de Suède n'hésita point à le seconder par d'utiles et puissans secours. Christian, vainqueur en plusieurs rencontres des Lubeckois et des paysans qui s'étaient joints à eux, délivre le Jutland des ravages du rebelle Clément, et la Fionie de ceux de l'aventurier Christophe. Ce général, au secours duquel on venait d'envoyer le prince Albert de Meklenbourg, ne voyant qu'un rival dans son collègue, s'applaudissait de ses revers, et ne cherchait pas à les réparer. Tous deux, pressés par les Danois, s'en-
1535. fermèrent dans les murs de Copenhague pour y soutenir avec plus d'ensemble un siége encore fameux dans les annales militaires du Nord.

Pendant que Christian le pressait vivement, et s'alliait de plus en plus au roi de Suède, Lubeck, inquiète sur l'issue de la guerre, tentait l'ambition de François Ier par l'offre de la couronne de Danemark, et demandait de nouveaux secours à l'anglais Henri VIII. Vaines démarches; refus des deux parts. Intimidée par ces résistances et par le supplice de son général Méyer, en Scanie,
1536. la ligue anséatique proposa la paix, l'ob-

tint, et la paya, quelque temps après, de la vie de Wullenweber, bourgmestre de Lubeck, et principal instigateur de cette guerre. Maître de Copenhague, le comte d'Oldembourg résolut de s'y maintenir à ses risques et périls, et refusa d'obéir aux sommations des Lubeckois, aussi bien qu'à celles de Christian. Désormais c'était pour son propre compte qu'il entendait se battre; de général il voulait passer roi : il prit donc à sa solde les mercenaires allemands, mendia de toutes parts des secours, et, en les attendant, se défendit à la fois contre les assiégeans, et contre les bourgeois de Copenhague, condamnés aux vexations de la soldatesque et aux tourmens de la famine. Il ne se rendit qu'à la dernière extrémité. Sa bravoure ne saurait lui faire pardonner les maux causés par son ambition. L'histoire, qui rencontre trop souvent des héros de cette espèce, ne les flétrit point assez; on dirait qu'à l'exemple des peuples, elle craint, respecte, adore ceux qui ensanglântent toutes ses pages.

Albert et Christophe, et tout ce qui leur restait encore de soldats, obtinrent

la liberté de s'embarquer. Dès qu'ils eurent mis à la voile, le roi entra dans sa capitale à demi ruinée; les habitans, pâles, exténués, se traînèrent sur son passage, mais ne retrouvèrent pas assez de force pour exprimer leur joie. A l'aspect de tant de misères, provoquées surtout par la conduite du clergé, Christian s'affermit dans l'idée de les réparer, et de les prévenir désormais par l'abolition du catholicisme. Quand la plupart des sénateurs, sondés secrètement sur ce grand dessein, eurent promis de le seconder, on se pressa d'arrêter Bilde, archevêque de Lund, Guldenstiern, évêque d'Odensée, tous les prélats du Jutland; et les états, convoqués à Copenhague, s'assemblèrent pour la première fois sans les députés du clergé. On rejeta sur cet ordre tous les malheurs de la patrie, aucune voix ne s'éleva en sa faveur, et, sans opposition, sans délai, on prononça l'abolition du culte romain et des couvens et du pouvoir temporel des évêques; on ordonna que les domaines et les revenus ecclésiastiques seraient de suite employés à l'acquittement des dettes et des besoins de l'état.

Les anciens prélats, remplacés quelque temps après par des docteurs luthériens, qualifiés aussi surintendans (ou évêques), sortirent de prison, et reçurent de fortes pensions, après avoir juré de vivre en repos, ce qu'ils firent en effet. Le seul évêque de Roschild aima mieux subir une éternelle captivité que prêter un pareil serment. Ainsi s'accomplit en Danemark la réforme religieuse, de toutes les révolutions la plus importante et la plus difficile. Le peu qu'elle avait coûté d'efforts et de sacrifices semblait fort au-dessous des bienfaits qu'on attendait d'elle. Aucun peuple ne s'est délivré si aisément et à si peu de frais de tout ce que les réformés appellent despotisme de Rome, aristocratie ecclésiastique,, charges qu'elle impose, superstitions qu'elle entretient. Tant de facilité à recevoir les doctrines de Luther attestait sans doute le progrès de l'indépendance ou de l'activité de la nation : mais, après tout, la noblesse n'avait souffert, secondé cette révolution que pour redevenir le premier corps de l'état; elle voulait que paysans, bourgeois, ministres du culte, confondus dans

les mêmes rangs, restassent désormais plus au-dessous d'elle qu'elle ne l'était du trône. Et en effet, non-seulement elle fit confirmer tous les priviléges qu'elle avait reçus de Frédéric, mais il fallut encore que le nouveau roi s'engageât à consulter sur toutes les affaires publiques trois membres principaux du sénat, le grand-maître, le chancelier, le maréchal.

Un acte non moins impérieux, mais sans doute plus agréable à Christian III, déclara que la Norvège, déchue de sa puissance antique, serait, pour avoir servi l'ambition du haut clergé, a jamais privée du droit d'élire un roi, et de celui d'avoir un sénat; qu'elle resterait unie à jamais au Danemark, deviendrait une province du royaume, de la même manière que le Jutland ou la Scanie. Les intrigues de l'archevêque de Drontheim, l'éphémère proclamation du palatin Frédéric en qualité de roi de Norvège, enfin l'hésitation ou la résistance de quelques villes après la prise de Copenhague, provoquèrent ce décret, qui du reste demeura long-temps peu connu, la publication en ayant été rendue inutile par la prompte

fuite de l'archevêque, et par la soumission empressée des Norvégiens à l'arri- 1537.
vée des troupes danoises.

Pour accélérer les progrès de la réforme, Christian appela un pasteur de Wittemberg, et se fit couronner par lui dans Copenhague selon le rite luthérien. Ce pasteur, nommé Bugenhagen, dressa un formulaire, consacra une foule de ministres, organisa la nouvelle église avec zèle et avec succès. Il n'y eut aucun obstacle en Norvège à l'établissement du culte réformé, les évêques avaient fui, ou s'étaient soumis. Le peuple accepta l'hérésie dès qu'il n'entendit plus tonner contre elle. Ne croyons pourtant pas que les rigueurs du climat mettent les peuples du Nord à l'abri du fanatisme; quelle nation a ce bonheur? remarquons seulement que ce mal contagieux ne se répand jamais de lui-même, qu'il a besoin pour se communiquer aux masses, de leur être importé, inoculé par l'imposture, et d'être entretenu dans leur sein à force de lois, d'argent et de fourberies. Deux évêques en Islande, obtinés dans leurs croyances, fiers de leurs prérogatives, disposés à mourir pour elles, pro-

tégés par l'éloignement du prince et par l'absence de la force publique, animèrent le peuple contre les prélats luthériens, qui ne parvinrent à établir leur juridiction et leurs doctrines que vers le milieu du seizième siècle. Cette île, qui jadis, par une délibération publique et paisible, avait substitué le christianisme au paganisme, était alors, au dire de tous les historiens, fort déchue de sa civilisation et de sa prospérité antiques.

CHAPITRE III.

Rivalités et guerres avec les Suédois.

Cependant Christian III, pour remédier aux plaies que la guerre avait faites à son royaume, s'étudiait à entretenir la paix avec ses voisins; ses opinions religieuses et ses intérêts politiques l'entraînaient à entrer dans la ligue protestante de Smalkalde renouvelée à Brunswick. Par ce traité, tous les contractans s'obligeaient à se secourir mutuellement. Lors donc que le roi de Danemark, devenu l'allié de François Ier, 1542.
le seconda contre Charles-Quint en fermant le Sund à la marine de cet empereur, et en faisant passer des troupes dans le Brabant, il demanda en vain des secours aux princes protestans, ils les lui refusèrent. La paix de *Spire* rendit à ses 1543.
états un repos nécessaire à leur prospérité; et quand de son côté, la ligue de Smalkalde, aux prises avec Charles-

Quint, implora l'appui de Christian, au lieu de se battre, il ne consentit qu'à négocier pour elle.

Peu de temps après, ses deux frères, entre lesquels il avait partagé les duchés de Holstein et de Sleswig, reçurent l'investiture, non de ses mains ni de celles de l'évêque de Lubeck, qui jusqu'alors avait joui de ce droit, mais des mains de l'empereur. Cet affront fait à la couronne de Danemark semblait faire présager les longues et fatales guerres que devait amener dans la suite un si impolitique partage. Un autre événement vint affliger Christian III, sans néanmoins l'entraîner à prendre les armes.
1549. On déclarait le trône héréditaire en Suède : c'était récompenser solennellement le patriotisme, la bravoure, la sagesse de Gustave Wasa ; mais c'était aussi détruire tout espoir du rétablissement de l'union de Calmar : il n'en fallait pas plus pour refroidir l'amitié que s'étaient jusqu'alors témoignée les deux rois. Celui de Danemark s'était longtemps flatté de rendre un jour à son empire l'étendue qu'il avait eu jadis ; il attendait la mort de Gustave et les trou

bles qu'elle devait nécessairement occasioner pour exécuter ce vaste dessein; déjà même, par quelques actes du sénat, il entretenait ses prétentions et se ménageait des prétextes. Mais l'hérédité une fois déclarée en Suède, trop prudent pour attaquer ce royaume, trop peu sage pour y renoncer tout-à-fait, il imagina lui-même ou avec son chancelier Jean Früs d'introduire dans son écu les armes suédoises, ruse puérile et mesquine, qui provoqua les réclamations de Gustave et la colère de ses successeurs.

Rien de remarquable dans les dix dernières années du règne et de la vie de Christian, sinon sa continuelle attention à maintenir la paix à l'extérieur, et dans l'intérieur, les encouragemens donnés à la réforme religieuse, à l'instruction, à l'agriculture, au commerce. Le peuple, grâces aux progrès des lumières et de l'industrie, respirait, prospérait presque au sein de la servitude. Son élan eût été bien plus fort, sa destinée bien plus brillante, et la gloire de son roi bien plus durable, si les priviléges des grands, aussi illégitimes que ceux des prêtres, avaient pu disparaître en même

temps. Mais une si vaste rénovation était peut-être impossible alors : en accomplir la moitié semblait déjà téméraire ; l'entreprendre tout entière n'eût été qu'une imprudence. Plus puissante et plus riche que le roi, l'aristocratie venait de recueillir les dépouilles du clergé catholique, et cet héritage lui promettait un règne encore long et prospère. On peut donc à la fois louer Christian III de s'être affranchi lui et son peuple du despotisme ecclésiastique, et le plaindre d'avoir dû respecter ou même accroître celui des nobles.

8 janv. 1559. Trois jours après sa mort, expira cet autre Christian ou Christiern, plus populaire et moins humain, plus hardi et moins habile, qui, se fiant au pouvoir absolu, le voulant pour lui seul, avait cru facile de ruiner à la fois toutes les tyrannies subalternes, et avait été vaincu, détrôné, emprisonné par elles. Il mourut à soixante-dix-huit ans, après vingt-sept ans de captivité, dont les dernières seulement avaient été adoucies par la clémence du second de ses successeurs. On dit que ce vieux prince, survivant si long-temps à lui-même,

expiait ses égaremens par d'amers regrets, ses crimes par de cuisans remords, et se jugeait avec une rigueur digne de fléchir celle de la postérité.

Déclaré roi dès l'année 1542, Frédéric II s'assit sans obstacle sur le trône, après la mort de son père. A peine eut-il reconnu toutes les ressources qu'une longue paix avait assurées au royaume, qu'il prêta l'oreille aux projets ambitieux de son oncle, le duc de Holstein. Il s'agissait d'asservir les Dithmarses, dont la résistance avait été si énergique et si victorieuse : leur indépendance était encore leur seul crime, leur seul bien, leur seule puissance. Ils repoussèrent, comme en 1500, les fers que leur présentait le roi de Danemark; comme en 1500, femmes, enfans, vieillards, tous coururent aux armes, décidés à vivre libres ou à mourir. Hélas! ils tinrent leur serment; et lorsque la foule des agresseurs eut dévasté les campagnes, incendié les villes, combattu, vaincu, égorgé durant un mois entier, des quarante-huit sénateurs de la république des Dithmarses, il n'en resta plus que cinq pour signer son asservissement. Quoiqu'il n'y

ait ni péril ni gloire, ni bonheur même à vaincre un peuple inoffensif et libre, Frédéric, tout fier d'avoir ouvert son règne par une conquête, accourut pour triompher et pour se faire couronner à Copenhague. Les états, assemblés dans cette ville, l'obligèrent à signer une capitulation qui limitait ses droits par ceux de la noblesse, et qui déclarait qu'aucun étranger ne pourrait être admis dans le sénat.

Aussi complaisant pour Magnus, son frère, que pour les grands, il lui abandonnait l'île d'Oesel et le diocèse de Courlande, dans un moment où cette souveraineté pouvait s'accroître et prendre plus d'importance. En effet l'évêque de Revel, d'autres seigneurs de la Livonie que les Russes inquiétaient sans cesse, se donnèrent à Magnus pour être protégés par lui; mais quand ils virent qu'il les défendait mal, ils cessèrent de lui appartenir, et passèrent sous la do-
1561. mination de la Suède ou du roi de Pologne, Sigismond Auguste, déjà protecteur de l'ordre Teutonique.

La faveur que Frédéric accordait au luthéranisme ne le brouillait pourtant

pas avec les princes restés fidèles à l'Église romaine : le très-chrétien Charles IX lui envoyait en témoignage d'une 1562.
royale amitié l'ordre de Saint-Michel. En ce temps-là même des relations politiques bien différentes s'établissaient entre le roi de Danemark et le successeur de Gustave Wasa, Éric XIV. Ce monarque demandait avec instance que la couronne de Suède disparût du sceau et des armoiries du Danemark ; et comme ces remontrances étaient sans effet, il prit le soin d'introduire à son tour les armes de Danemark et de Norvège dans son écu. De là de nouvelles négociations, et enfin la guerre, à laquelle Frédéric donna un motif plus réel par l'arrestation des ambassadeurs suédois auprès de sa cour. 1563.

Des ravages exercés en Suède par les Danois, en Danemark par les Suédois ; de part et d'autre, des désastres sur mer, signalent les six premières années de cette guerre héraldique, durant laquelle Éric, vainqueur ou vaincu, revint périodiquement triompher ou se consoler dans sa capitale. Ses sujets, tantôt indisposés par son impéritie dans le métier des combats, et par sa puérile vanité ;

tantôt amusés par les hommages qu'il adresse tour à tour ou simultanément à toutes les princesses, et par les refus qu'il reçoit de chacune d'elles; mais humiliés de son mariage avec une marchande de pommes de Stockholm, se fatiguent à la fin, et s'irritent des excès où l'entraîne un caractère violent, inquiet, impérieux. Ils secondent ses deux frères qui, sur le point d'être ses victimes, sont devenus ses ennemis, et qui le détrônent sans combat, sans secousse, à la vue même des Danois, qu'enchaîne une trève de six mois. Cette révolution de palais, accomplie par le peuple, transporta la couronne de Suède sur la tête du second fils de Gustave, Jean III, et convainquit Frédéric qu'il devait renoncer à l'espoir de rétablir jamais l'union de Calmar; aussi s'empressa-t-il de signer le
1568. traité de Roschild, qui replaçait les choses dans l'état où elles étaient avant la guerre, et accordait d'assez fortes indemnités au Danemark. Mais ce traité, proposé et rédigé par les ordres du nouveau roi de Suède, fut bientôt déchiré par lui-même. Affermi sur le trône, il ne voulait point le dégrader. La guerre

continua donc, et ses hasards livrèrent Revel aux Danois, qui obtenaient ailleurs de plus éclatans succès. Les bons offices de Dancé, ambassadeur de France, 1570.
amenèrent un second congrès à Stettin; et après qu'il eut été convenu que les deux princes jouiraient du droit d'arranger à leur guise leurs armoiries, que les Suédois paieraient au Danemark une indemnité de cent cinquante mille écus, une autre de quinze mille écus aux Lubeckois, on vit cesser cette longue guerre de blason aussi funeste aux peuples qu'inutile à leurs chefs.

Les dix-huit dernières années du règne de Frédéric ont été d'autant plus heureuses et plus glorieuses, qu'elles sont presque vides d'événemens militaires et de dissensions politiques. Ce qui contribuait le plus au bonheur public, était sans doute le goût des sciences, alors inspiré à la cour et à tous les Danois par leur astronome Tycho-Brahé. On avait bâti pour lui dans l'île de Hvéen, l'observatoire d'Uranibourg : il y acheva la plupart des travaux qui l'ont immortalisé. Frédéric II, son protecteur et son ami, mourut à cinquante-quatre ans, 1588.

regretté de ses sujets, et laissant l'empire agrandi de quelques provinces qu'il avait héritées de son frère Magnus et de son oncle le duc de Holstein.

Une si bonne direction avait été donnée à l'administration, les affaires civiles et religieuses étaient si bien réglées, les ordres de l'état si tranquilles, qu'aucun trouble ne s'éleva durant la minorité de Christian IV. Ce prince, que son père avait fait reconnaître pour son successeur dès l'âge de quatre ans, n'en avait que onze quand il parvint au trône. En vain la reine sa mère et le prince de Holstein son oncle font valoir leurs droits à la régence : le sénat, sans y avoir égard, confie à quatre de ses membres la tutelle du jeune roi, et déclare qu'il sera majeur à vingt ans ; ce qu'aucune loi antérieure n'avait déterminé.

L'aristocratie régna donc pendant cette minorité : elle affermit ses priviléges sans trop les étendre, elle respecta les faibles droits du trône, pouvant les abolir, et conserva, au milieu des guerres qui désolaient les autres états, l'heureuse paix que Frédéric II avait donnée au Danemark. Aucun obstacle n'entrava

le goût du prince pour l'étude, on lui permit de s'éclairer dans le commerce de Tycho-Brahé et des autres savans danois, d'aller recevoir l'hommage et entendre les réclamations des Norvégiens, de prendre à dix-sept ans possession du Holstein par dispense de l'empereur Rodolphe. La régence aussi maria la seconde sœur de Christian IV à Jacques, roi d'Écosse; et l'on doit remarquer que de cet hymen naquit l'imprudent et infortuné Charles Ier.

Lorsqu'enfin Christian IV devient majeur, le sénat, pour prix de tant de soins, exige avant le couronnement une capitulation qui garantisse toutes les franchises de la noblesse. Cet acte, pareil à ceux qui l'avaient précédé, consiste en une longue série d'articles, où les obligations et les devoirs s'entremêlent et se confondent. Ce qu'on y distingue de plus neuf est la disposition qui prive le roi de faire des nobles à volonté; désormais pour anoblir un roturier le consentement de tout le sénat sera nécessaire. Un autre article, qui ne tend pas moins à maintenir la suprématie de l'ordre nobiliaire, et à le préserver du contact de la bourgeoisie, est celui qui déclare que les

biens seigneuriaux ne pourront jamais être aliénés qu'à des nobles.

A peine Christian IV eut-il ceint la couronne, qu'obéissant à un usage antique et populaire, il parcourut les diverses provinces du royaume, pour s'y instruire de l'état et des besoins de ses sujets. Jusqu'alors ces voyages n'avaient été que de vaines et pompeuses promenades qui aggravaient les charges et la misère du peuple, et que l'entourage des courtisans, les intrigues des gouverneurs rendaient sans instruction pour le prince, comme sans profit pour les sujets. Tels ne furent pas cette fois les résultats du voyage du roi de Danemark : il recueillit en détail et avec méthode une foule de notions utiles; et quand il eut touché les bords de la Livonie, doublé le cap Nord, visité cette Laponie norvégienne que tous ses prédécesseurs avaient gouvernée sans la voir, il se trouva de tous les Danois celui qui connaissait le mieux la situation et les ressources du royaume.

Pendant son absence, il perdit un des hommes qui honorait le plus son règne, Tycho-Brahé qui, tourmenté par l'administration, alla porter ses lumières et sa célébrité à la cour de l'empereur. Cet

illustre astronome mourut à Prague, en- 1601.
vironné des disciples et des ouvriers qui l'avaient suivi dans son exil volontaire. La gloire dont il a joui de son temps ne s'est point affaiblie depuis deux siècles; s'il crut à l'astrologie, s'il l'enseigna quelquefois, s'il n'admit point le système de Copernic, on lui doit un grand nombre d'observations et d'instrumens, et plusieurs découvertes, dont la plus importante est celle de la planète de Mercure. Il est sans contredit le savant le plus illustre qu'ait produit le Danemark.

En possession de tous les gouvernemens provinciaux et des postes les plus importans, la noblesse l'était aussi de presque tout le commerce extérieur; de sorte que le peuple, accablé de corvées, restreint dans son industrie, à peine propriétaire de quelques morceaux de terre, devait seul subvenir aux dépenses de l'état et de la cour. Jamais au reste on n'avait vu plus d'ordre dans les finances: en 1602 les recettes surpassaient les dépenses de 164,000 écus quoique le total de ces recettes ne fut encore que de 411,000 écus. Mais l'équité du roi l'entraînait à vouloir étendre à tous les Danois, les charges du royaume; il osait

demander des subsides à la noblesse : le sénat n'adhéra point à cette innovation. Ce corps aristocratique se montra néanmoins assez libéral pour mettre à la disposition du trésor une partie des cloches qui surchargeaient plusieurs églises. Des projets commerciaux que la prospérité de Hambourg avait suggérés à Christian n'obtinrent pas l'assentiment des nobles, de plus en plus avares de leurs priviléges, et craignant par-dessus tout de voir l'état en proie à l'industrie.

Le roi, malgré les obstacles que rencontraient ses vues généreuses, ne laissa pas de bâtir un arsenal, d'encourager la marine, et de donner à la Norvège un code qui se distinguait des précédens par une distribution plus heureuse des matières, et par des dispositions sages. Celle qui fermait l'entrée du royaume aux jésuites et à leurs adeptes n'était pas la moins remarquable. Une expédition commandée par l'amiral Knight, alla rechercher le *Groënland*, perdu pour le Danemark et pour l'Europe depuis le quatorzième siècle. Elle retrouva en effet cette contrée, mais non la ville de Garde, non plus que les colons norvégiens qui l'avaient peuplée. Nul monu-

ment, nulle trace de civilisation ne rappelait leur existence, et les peuplades sauvages qui les remplaçaient n'avaient conservé aucun souvenir d'une époque si peu reculée. En reprenant possession du Groënland, Christian n'y trouvait rien qui pût le consoler des empiétemens de ses voisins les Suédois en Laponie. Le sénat de Danemark n'opposait point de résistance à cette invasion progressive, malgré les vives et persévérantes sollicitations du monarque. Encouragé par cette impunité, le roi de Suède, Charles IX, devint encore plus hardi; il se hâta de se qualifier roi de Laponie, et y fit lever des tributs.

Parmi les causes qui déterminaient les sénateurs danois à maintenir la paix extérieure, il faut, sans contredit, donner le premier rang à leurs priviléges et à leurs intérêts spéciaux : étrangers aux besoins de la patrie et du trône, ils ne souffraient ni des malheurs publics, ni des humiliations d'une monarchie hors de laquelle ils s'étaient placés. Les jouissances du luxe, les molles habitudes, avaient aussi amorti leur ardeur guerrière. Il y avait déjà plus de deux cents

ans que l'esprit chevaleresque s'affaiblissait dans l'Europe entière, depuis que l'usage de la poudre à canon tendait à niveler les courages, à égaliser les périls, et introduisait dans les armées une discipline plus mécanique, et en quelque sorte plus matérielle. Cependant, le roi, moins effrayé de l'opposition des grands que des progrès de la nation suédoise, rassemblait une flotte, exerçait son armée, se préparait enfin à une lutte que la médiation de l'Angleterre ne put empêcher d'éclater.

Le héraut danois qui alla déclarer la guerre à la Suède y fut, au mépris du droit des gens, retenu, promené, outragé, offert à la risée publique : mais durant ces scènes scandaleuses, Christian IV entrait en Suède, prenait et pillait la ville de Calmar, combattait vaillamment le fils de Charles IX, ce Gustave-Adolphe que ses talens militaires devaient rendre un jour si célèbre. Les premiers et rapides succès des Danois, et la conquête qu'ils firent de l'île d'Oéland, irritèrent le vieux roi de Suède, qu'une paralysie retenait loin des combats : oubliant tout-à-coup et sa maladie et son âge, il pro-

voqua son rival par une lettre insultante; il lui proposa de vider leur différend *selon la coutume des Goths*, dans un combat singulier. Christian n'accéda point à cette invitation, il y répondit en un style presque aussi bas, aussi trivial que celui des savans de ce temps-là, quand ils se disputaient entre eux. « Rougis, lui » écrivit-il, rougis, vieillard insensé, » d'attaquer un homme d'honneur par » des injures comme le font les vieilles » femmes, à l'école desquelles tu les as » sans doute apprises. » Le vieux champion suédois ne périt donc que de ses infirmités; il y succomba peu de jours après la réponse à son cartel, et laissa le trône à son fils qui, proclamé majeur à dix-huit ans, contre l'ordre commun, effaça de ses titres celui de roi de Laponie, et n'en continua par moins la guerre avec ardeur. C'est alors qu'on vit quatorze cents Écossais qu'il avait pris à sa solde traverser audacieusement la Norvège pour aller le joindre en Suède; mais ce secours n'empêcha pas les Danois, commandés par le général Rantzow, de pénétrer fort avant dans les états de Gustave-Adolphe.

CHAPITRE IV.

Christian IV devient chef de l'union protestante. — Il est battu par les catholiques, ensuite par les protestans.

1613. La cour de Stockholm, que sa mauvaise fortune rendait plus traitable, renonça enfin par le traité de Knœrœd à ses prétentions sur la Laponie, exempta de tout droit les marchandises danoises, et prit l'engagement de payer à Christian une indemnité d'un million de risdales. Dès que ce traité eut été ratifié par les états, les droits du Sund furent diminués : leur énormité avait entravé le commerce des Lubeckois et des Hollandais et vivement excité leurs réclamations. A l'exemple des Bataves, les Danois essayèrent des transactions commerciales avec l'île de Ceylan, et une de leurs escadres alla jeter sur la côte de Coromandel les fondemens de la ville

de Trinquebar, colonie dont le commerce abandonné à une compagnie prit dans la suite une assez grande importance. Christian IV sut étendre aussi l'industrie intérieure de ses sujets : il créa dans Copenhague une école de pilotage et une fonderie de canons, favorisa l'établissement de plusieurs fabriques de draps, de soieries, ainsi que d'un grand nombre de savonneries et raffineries de sucre, de sel, ou de salpêtre. La découverte d'une riche mine d'argent, auprès de Christiania, donnait de l'activité à ce genre d'exploitation; l'agriculture faisait des progrès, et la construction de plusieurs cités nouvelles attestait l'accroissement de la population et des richesses nationales.

Mais les revers qu'essuyait à cette époque l'*union protestante* en Allemagne, la défaite éprouvée par elle à Prague, la déposition de l'électeur Palatin, le partage de ses états, entre le duc de Neubourg et Ferdinand II, opéré par cet empereur même; les vexations dont le général impérial Tilly accablait les réformés, ses marches accélérées, ses succès rapides, effrayaient tous les princes

non catholiques et inquiétaient Christian. Sollicité sans cesse de se mettre à la tête des confédérés, le monarque danois refusa long-temps ce poste périlleux; mais quand les Hollandais et le roi d'Angleterre Charles Ier lui eurent
1625. promis des secours, il ne put retenir plus long-temps ni son zèle pour la religion réformée, ni sa secrète envie de reculer les limites de son royaume du côté de l'Allemagne.

Ses deux meilleurs généraux, Mansfeld et le duc de Veimar, luttèrent d'abord avec avantage contre Tilly et Walstein qui partageaient le commandement des Impériaux. Quoique vaincu près de Dessau, Mansfeld, quelques mois après, traversait la Silésie, la Moravie, et menaçait Vienne; mais les ennemis triomphèrent enfin de ces manœuvres hardies; le roi lui-même, battu à Lutter, s'enfuit à Wolfenbuttel, pour y rassembler les débris de son armée, tandis que les confédérés, qu'alarmaient tant de défaites, cherchaient, chacun pour son propre compte, à fléchir Ferdinand et à traiter à part avec lui. Un si lâche exemple était donné par les états de la

Basse-Saxe, qui naguère avaient été les premiers à invoquer l'appui du Danemark; le duc de Brunswick fit aussi sa paix avec l'empereur; puis Lubeck, puis le chapitre de Magdebourg, puis les ducs de Saxe, de Mecklenbourg, de Poméranie. Sans trop s'inquiéter de ces défections, Christian se maintint sur les bords de l'Elbe, recrutant son armée de nouvelles levées, de six mille Anglais ou Écossais, et de quelques troupes françaises qui arrivèrent dans le même temps. Du reste, il ne se décidait à continuer la guerre que parce qu'on lui refusait la paix. En de si fâcheuses conjonctures il était moins effrayé du péril que de l'humiliation. Déjà Rome, ravie des succès de Ferdinand, l'excitait à les poursuivre jusqu'en Suède et à exterminer l'hérésie en égorgeant tous les hérétiques. Dociles à ce dernier conseil, les Impériaux, au commencement de 1627, débordèrent dans le Holstein, y massacrèrent des femmes, des enfans, au nom de la religion ; la terreur pénétra dans toutes les âmes, même dans celle du roi de Danemark, qui, cessant de résister à tant d'ennemis conjurés, leur

abandonna la presqu'île du Jutland et se retira en Fionie.

On vit alors se renouveler le spectacle que les troupes mercenaires avaient si souvent offert; celles que payait le Danemark hâtèrent sa ruine bien loin de la prévenir; elles pillèrent les campagnes, s'unirent ensuite aux soldats de Walstein et de Tilly, pour soumettre les villes. Stralsund résistait à tous leurs assauts; bravement défendue par sa garnison, elle était secourue par les flottes danoise et suédoise; car Gustave-Adolphe, aussi menacé que Christian, venait de s'unir étroitement à lui. Tous les efforts de l'empereur pour se créer une marine qui lui permît d'attaquer la Fionie et la Selande, et de passer en Suède, demeurèrent inutiles. Jamais Walstein ne parvint à justifier le titre de grand-amiral dont il s'était fait décorer.

La guerre n'offrait plus à Ferdinand l'appât des conquêtes; elle épuisait ses trésors, usait son influence, ne satisfaisait que les dévots. Ces observations n'échappaient point au roi de Danemark, et l'éloignaient de tout accommodement; mais les sénateurs, qui regrettaient amè-

rement leur tranquillité passée, écrivirent de leur propre mouvement à l'empereur, et par une note secrète lui proposèrent la paix. Cette démarche hardie irrita Christian; il se hâta de réclamer; et content de recouvrer le droit de traiter sans intermédiaire, il consentit à ne plus prendre part aux affaires de l'Allemagne qu'en qualité de duc de Holstein; il renonça expressément à toute 21 mai
prétention sur les évêchés et archevê- 1629.
chés de l'Empire. Telles étaient les obligations qu'il s'imposait en souscrivant le traité de Lubeck. De son côté, l'empereur devait restituer toutes les places et vider toutes les provinces danoises dont il s'était mis en possession; il promettait *indulgence et justice* aux princes de l'Empire. Ce sont là des termes bien vagues : on aurait le droit de reprocher à Christian IV de n'avoir pas mieux stipulé les intérêts des ducs de Mecklenbourg, sacrifiés à Walstein; on pourrait s'étonner aussi qu'il eût négligé de faire comprendre dans le traité son fidèle allié Gustave-Adolphe, si l'on ne se souvenait de la position difficile où les démarches du sénat l'avaient placé.

Quoi qu'il en soit, cette cruelle guerre, sans gloire pour le Danemark, sans profit pour le protestantisme, honorait encore Christian, qui, mal secondé, abandonné, trahi par ses alliés, avait fait preuve de persévérance, de courage et d'habileté en luttant seul contre toutes les forces de l'Empire.

1630. Les Hambourgeois voulurent profiter des revers du Danemark pour se délivrer des entraves jusqu'alors mises à leurs transactions politiques et commerciales, mais, n'étant pas assez forts pour rester indépendans, ils ne parvinrent qu'à changer de protecteur. Leur ville prit le titre d'impériale, et l'influence que naguère Christian exerçait sur elle, passa presque entière entre les mains de Ferdinand. Bien d'autres villes, bien d'autres provinces allemandes subissaient alors le joug de cet empereur. Les exactions de ses généraux, les réactions du catholicisme, fatiguaient partout les réformés, ranimaient leur courage abattu, et les préparaient à la révolte, quand Gustave-Adolphe se déclara leur libérateur et parut tout-à-coup en Allemagne à la tête d'une armée. Il appela les princes oppri-

més à la vengeance, et n'oublia pas Christian, que dans le même temps l'Empire essayait d'attacher à sa cause. Christian évita de se rengager dans cette lutte : les défections et les revers qu'il avait endurés, l'opposition du sénat, les vœux du peuple, l'avaient rendu pacifique; il résolut de garder une neutralité armée. D'ailleurs des troubles domestiques l'occupaient assez et ne lui permettaient pas de fixer son attention sur les succès éclatans du roi de Suède et sur sa 1632.
défaite aux champs de Lutzen.

Le monarque danois, après la mort de sa femme Catherine de Brandebourg, qui lui avait laissé plusieurs fils, craignit qu'une postérité plus nombreuse devînt à charge à ses sujets : il avait donc épousé *de la main gauche* Christine Munck, fille d'un gentilhomme jutlandais. Cette union contractée en 1614, ne donnait point à la femme du roi le rang de reine, ni à ses enfans les prérogatives de princes du sang. Soit que cette étrange position eût aigri les époux l'un contre l'autre, soit plutôt que le roi eût cédé aux conseils de sa maîtresse Wibèke, il accusa publiquement Christine Munk d'adul-

tère, et remit le soin de juger ce dangereux procès aux sénateurs, trop contens d'avoir à régler les affaires domestiques du roi, comme celles du royaume. Deux hommes déployèrent en cette occasion toutes les ressources de leurs talens, ajoutèrent à leur célébrité en plaidant l'un contre l'autre; c'étaient Annibal Sehested et Uhlfeld. Le premier accusait, le second défendait Christine Munck. La victoire resta au second; le sénat déclara que l'adultère n'était pas prouvé. Depuis, le défenseur et l'accusateur reçurent précisément la même récompense, l'accusée seule resta disgraciée : Sehested, vice-roi de Norvége, Uhlfeld, grand-maître du royaume, devinrent tous deux gendres de Christian et de l'infortunée Christine, qui pour avoir été acquittée n'en était pas moins retenue prisonnière.

Ainsi tranquille, et presque désintéressé au milieu des grands et sanglans débats qui agitaient l'Allemagne, le Danemark persévérait dans sa neutralité. Pour l'entraîner à la rompre, les Suédois proclamèrent archevêque de Brême le prince Frédéric, second fils de Chris-

tian; mais ce prélat, à qui l'empereur refusait l'investiture, ne se déclara pas pour la Suède, alors gouvernée par la reine Christine: comme son père, il ferma l'oreille aux séduisantes propositions du ministre Richelieu, et du ministre Oxenstiern, le Richelieu de la Suède. Il arriva le même revers à cette puissance qu'auparavant au Danemark; la défection subite de la plupart des princes protestans la tint exposée seule aux fureurs des Impériaux; mais la victoire de Witstock, la présence et les secours
du fils de l'ancien Palatin rétablirent en 1637.
peu d'années les affaires, et ranimèrent les espérances des réformés. Nul doute qu'à cette époque l'intervention de Christian n'eût décidé la victoire en faveur des Suédois : leur cause était la sienne; ses ressentimens lui faisaient désirer l'humiliation de l'Empire; il abhorrait Ferdinand, mais il le craignait toujours, et n'osait même pas lui nuire indirectement. Quand des troupes qu'amenait d'Angleterre le fils du Palatin essayèrent de gagner l'Allemagne en traversant le territoire danois, Christian les attaqua, les repoussa en vertu de sa neutralité.

Une politique plus hardie eût été plus habile et moins périlleuse; elle n'eût pas amassé contre le Danemark les haines des vainqueurs et des vaincus, et préparé les désastres que nous verrons bientôt fondre sur lui.

Deux autres peuples, les Hollandais et les Anglais, concevaient à la même époque de vifs ressentimens contre le roi Christian, à cause du prix excessif auquel il avait porté les droits du Sund. Toutes les marchandises étrangères, soumises à une taxe de deux et demi pour cent à la douane de Stralsund, pouvaient, après estimation, être acquises par le roi. Un pouvoir si arbitraire entravait tout le commerce européen, et ne disposait pas les cabinets en faveur de celui de Copenhague; aussi l'influence qu'il cherchait sans cesse à exercer était-elle presque toujours inefficace et même peu aperçue : on ne l'admit point à réconcilier Charles Ier avec les Écossais; l'empereur et les Suédois repoussèrent également son arbitrage.

1643. Au moment même où des négociateurs danois, réunis à Osnabruck, s'efforçaient de désarmer des puissances depuis trop

long-temps en guerre, le Suédois Torstenson, sans aucune déclaration de guerre, s'élança de la Silésie sur le Holstein, surprit des villes sans défense, les occupa, pénétra dans le Jutland, qui, deux fois conquis sous le même règne, était livré aux troupes protestantes, après l'avoir été aux soldats catholiques. Christian voyait toutes les armes se tourner contre lui; trop heureux encore que les flots environnassent et défendissent la plus belle part de son royaume; car l'empereur, l'ennemi des Suédois, semblait jouir de leurs succès, il ne se pressait point de les arrêter : un roi neutre n'était pas pour lui un allié. Toutefois, si l'imprévoyance et la timidité de ce roi avaient facilité l'invasion de plusieurs provinces danoises, son activité courageuse sut en défendre la Selande et les autres îles. A la tête d'une escadre, il parcourait sans cesse, et en tous sens, les côtes de son royaume, recherchant et combattant quelquefois avec avantage, toujours avec habileté, les flottes toujours plus nombreuses de l'ennemi. Dans une de ces rencontres, il reçut à l'œil une blessure grave qui le fit tomber

à la renverse. Les matelots le crurent mort, mais tout-à-coup il se releva en s'écriant : « Le roi vit encore », couvrit son œil d'un pan de son habit, et continua le combat. Sa valeur entretenait celle de ses soldats. Mais la Scanie était attaquée par le maréchal de Horn; mais le Jutland, abandonné un instant par les Suédois, retombait en leur pouvoir; mais un grand échec sur mer menaçait les îles du même sort; il fallut accepter la médiation offerte par la France : ainsi le voulut d'ailleurs le sénat, qui n'associait ses intérêts ni à ceux du peuple, ni à ceux du monarque, et qui, avare de ses richesses, les refusait aux besoins de l'un et de l'autre. « Estimez-vous, dit-il un » jour au roi qui sollicitait des secours, » estimez-vous plus une modique partie » de vos revenus que l'affection de votre » fidèle noblesse? » La fidèle noblesse de Christian ne permit pas même à ce prince de continuer la guerre à ses propres dépens, comme il offrait de le faire, et comme ses grandes économies et la sage administration de ses domaines le lui permettaient en effet.

On assure que les bons offices de l'am-

bassadeur français La Tuillerie, et la présence d'une flotte hollandaise, tempérèrent les prétentions de la Suède. Elles étaient donc sans bornes, puisque le traité signé le 13 août à Bromsebro 1645.
affranchit les vainqueurs des droits du Sund, leur livra la province Jemptelande et une partie de la Hallande, l'île de Gothland et celle d'Oesel. A ce prix seulement, les Danois recouvrèrent le Jutland et d'autres pays envahis par les Suédois.

Les trois années que Christian IV vécut encore, il eut la sagesse de les employer à guérir les plaies du royaume : il s'efforça de faire oublier à ses sujets, par les bienfaits de l'industrie, les invasions étrangères et l'oppression féodale. Malgré la gravité de ses infortunes et de ses fautes politiques, il régna chéri d'un peuple qui avait admiré de près son grand courage, sa constante loyauté, 1648.
les soins assidus qu'il donnait à l'administration de l'état. « Il ne lui a manqué » que du bonheur, » disait Tilly, son vainqueur. Les Danois lui rendaient la même justice et le plaçaient au rang de leurs meilleurs princes. Des villes élevées par

ses ordres, la plus considérable est Christiania, bâtie sur les ruines d'Opslo, ancienne capitale de la Norvège, détruite en 1624, par un incendie. Il fut aussi le fondateur de Christiansand, de Christianstad, de Christianopel et de la forteresse de Gluckstad. Partout il encouragea les études et les professeurs, créa des chaires publiques, et vint souvent se confondre parmi les auditeurs qui les environnaient. Ses bienfaits s'étendirent à des savans étrangers, parmi lesquels on distingue Cluvier, Pontanus, et Meursius, qui lui a dédié son *Historia danica*, l'un des meilleurs corps d'annales danoises, jusqu'en 1559.

CHAPITRE V.

Frédéric III. — Le Danemark envahi par les Suédois. — Siége de Copenhague.

Le second des fils de Christiern IV, ce Frédéric qui avait chancelé pendant quelques années sur le siége de Brême, était appelé au trône par la mort de son frère et de son père. Mais comme il n'avait point été élu par les états, une régence eut d'abord l'administration du royaume. Entre autres membres, on y distinguait Uhlfeld et Sehested, deux personnages dont l'excessive ambition domina toutes celles que ces circonstances politiques firent éclore. Quand Uhlfeld, effrayé des résistances de la noblesse, eut renoncé à la couronne pour lui-même, il s'efforça de la placer sur la tête de son beau-frère Waldémar, l'un des huit enfans de Christine Munck. Toutes ces intrigues échouèrent auprès du sénat, qui élut Frédéric. Celui-ci si-

gna sans scrupule une capitulation qui resserrait encore les droits déjà si restreints de la royauté. Aux engagemens contractés par ses prédécesseurs, il joignait la promesse de ne plus choisir ses grands officiers qu'entre un petit nombre de candidats présentés par le sénat; il renonçait au pouvoir de nommer les sénateurs, et d'infirmer leurs décisions, même à la faculté de sortir du royaume sans leur permission.

1648. Pour rendre à son autorité quelque éclat, ou seulement pour la défendre contre d'autres empiétemens, il fallait à Frédéric de grands trésors; il trouva dix-huit millions de dettes, l'armée et la flotte dans le plus grand désordre. Cédant aux idées économiques de l'époque, il entreprit de restaurer les finances par le bannissement des Juifs et par des lois somptuaires, remèdes qui ne manquèrent pas d'élargir les plaies qu'il s'agissait de fermer. Rien n'indique mieux la pénurie où il se voyait réduit, que l'abandon qu'il fit aux Hollandais des droits du Sund pour une pension annuelle de cent cinquante mille florins. Au surplus, il paraît qu'un motif politique avait aussi

influé sur cette transaction; les Danois étaient bien aises de s'assurer un allié contre les Suédois, que la paix de Westphalie venait de rendre plus redoutables et plus ambitieux. Trop de prétentions antiques, trop de récens démêlés avaient aigri et divisé ces deux peuples, pour qu'ils ne fussent pas impatiens d'en venir aux mains. De part et d'autre on n'attendait qu'une occasion d'attaquer avec avantage. Uhlfeld essaya de hâter l'instant de la rupture. Irrité des humiliations prodiguées à sa femme, il avait juré la ruine de sa patrie, pour se venger du monarque. D'Amsterdam, où il s'était d'abord réfugié, il avait gagné la cour de Christine, s'était fait l'amant de cette reine pour devenir son conseiller, et, dans l'ivresse des plus honteux plaisirs, il préparait des attentats. Offensé comme lui, Sehested trahissait Frédéric, sans avoir renoncé pourtant à le servir. Ses immenses richesses, ses dignités l'enchaînaient à son pays; et s'il appelait l'étranger, il n'allait point le chercher. Conspirateur sans courage et malheureux sans dignité, on le vit se dégrader lui-même pour racheter sa vie, et aban-

donner presque tous ses biens pour en conserver quelques-uns.

Malgré les intrigues qui agitaient l'intérieur du Danemark, malgré celles d'Uhlfeld et l'amour qu'il avait inspiré à la reine de Suède, cette princesse n'em-
1652. pêcha point les Danois de s'unir aux Hollandais contre le protecteur Cromwel, et de s'enrichir par la facile capture de vingt-deux vaisseaux anglais en relâche à Copenhague. Apparemment son goût pour l'étude, les savans qui ornaient sa cour, les molles passions et les inquiètes manœuvres de ses favoris, la détournaient de toute entreprise guerrière, et la disposaient dès lors à négliger les affaires publiques. Pour le malheur du Danemark, elle abdiqua le
1654. pouvoir suprême en faveur de Charles-Gustave.

Ce prince aimait la guerre autant que Christine croyait aimer les lettres; il s'était d'ailleurs persuadé que pour un roi le meilleur moyen d'être en paix avec ses sujets était d'attaquer ses voisins. Son goût et ses principes furent bientôt connus d'Uhlfeld, qui travaillait à l'armer contre le Danemark, quand un autre

transfuge plus adroit lui mit en tête de ravager la Pologne. Il y entra en effet; mais trois ans après il n'était pas encore parvenu à s'y affermir : les Russes et l'électeur de Brandebourg l'y attaquaient à la fois, le roi polonais Casimir lui résistait toujours. Les embarras où il s'était jeté parurent à Frédéric III et au sénat danois une conjoncture favorable pour venger la patrie et ressaisir les provinces cédées par le dernier traité. Voilà donc que les états, assemblés dans la ville d'Odensée, déclarent la guerre le 23 février 1657.

Du fond de la Pologne, Charles, abandonnant ce pays à ses généraux, se précipite sur le Holstein et menace le Jutland lorsque Frédéric l'attend encore auprès de Dantzig. Par tant de rapidité, de talent et de bonheur, il ranime ses faibles bataillons suédois, consterne les milices danoises, et achève bientôt la conquête de la presqu'île. On dit qu'Uhlfeld, le guide et le conseiller de Charles, tenta vainement d'ébranler la fidélité des magistrats et des nobles jutlandais, et qu'après avoir été conquis par le roi de Suède, ils restèrent dévoués à celui de Dane-

mark. Vint l'hiver, dont les rigueurs, au lieu de mettre un terme à celles de la guerre, ne servirent qu'à les prolonger. Par une audace alors sans exemple, Char-
1658. les, au milieu de la nuit, s'aventura, lui et son armée, sur les glaces qui couvraient le petit Belt, et s'empara ainsi des îles de Fionie, de Longelande et de Lalande. Restait la Selande, que le grand Belt, large de sept lieues, sépare de la Fionie. Ce bras de mer était également gelé; mais il fallut, pour décider le roi à le passer, l'arrivée d'un courrier danois qui venait de le traverser à cheval pour apporter des offres de paix. La Selande, où les Suédois abordèrent sans accident et sans résistance, fut conquise en quelques semaines. Frédéric, enfermé dans Copenhague, dernier rempart de sa puissance, Frédéric se vit contraint par les prières et la lâcheté des nobles de négocier avec Uhlfeld, qui, en vertu du traité signé à Roschild le 26 février 1658, humiliait et démembrait son propre pays. La Scanie, la Hallande, le district de Drontheim, l'île de Bornholm et d'autres territoires sont cédés aux vainqueurs; jamais encore le Danemark n'était des-

cendu à un tel degré de faiblesse et d'infortune. Après de telles calamités on a peine à s'expliquer les entrevues de Frédéricsbourg, où les deux rois semblèrent oublier tout-à-fait leurs rivalités au milieu des banquets et des fêtes.

Ce n'étaient là au surplus que des amitiés de prince, elles durèrent autant que les journées de fêtes. Charles, dévoré du remords de n'avoir point écrasé un ennemi vaincu, prescrivit à ses négociateurs d'élever des prétentions nouvelles, à ses officiers, de tracer le plan de Copenhague et de différer la remise des places qu'ils occupaient déjà. On insista en son nom pour que le duc de Holstein Gottorp possédât le Sleswig à titre de souveraineté indépendante du royaume de Danemark. L'évacuation de la Selande était le prix de cette concession arrachée à Frédéric; mais, pour sortir des autres provinces, les Suédois demandèrent qu'il licenciât ses troupes, quittât le titre de roi des Goths, et donnât à Charles celui de roi de Norvège : ces exigences prolongèrent les négociations et permirent au monarque suédois de se préparer au siége de Copenhague, d'em-

7...

ployer sa flotte à bloquer la Selande. Cette île fut promise à l'amiral Wrangel, s'il parvenait à empêcher Frédéric III de s'en évader. Alors les Suédois rappelèrent leurs ambassadeurs, ou plutôt ils allèrent au-devant d'eux, espérant surprendre la capitale du Danemark; mais ils la trouvèrent défendue par une foule de Danois auxquels les malheurs de leur patrie avaient rendu tout leur courage : les bourgeois et les étudians se mêlaient aux soldats et rivalisaient de zèle avec eux. A l'exception de quelques seigneurs lâches ou corrompus, tous les citoyens se retrouvaient animés de cet enthousiasme national qui méprise les plus imminens périls et triomphe des obstacles invincibles à toute autre force. Il est vrai que la conduite exemplaire du roi allumait et nourrissait cette ardeur patriotique. Dès le commencement du siége, il proposa fièrement à son royal adversaire de vider leur querelle en un combat singulier : Charles répondit qu'il se devait plus à la Suède qu'à lui-même, et persévéra à n'exposer que ses sujets. Cependant la Hollande, l'empereur, le roi de Pologne, l'électeur de Brande-

bourg, qu'alarmaient les succès de la Suède, s'unissaient contre elle, et tandis qu'une flotte hollandaise forçait le passage du Sund et allait ravitailler Copenhague, les princes confédérés délivraient le Holstein, le Sleswig, et chassaient l'ennemi de l'île d'Alsen. Ennuyé d'un long siége, effrayé de l'état de ses affaires en Allemagne, et poursuivi par des présages funestes, Charles résolut de tenter dans la nuit du 11 février 1659 un terrible 1659.
et dernier assaut. Le froid était excessif, la glace couvrait encore les rivages et pouvait, comme dans la dernière campagne, assurer le triomphe des Suédois. Mais l'attaque la plus vive et la mieux combinée échoua devant le courage des assiégés. Il fallut transformer le siége en blocus; la paix ne se conclut pas pourtant : ni le protecteur Cromwel, ni la France, ni la Hollande ne parvinrent à désarmer le roi de Suède, dont les revers ne diminuaient pas les folles prétentions : il était allé chercher dans ses états de nouvelles troupes; il n'en revint pas; l'ambition et le chagrin qui le dévoraient le conduisirent au tombeau. Sa mort fut un bonheur pour son peuple et

pour le Danemark, puisqu'il leur valut à tous deux une paix qui, signée le 17 mai 1660, assurait à la Suède la Scanie,
1660. la Hallande, le Blekinge, et rendait à Frédéric III la province de Drontheim et d'autres possessions.

CHAPITRE VI.

Révolution politique.

Nous arrivons à l'époque la plus mémorable et la moins glorieuse des annales danoises. Il ne s'agit plus des revers, 1660.
des malheurs de toute espèce que la nation venait de subir, l'aveugle sort des combats trahit trop souvent la justice et la valeur même, pour qu'on puisse être humilié des outrages qu'on ne reçoit que de lui : le temps, l'industrie, ont bientôt réparé les désastres de la guerre; et d'ailleurs, les défenseurs de Copenhague avaient su conserver encore l'honneur et l'indépendance de la patrie : tout n'était pas perdu. Un fléau bien plus terrible, bien plus honteux, le pouvoir absolu, va naître, s'établir, s'affermir au milieu de ce peuple, pour se prolonger jusqu'à nos jours.

Le Danemark, débarrassé des Suédois, n'était pas guéri des profondes plaies

qu'ils lui avaient faites. Les villes et les campagnes offraient la déplorable empreinte des batailles et de la conquête; des ruines et des déserts, au lieu d'habitations et de moissons : nobles, paysans et serfs restaient en proie à la misère dévorante. Le trésor public, endetté durant une si longue lutte, avait besoin de recevoir les anciens impôts, d'en exiger d'additionnels. On convoqua dans la capitale les états-généraux, c'est-à-dire les députés de la noblesse, du clergé et de la bourgeoisie; car les paysans, asservis presque partout, n'avaient plus qu'un fort petit nombre de représentans. La noblesse, aigrie par ses pertes, était résolue de ne sacrifier aux besoins de la patrie que les biens des autres ordres; elle voulait surtout restaurer ses priviléges affaiblis par ceux que la difficulté des circonstances avait obligé d'accorder aux citoyens de Copenhague et de quelques autres cités. Mais la bourgeoisie et le clergé lui-même, qui depuis qu'il n'était plus opulent, émanait du peuple et faisait cause commune avec lui, opposaient aux prétentions aristocratiques une résistance jadis inouïe. Ces deux or-

dres n'en formaient guère plus qu'un seul, et ne semblaient pas disposés à se montrer, comme autrefois, approbateurs passifs de toutes les volontés des grands. Dès les premières séances des états, cet esprit d'opposition se manifesta. Pour écarter les projets intéressés et personnels, on proposa d'une part des lois financières qui n'épargnaient aucune classe; de l'autre, des adoucissemens à la condition des paysans et des serfs : ces germes de discorde étant jetés dans les états, les partis se renvoyaient réciproquement les reproches, les injures, les menaces. C'était aux trahisons des nobles, à leur lâcheté, qu'il fallait, au dire des communes, attribuer tous les malheurs du royaume; dans cette affreuse guerre tout le monde avait souffert, le peuple seul avait combattu; sans sa vaillance et celle de Frédéric, la patrie allait succomber. A ces insultes, les seigneurs répondaient plus insolemment encore : Othon Krag, l'un d'eux, osa dire que *la condition des bourgeois n'était pas celle des personnes libres.* Il suffisait de recueillir et de répéter, comme on le fit avec un grand soin, ces paroles imprudentes,

pour porter au dernier terme l'irritation des esprits.

Les communes étaient présidées par Swane, évêque de Selande, et par Nausen, bourgmestre de Copenhague, deux hommes que leur constance durant l'invasion avait rendus populaires, mais qui se laissaient maintenant corrompre par la cour. En vain l'on voudrait nous représenter Frédéric III comme trop généreux pour s'abaisser à séduire, et comme trop équitable pour aspirer au pouvoir absolu; sa conduite en ces graves conjonctures annonce beaucoup moins de franchise que d'habileté. Soumis depuis long-temps à l'influence de Louis XIV, tout porte à croire qu'il recevait alors les conseils de ce grand maître en fait de despotisme, et que l'ambassadeur français Derlon dirigeait ou secondait du moins les projets de la cour [1]. Peut-être

[1] Pour les preuves de ce fait, voyez dans le cahier de décembre de la *Revue encyclopédique* l'article qu'a bien voulu consacrer à la première édition du Résumé de l'histoire du Danemark le savant et patriote Norvégien M. Heiberg, dont les utiles travaux honorent tour à tour plusieurs littératures. Le *Précis*

aussi le roi de Danemark se dissimulait-il le vice et les périls du gouvernement qu'on allait établir : des esprits plus éclairés que le sien se laissaient abuser sur ce point. Quand même il eût été de bonne foi, aurait-il eu assez de lumières pour échapper à des erreurs qui flattaient son ambition? Disons donc que Swane et Nausen, et la reine Sophie-Amélie et le roi Frédéric, conspiraient ensemble à l'établissement du despotisme; mais disons aussi qu'à l'exception de quelques intrigans, tous les plébéiens qui secondaient ce dessein n'y cherchaient, n'y voyaient qu'une amélioration au sort du peuple; le secret de la cour ne leur était pas révélé. On se bornait à demander que le trône devînt héréditaire, afin d'ôter ainsi à la noblesse l'une de ses plus importantes préroga-

historique et critique de la Constitution de la monarchie danoise du même écrivain, publie en 1820, à Paris, est plein de détails curieux, d'aperçus neufs et philosophiques: nous avons trop profité de cet ouvrage pour ne point en recommander la lecture à tous ceux qui voudront prendre une connaissance approfondie de la révolution de 1660.

tives, le droit d'élection. Les bourgeois, emportés par la haine qu'ils avaient vouée aux seigneurs, autant que par leur attachement à Frédéric, n'eurent pas plus
10 oct. tôt accepté cette proposition, qu'ils se rendirent processionnellement à l'hôtel-de-ville, où la noblesse et le sénat étaient réunis. Nausen explique en peu de mots l'objet de la démarche des communes, et dépose une déclaration où l'hérédité de la couronne n'était guère motivée que sur les vertus, le courage et les services du prince régnant. Déconcertés par une mesure si décisive et si brusquement présentée, les nobles ne surent conserver ni toute leur assurance ni toute leur fierté; ils demandèrent un court délai pour délibérer; Nausen répondit que les communes étaient venues communiquer une décision, et non pas soumettre à l'examen un projet; et comme les nobles, toujours incertains, n'osaient prendre un parti, le clergé et la bourgeoisie, las d'attendre, se retirèrent seuls auprès du roi, qui, harangué par l'évêque Swane, fit à un discours servile une réponse hypocrite. Le bon prince, vivement touché du témoignage d'amour que lui

donnaient les communes, avait besoin, pour l'accepter, de l'assentiment de la noblesse : aussitôt que les trois ordres seraient d'accord, il recevrait avec solennité le don magnifique qu'on lui voulait faire.

Quoique si religieux ami des formes légales, quoique si désintéressé dans sa propre cause, Frédéric s'empressa de fermer les portes de Copenhague, craignant qu'à l'exemple de quelques sénateurs, les nobles ne se réfugiassent dans leurs terres, et ne rompissent ainsi la diète. Peut-être comptait-il aussi sur la terreur que jeta dans leurs esprits cette étrange mesure de sûreté publique. Plus lâches qu'orgueilleux, plus soigneux de sauver leur vie que leurs droits, ils renoncèrent à la résistance dès qu'ils la crurent périlleuse. Ajoutons qu'au sein de leur assemblée se trouvait un Annibal Sehested et quelques autres seigneurs qui, plus ignobles encore que le commun de l'ordre, s'étaient vendus d'avance, et qui réclamaient la plus prompte adhésion à ce que la bourgeoisie venait d'accomplir, en demandant de plus l'annulation de la capitulation souscrite par Frédé-

ric au moment où il montait sur le trône.

Un éclat solennel signala le triomphe du despotisme, on transforma en une fête le sacrifice des faibles débris de la liberté nationale. Tant de priviléges nobiliaires et d'exceptions odieuses disparaissaient avec cette liberté, qu'il n'était donné qu'à bien peu d'hommes de la démêler au milieu de toutes ces ruines et de regretter de l'y voir comprise. *Nous espérons que votre majesté ne nous gouvernera pas à la turque*, dit le grand-maître Gersdorff, quand son tour vint de prêter serment. *O Frédéric*, dit un paysan, *malheur à qui ne tient pas sa parole!* Ces exhortations, hardies, dès ce moment, sont les dernières que les rois absolus du Danemark se soient laissé adresser par leurs humbles sujets.

Pour ne plus douter de la trahison des chefs des communes, il suffit de savoir que la révolution qu'ils avaient faite leur valut tout aussitôt des grâces, des dignités, des présens considérables. Non moins heureux que Frédéric III dans leur perfidie, ils ont manœuvré avec tant d'adresse, qu'ils n'ont encouru ni la haine de leurs compatriotes, dont

ils consommaient l'asservissement, ni même jusqu'ici le blâme de la sévère histoire. Nous sommes assurément bien éloignés de penser qu'il fallût maintenir la puissance excessive de l'aristocratie : mais transporter cette même tyrannie dans les mains d'un seul, abaisser les nobles sans élever les plébéiens, c'était trahir à la fois les uns et les autres, les réduire tous à une condition malheureuse; mieux valait ne pas faire de révolution. Du moins sous le régime jusqu'alors établi, les rivalités des grands et des rois tournaient parfois au profit du peuple : dans ces diètes qui remontaient à l'origine des annales danoises, la liberté apparaissait de loin en loin, vivifiait l'état, imprimait aux hommes et aux événemens une dignité qu'ils n'auront plus désormais.

Pressé d'affermir son nouveau pouvoir et d'en proclamer l'étendue d'une manière beaucoup plus positive que ne l'avaient fait Nausen et Swane, Frédéric fit rédiger des déclarations qui ne laissaient plus rien d'obscur sur la plénitude et le caractère absolu de ce pouvoir. Les trois ordres les souscrivirent 1661.

à part; des signatures furent sollicitées et recueillies dans toutes les provinces. Ces pièces soigneusement conservées attestent bien aux Danois d'aujourd'hui qu'un grand nombre de leurs ancêtres ont voulu le pur despotisme; mais sont-elles destinées à prouver qu'ils doivent le subir eux-mêmes? Non sans doute; on n'est esclave que par la force; on n'a jamais pu consentir à l'être, et il serait d'ailleurs trop absurde de tenir des générations nouvelles pour enchaînées par de prétendus engagemens pris en leur nom, un ou deux siècles d'avance. Toutefois Frédéric l'entendait bien ainsi; dans sa prévoyance, il prétendit régler le sort de ses successeurs. *La loi royale*, composée sous ses yeux, long-temps tenue cachée avec les joyaux de la couronne, lue, pour la première fois, au sacre de Christian V, en 1670, imprimée enfin en 1709, apprit aux Danois du dix-huitième siècle qu'ils devaient être à perpétuité les esclaves de leurs princes, dont l'autorité resterait sans limite durant tous les âges [1].

[1] Cette loi, ou plutôt cette ordonnance royale,

On a quelquefois appelé cette loi royale la *constitution du Danemark*,

est datée du 14 novembre 1665. En voici le préambule :

« Frédéric III, par la grâce de Dieu, roi de Danemark et de Norvège, des Vandales et des Goths, duc de Sleswig, de Holstein, de Stormarie et de Dytmarse, comte d'Oldenbourg et de Delmenhorst :

» Savoir faisons qu'instruit, par l'exemple des autres et par notre propre expérience, de la merveilleuse sagesse avec laquelle Dieu gouverne tous les empires et règle leur destinée, nous reconnaissons que c'est à sa toute-puissance que nous devons rapporter la délivrance du péril pressant qui menaçait d'une ruine prochaine, dans les années précédentes, notre personne, notre famille royale, nos royaumes et nos provinces. C'est par sa bonté paternelle que nous en avons été préservés, et c'est par les soins de sa providence que non-seulement nous sommes parvenus à une paix désirée, mais que notre sénat d'alors et les états du royaume, composés de la noblesse, du clergé et du tiers-état, ont résolu de renoncer au droit d'élection qui leur appartenait. En conséquence ils ont trouvé bon de nous remettre toutes les copies de la capitulation que nous avions signée, et d'en annuler toutes les clauses et toutes les conditions, nous déchargeant du serment que nous fîmes lorsque nous parvînmes au trône, et nous déclarant

elle n'est véritablement que le manifeste du despotisme. Aucun droit du

absolument libres de toutes les obligations qu'il nous imposait. Les susdits états, de leur plein gré et propre mouvement, sans aucune sollicitation de notre part, nous ont en même temps donné à titre de droit héréditaire pour nous et nos descendans, issus d'un mariage légitime, dans la ligne masculine et féminine, nos royaumes de Danemark et de Norvège avec tous les droits du pouvoir souverain, pour les exercer d'une manière absolue; et ils ont annulé, par une suite de cette disposition, les lettres obligatoires que nous donnâmes au nom de notre bien-aimé fils le prince Christian, en date du 18 juin 1650; la disposition provisionnelle signée en 1651, et en général tout ce qu'il y avait dans tous actes, documens ou constitutions, de contraire au droit de succession et au pouvoir absolu qui nous a été conféré. A quoi ils ont ajouté le pouvoir non-seulement de régler selon notre bon plaisir la forme du gouvernement pour l'avenir, mais de déterminer encore celle de la succession, en marquant l'ordre dans lequel les lignes tant masculines que féminines devront se succéder, et comment le royaume sera gouverné pendant une minorité, si le cas arrive; nous requérant sur tous ces points de publier une ordonnance qu'ils ont promis pour eux et pour leurs descendans de regarder comme une loi fondamentale, c'est-à-dire une loi immuable, qu'ils ob-

peuple n'y est reconnu, aucune des garanties sociales n'y est établie; c'est du

serveront religieusement dans tous ses articles, et à laquelle ni eux ni leurs descendans ne pourront jamais contrevenir pour nous troubler, nous ou nos héritiers légitimes et nos descendans à perpétuité; promettant au contraire par serment de la défendre au péril de leur vie, de leur honneur, de leurs biens, contre tous et chacun de ceux, tant de nos sujets que des étrangers, qui pourraient l'attaquer ou de parole ou d'effet, sans que jamais des raisons de haine, d'amitié, de crainte, de danger, d'utilité, de dommage, d'envie, ni aucun artifice humain puissent les détourner eux et leurs descendans de leurs devoirs à cet égard. Nous passons sous silence toutes les autres marques d'amour que nos chers et fidèles sujets nous ont données, qui sont autant de preuves de leur zèle pour la prospérité de notre maison royale héréditaire et pour la sûreté et tranquillité de nos états.

»Considérant donc avec toute l'attention requise le bienfait signalé que la Providence nous a accordé, et l'amour extrême que nos sujets nous ont montré, nous avons, pour y répondre, employé toutes les forces de notre esprit à établir une forme de gouvernement monarchique; et nous avons trouvé bon de la consacrer par cette loi royale, qui doit servir de loi fondamentale dans l'état et être à jamais observée par nos héritiers et leurs descen-

maître, toujours du maître qu'il s'agit. De toutes les chartes royales, elle est celle où l'on voit le mieux que dans les monarchies absolues la nation n'est comptée pour rien, qu'elle n'est gouvernée qu'au profit et pour la plus grande gloire du prince. Les seules obligations que s'imposait le roi de Danemark étaient de rester fidèle à la confession d'Augsbourg, et de conserver intacte la puissance absolue : à tout autre égard il se plaçait expressément *au-dessus de toutes les lois et conventions humaines*, s'investissait seul *du droit de faire les lois, de les interpréter, de les abroger, d'y ajouter ou d'y déroger*, de conférer les emplois, de lever les impôts et des troupes, sans pouvoir jamais être lié par aucun serment; enfin, était-il dit, *tout ce qui se peut énoncer ou écrire à l'avantage d'un roi chrétien, absolu et héréditaire, doit s'appliquer dans le sens le plus fa-*

dans, aussi bien que par tous les habitans de nos royaumes et provinces, sans aucune exception, et sans qu'elle puisse jamais être sujette à aucun changement ni contradiction, devant être tenue pour irrévocable à perpétuité. »

vorable au roi héréditaire de Danemark et de Norvège. D'autres articles de cette loi confuse et mal ordonnée règlent l'ordre de succession à la couronne. Un jeune roi, dès qu'il entrera dans sa quatorzième année, *déclarera publiquement qu'il est son maître et qu'il ne veut plus se servir ni de tuteur ni de curateur.* A défaut d'enfans mâles, les filles pourront, comme en Angleterre, succéder à leur père, et comme en Angleterre aussi leurs époux ne participeront point au gouvernement. C'est ainsi que le second fils de Frédéric, le prince Georges, devenu, en ce temps-là, l'époux de la reine Anne, a partagé son lit sans s'asseoir sur le trône de la Grande-Bretagne.

Il paraît qu'après 1660, la loi royale est le travail qui a le plus occupé Frédéric III. Il eut pour collaborateur de cette œuvre despotique son secrétaire P. Schumacker, dont les honteux services furent largement récompensés. Quelques autres conseillers entouraient le roi et dirigeaient l'administration, qui, pour être un peu mieux réglée, n'en devint pas plus protectrice. A l'ex-

ception du droit de vie et de mort que les nobles avaient sur leurs serfs, et qu'on abolit enfin, tous les autres abus de la féodalité subsistèrent. Les baillis, chargés du gouvernement des provinces, ne se montrèrent pas de zélés protecteurs des paysans; et la justice royale, arbitraire comme le prince au nom duquel on la rendait, resta non moins inique que la seigneuriale. Il ne faut pas plus chercher en Danemark et en Norvège qu'ailleurs, les bienfaits du régime despotique. Tout languissait comme auparavant. Il n'y avait à peu près que Frédéric III qui profitât de la révolution opérée sous son règne: abusant à son aise de la monstrueuse autorité qu'elle lui avait attribuée, il proscrivait et confisquait les biens immenses de Cay Lykke, sous prétexte que ce gentilhomme s'était vanté de pouvoir triompher de toutes les femmes, sans en excepter la reine.

Toutefois, sauf cet acte arbitraire et deux ou trois autres du même genre, mais beaucoup moins odieux, le règne de Frédéric se continua paisiblement; à peine a-t-il été troublé un moment

par la guerre sanglante que se firent les
Anglais et les Hollandais, et que ter- 1667.
mina le traité de Bréda. Le monarque
danois, dans les loisirs que lui laissait
son pouvoir absolu, essayait de scruter
et de maîtriser la nature; arbitre souverain des destinées d'un peuple, il s'était fait le docte écolier d'un charlatan
italien, cherchait gravement avec lui la
pierre philosophale, et dépensait les revenus publics à ces puériles tentatives.
Cette démence dura jusqu'à sa mort,
qui arriva le 9 février 1670.

CHAPITRE VII.

Christian V. — Schumacker.

Son fils et son successeur, Christian V, destiné à perfectionner le despotisme, était allé l'étudier à l'école de Louis XIV. Imbu des leçons du grand monarque, il se pressa d'achever la ruine de la féodalité, en la convertissant en une noblesse titrée qui, sans pouvoir dans l'administration des provinces, devenait domestique à la cour. C'était ouvrir une autre carrière aux ambitions; le nouveau roi pourtant n'en satisfit qu'un petit nombre; il ne prodiguait ni les majorats, ni les parchemins; en quoi il suivait les conseils de Schumacker, qui, bien entendu, retint pour lui-même une bonne part des faveurs, et se fit comte de Griffenfeld. Ce Schumacher, homme d'une naissance obscure, mais dévoré de cette cupidité ardente qui est l'ambition des courtisans, avait compris que la

plus heureuse position pour la satisfaire était de se mettre aux gages de la puissance absolue : aussi la servait-il avec un dévouement, une fidélité inaltérables. Rédacteur de la loi royale sous le règne précédent, il l'exploitait sous celui-ci, et montrait à comprimer les sujets un zèle et un talent tout-à-fait dignes de l'affection du prince. Pour créer un plus grand nombre de hauts esclaves et rabaisser d'autant les esclaves vulgaires, le roi et son conseiller imaginèrent de restaurer deux vieilles chevaleries que le temps avait flétries de sa rouille. Ils jetèrent des croix de *Danebrog* et des croix de l'*Éléphant* à la foule des gens de cour : il fallait que la vanité achevât de l'abâtardir et de la corrompre. Ils eurent même recours aux tournois, aux fêtes, aux carrousels, dans l'espoir que cet éclat d'un luxe ruineux, en amollissant de plus en plus les âmes, affermirait la tyrannie.

Tels furent les premiers soins qui occupèrent Christian V; bientôt il contracta
une alliance secrète avec les Hollandais 1673.
contre Louis XIV et contre la Suède :
il conduisit des troupes vers le Holstein, 1674.

qui, plus heureux que le Danemark, avait conservé ses assemblées nationales et quelques vieux débris de sa liberté. Le monarque danois convoqua les états de ce duché et n'en obtint aucun secours. Ce refus étonna, offensa sa toute-puissance : il n'en fallut pas plus pour faire d'un despote un perfide : attribuant au duc de Gottorp l'affront qu'il croyait avoir reçu, il attira ce duc à Rendsbourg, abusa de sa confiance, le fit arrêter, et ne le remit en liberté qu'après l'avoir contraint d'ouvrir aux Danois les places les plus importantes. Il fallut même que le prisonnier déclarât ne tenir qu'à titre de fief la portion du Sleswig que Frédéric III lui avait cédée à titre de souveraineté.

Des succès plus honorables attendaient en Poméranie Christian V et Schumacker; car la guerre, aussi bien que l'administration intérieure, était dirigée par ce ministre, qui conduisait en même temps les négociations et les intrigues. Schumacker profita presque autant que son maître des avantages de cette campagne, quoiqu'ils fussent dus particulièrement au duc de Brandebourg et aux

derniers exploits de l'amiral Siversen Adeler. L'île de Wollin fut donnée en fief au grand ministre, et le grand roi acquit la ville de Wismar.

Leur commune prospérité, accrue 1676. encore par la possession d'Oldenbourg, semblait resserrer leur union, et lui donnait l'apparence de l'amitié. Les Danois les environnaient du même respect, les ambassadeurs étrangers, des mêmes hommages : dangereuse égalité que l'imprudent chancelier se plaisait à rendre visible, quand il aurait dû s'étudier à la dissimuler : plus d'une fois elle avait profondément blessé l'orgueil du prince, qui, enfin, rougissant d'avoir un collègue dans un serviteur, se souvint qu'il lui était aussi aisé de l'abattre qu'il lui avait été facile de l'élever. Voilà donc que tout-à-coup le comte de Griffenfeld est arrêté, désarmé, dégradé, incarcéré, jugé, par conséquent condamné; lui qui peu de mois auparavant refusait ou acceptait l'amour des princesses, lui dont la reine, quand elle lui écrivait, se disait l'humble *servante*, lui dont presque tous les potentats de l'Europe ont sollicité ou acheté l'affec-

tion, voilà que des commissaires le dépouillent de ses dignités, de ses biens, et l'envoient à l'échafaud. On raconte qu'il se défendit avec adresse, qu'il produisit des lettres du roi qui l'absolvaient de tout crime, et qu'il eût été acquitté si les magistrats eussent conservé quelque indépendance : mais il avait contribué à les asservir à toutes les volontés du pouvoir suprême. Il s'en fallait d'ailleurs qu'il fût innocent : il avait trafiqué de son pouvoir, vendu les services du Danemark, révélé les secrets de l'état. Il est vrai seulement que Christian V avait su, approuvé, pardonné ces trahisons. L'unique tort du ministre, aux yeux du prince, était de s'être fait son rival ou plutôt son maître. Rien que la mort n'est capable d'expier une telle audace; le supplice est prêt; Schumacker y marche le 5 juin 1676; sa contenance est ferme, son regard assuré : monté sur l'échafaud il ne prie que Dieu, refuse le bandeau dont on veut couvrir ses yeux, place sa tête sur le billot fatal. A l'instant un aide-de-camp du roi s'écrie : *De par sa majesté, grâce à Schumacker!* Il suffisait au per-

fide Christian d'avoir fait subir à son ancien ami les tourmens qui précèdent la mort, et qui sont plus affreux qu'elle. Toutefois il ne lui laissait la vie que pour le priver à jamais de la liberté. Tout joyeux au premier moment d'obtenir cette grâce, Schumacker, captif, regretta pendant vingt-trois ans le supplice. Terrible exemple qui n'épouvantera point les serviteurs du despotisme, et ne leur apprendra pas quelle est sa reconnaissance : en vain ils verront vieillir au fond d'un cachot l'auteur de la *loi royale*, ils continueront de fabriquer et de soutenir le pouvoir absolu, sans s'apercevoir qu'ils s'exposent eux-mêmes, par tant de zèle et d'habileté, a devenir les victimes de ses caprices.

La chute du comte de Griffenfeld n'arrêta point le cours des exploits de son maître, qui envahit et perdit la Scanie, pendant que le Hollandais Tromp ravageait les côtes de la Suède, et que l'amiral danois Juel s'emparait de l'île de Gothland. Souvent battu sur terre, le Suédois Charles XI le fut toujours sur mer : sa marine épuisée ne suffisait plus

à secourir la Poméranie; l'île de Rugen tomba aux mains de Christian; Stralsund, dans celles de l'électeur de Brandebourg; et les derniers restes de l'armée suédoise en Allemagne devinrent la proie des flots ou des ennemis. Cependant
1679. la paix de Nimègue désarma la Hollande, humilia l'Empire, et menaça le Danemark des armes victorieuses de Louis XIV : déjà même les Français pénétraient en Westphalie, réduisaient l'évêque de Munster à demander la paix; et cet exemple intimidait, entraînait l'électeur de Brandebourg. Il fallut donc renoncer à recueillir les fruits de tant de victoires sur la Suède, et, toute vaincue qu'était cette puissance, lui restituer, par égard pour son superbe allié, toutes les provinces que lui avaient jadis accordées le traité de Westphalie. La paix, signée le 4 septembre 1679 à Lund, rendit aussi au duc de Holstein-Gottorp ses états et sa souveraineté, et conserva au Danemark le duché d'Oldenbourg, où s'éleva bientôt la forteresse de Christiansbourg. Malgré les indemnités accordées à Christian par la Suède, il n'alla pas moins, avant de licencier son

armée, demander deux cent vingt mille écus aux Hambourgeois, qui s'estimèrent heureux d'échapper à ce prix aux justes ressentimens des danois, dont ils ne cessaient pas depuis un siècle d'encourager et de soudoyer les ennemis.

Quelques années après, quand, se dé- 1682.
fiant des Suédois, Louis XIV eut contracté une alliance avec Christian V, celui-ci profita de ces conjonctures pour dépouiller une seconde fois le duc de Holstein-Gottorp, et pour fomenter dans Hambourg des troubles, au moyen desquels il essaya vainement de s'emparer de cette ville. Une politique si tortueuse faisait peu d'honneur à son caractère, et peu de bien à son royaume ; elle ne lui permettait de garder aucune conquête, de ménager aucun allié, et ne lui valait que la juste inimitié de la maison de Gottorp, qui, rentrée par le secours de l'Empire en possession de ses domaines,
s'alliait secrètement pour les conserver 1697.
avec un roi de quinze ans, si fameux depuis sous le nom de Charles XII. Des mouvemens de troupes annonçaient une lutte prochaine dans le Holstein, lorsque
le roi de Danemark mourut, le 25 août, 1699.

des suites d'une blessure reçue dans une partie de chasse.

On dit que son peuple, qu'il avait épuisé par un luxe stérile et par des guerres non moins infructueuses, estimait son caractère et honora de longs regrets sa mémoire. Qu'en faut-il conclure, sinon que les hommes sont partout disposés à se laisser éblouir par la grandeur, à confondre la victoire avec la gloire? Non, l'élève de Louis XIV et de Schumacker, celui qui consolida le despotisme en façonnant des courtisans et d'autres esclaves; qui, se disant protestant, favorisa les jésuites; qui guerroya sans profit comme sans justice, n'eut droit aux hommages ni de ses contemporains ni de l'histoire. Qu'il reste confondu avec ce peuple de rois qui ont passé sur la terre sans y laisser de bienfaits; car on ne peut sans doute appeler de ce nom ni le rituel qu'il imposa aux églises, ni un code qui maintenait l'esclavage de la glèbe et la torture, et dont les dispositions les plus sages pouvaient être impunément violées par l'autorité royale.

CHAPITRE VIII.

Frédéric IV. — Christian VI.

Il ne tenait qu'à Frédéric IV de ne point accepter la guerre que lui léguait son père contre le duc de Holstein-Gottorp, mais il s'empressa de recueillir cet héritage et parut dans le Sleswig à la tête de vingt mille hommes. Allié du czar Pierre et du roi de Pologne Auguste, il croyait triompher sans peine, mais les Hanovriens, les Hollandais, les Suédois, qui s'armèrent en même temps en faveur
de son ennemi, rendirent la lutte fort 1700.
difficile et fort sérieuse. Copenhague, qu'une flotte s'apprête à bombarder, voit bientôt à ses portes Charles XII, commandant quinze mille soldats. Il n'en fallut pas davantage pour disposer Frédéric à implorer la paix : on la lui eût accordée pour rien aux premiers jours de son règne; maintenant il l'achète 260

mille écus. Le marché d'ailleurs n'était pas du goût du jeune roi de Suède, qui n'y accédait qu'à la prière de ses alliés.

Pour mettre le Danemark à l'abri d'un péril semblable à celui qui venait de l'alarmer, Frédéric résolut d'organiser militairement dix-huit mille paysans, espèce de garde-nationale qui prit le nom de *landmilice*. A cette disposition sage et prudente succède une autre mesure plus honorable encore. Des esclaves ne pouvaient être de bons soldats, le roi le
1702. savait, et déjà il avait octroyé la liberté aux paysans de sa seigneurie de Jaegerspris, lorsqu'enfin, sans égard aux murmures des nobles, il étendit ce bienfait à tout le royaume. Il faut observer que par cette loi nouvelle les paysans devaient rester depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à trente-cinq inscrits sur les rôles de la milice, sans pouvoir quitter leurs districts; et que malgré la rigueur d'une telle disposition les nobles trouvaient cette loi par trop libérale : elle n'a point été expressément abrogée; mais étouffée par ceux dont elle blessait les priviléges, ignorée ou mal soutenue par ceux qu'elle favorisait, elle tombait en désuétude à

la fin de l'année même qui l'avait vue paraître; si bien qu'il y eut encore des serfs en Danemark.

Frédéric IV, en paix avec ses voisins, leur louait ses troupes pour faire la guerre à la France. Plus de vingt mille Danois étaient à la solde de l'Empereur et du roi d'Angleterre Guillaume. Dix mille se trouvaient à la bataille d'Hochstedt et s'y distinguaient, s'il y a en effet quelque gloire à se bien battre pour tout le monde et indifféremment pour toutes les causes.

Pendant qu'ils vendaient ainsi leurs services et leur sang, leur monarque visitait la Norvège, se promenait en Italie, et revenait en Saxe s'allier secrètement 1709.
avec Auguste contre Charles XII, vaincu enfin à la bataille de Pultava. La Scanie, toujours regrettée des Danois, redevint le théâtre de la guerre : d'abord envahie par eux, elle fut bientôt reconquise par le Suédois Steinbock, dont la bravoure et l'habileté brillaient à côté de celles de son roi. Un moment, la peste, qui dévorait à la fois Stockholm et Copenhague, sépara les combattans : mais après un court délai, les armées ennemies

se mesurèrent de nouveau en Poméranie et sur les frontières de la Suède. Wismar, Stralsund et Gothembourg, furent assiégés par les Danois, qui, après avoir envahi les duchés de Brême et de Verden, marchèrent avec les Russes et les Saxons contre Steinbock, occupé à brûler Altotona et à ravager le Holstein, au lieu d'aller rejoindre Charles XII à Bender, comme ce prince le lui avait ordonné. Un dégel déconcerta les plans du général suédois, qui, secondé de tous les efforts du duc de Holstein-Gottorp, se vit obligé pourtant de se jeter avec son armée dans la forteresse de Tonningen, et bientôt après de capituler, car le roi de Suède
1714. était prisonnier des Turcs; son magnifique ami Louis XIV était ruiné; ses alliés les Hollandais attendaient qu'il fût plus heureux, pour le secourir, et la reine d'Angleterre qu'il fût plus malheureux, pour le combattre.

Cette princesse mourut sur ces entrefaites, et son successeur, Georges Ier, aida les Danois à s'assurer de la Poméranie, après qu'ils lui eurent permis de joindre le duché de Brême à ses états du Hanovre. Charles XII, échappé de Ben-

der, avait ramassé de nouvelles troupes, et, ne pouvant traverser le Sund sur les glaces, il entrait en Norvège, prenait Christiania, l'abandonnait, assiégeait Frédéricshall, et revolait dans la Scanie menacée par les Russes et par les Danois. Ce péril n'était qu'apparent, la désunion et les rivalités du czar et de Frédéric ne tardèrent point à le dissiper. Le czar n'ayant pu obtenir le prix qu'il mettait à ses services, les refusa tout-à-fait, quitta le Danemark, et s'efforça de traiter avec Charles XII, qui dédaigna ses avances et retourna assiéger Frédérics- 1718.
hall. On sait que le héros suédois mourut sous les murs de cette place, laissant le monde étonné de ses inutiles et sanglans exploits, dont il eût été permis de s'indigner.

La paix se fit et maintint Georges Ier en possession de Brême, comme Frédéric de tout le Sleswig. La maison de Gottorp ne recouvra que ses états du Holstein. La Suède, pour reprendre la Poméranie, paya au Danemark une indemnité de six cent mille écus, en renonçant d'ailleurs à l'exemption des droits du Sund. Peu s'en fallut que la jalousie

du czar, allumée par des transactions si favorables à Frédéric IV, ne l'entraînât à lui déclarer la guerre. Pierre étala des prétentions, inventa des prétextes, exagéra ses demandes, préludes ordinaires des agressions injustes. Celle-ci pourtant échoua par la contenance assurée du roi de Danemark et de son allié le roi d'Angleterre. Au lieu de guerroyer on traita, et les dernières années de Frédéric, les plus paisibles de son règne, n'en sont pas les moins glorieuses. Un grand incendie qui dévora la moitié de
1728. Copenhague, diminua peu l'opulence de cette ville, et fournit l'occasion de l'embellir et de la mieux distribuer; mais il consuma irréparablement la bibliothèque publique où l'on comptait plus de vingt mille manuscrits, dont plusieurs auraient jeté sans doute de vives clartés sur les antiquités du Nord.

Parmi tous les encouragemens donnés au commerce, il faut remarquer la création d'une chambre d'assurance maritime, et les expéditions envoyées dans les Indes et au Groënland. Le chef de celle du Groënland était un ministre protestant, nommé Jean Égède, qui, après de

vaines recherches pour découvrir les antiques colons de la terre Verte, s'établit lui-même au milieu des naturels, apprit leur langue, les convertit au christianisme, et devint le fondateur des petits établissemens que les Danois possèdent aujourd'hui dans cette contrée.

Prince dévot et consciencieux, Frédéric IV s'applaudissait autant des conversions opérées par ses missionnaires que des travaux de ses marins. Il fit prêcher les Africains, les Lapons, les Groënlandais; il aimait à se faire prêcher lui-même le plus souvent possible. Le jour de sa mort, qui se trouvait être l'anniversaire de sa naissance, il donna pour texte du sermon à prononcer par son chapelain ces paroles : « Mieux vaut le » jour où l'on meurt que celui où l'on » vient au monde. » Deux cent cinquante écoles établies dans les domaines royaux pour l'instruction des paysans attestent que la dévotion du prince n'était pas ennemie des lumières, et celles qu'il possédait lui-même se manifestent par l'ordre qu'il établit dans l'administration. Seulement on pourrait lui reprocher d'a-

12 oct. 1730.

voir cru que l'altération de la monnaie était permise et profitable aux gouvernemens, et d'avoir eu recours à une si triste ressource dans ses guerres avec Charles XII. C'est un moyen d'économie politique que la détresse a toujours conseillé; et il a été jugé jusqu'à nos jours avec tant d'indulgence, que nous n'oserions pas encore appliquer aux princes qui s'en sont servis le nom infâme de faux-monnayeurs.

Frédéric, veuf en 1721 de Louise de Mecklenbourg, qui lui laissait deux enfans, se maria, dès cette année même, à la fille du grand-chancelier Rewantlaw. Cette seconde épouse, qui ne porta d'abord que le titre d'Altesse, prit bientôt celui de Majesté, et reçut la couronne des mains du roi devant la cour assemblée au château de Frédéricsbourg. Elle survécut long-temps à Frédéric, dont elle n'eut aucun enfant.

Rien ne caractérise mieux les gouvernemens absolus que les brusques révolutions qui s'opèrent dans leurs directions, dans leurs systèmes, dans leurs desseins. Variables selon les caprices du seul homme qui les dirige, ils avancent ou

reculent de règne en règne, en raison des progrès ou des égaremens, de la témérité ou de la timidité du maître. Telle loi proclamée hier est abrogée aujourd'hui; et les peuples, dont la destinée est d'obéir sans murmure et sans observation, ne savent ou s'arrêter et se prendre au milieu de cette rotation continuelle du bien et du mal. Cet effet du despotisme, quoique moins sensible en Danemark qu'en beaucoup d'autres états, à cause de la modération des princes qui l'ont gouverné depuis 1660, s'y fait pourtant remarquer à plusieurs époques, et surtout à celle où nous sommes parvenus. La direction libérale que Frédéric IV a donnée au gouvernement, est tout-à-coup entravée et changée par son fils, Christian VI. Plus de liberté pour les 1730.
pauvres paysans : les voilà impitoyablement rattachés à la glèbe; ils sont d'abord affranchis du service militaire, mais trois ans après on rétablit cette dure corvée, qui achève leur misère. Aucun trouble intestin, aucune guerre extérieure ne troubla néanmoins le royaume allié à la Russie, à l'Autriche, à l'Angleterre, et un peu plus tard à la

Suède. Le commerce profita de la paix pour étendre au loin ses entreprises et ses relations. On voit une compagnie des Indes occidentales obtenir des priviléges, acheter l'île Sainte-Croix à la France, exciter la jalousie des Anglais et des Hollandais par sa prospérité. Une banque publique s'établit à Copenhague, et
1736. quelque défiance qu'inspirent l'influence et la protection du gouvernement en un tel genre de service, elle ne tarde point à devenir utile et populaire. Il faut dire pourtant que l'éclat du commerce privilégié, que les fortunes amassées par les monopoleurs, contrastaient avec la pénurie du peuple, condamné par Christian à subvenir aux besoins d'un luxe effréné et d'une dévotion dispendieuse. Par les soins du roi, un palais somptueux s'éleva dans la capitale; par ceux de la reine, une abbaye fondée au château de Walloë servit d'asile à seize demoiselles nobles, qui eurent une princesse pour abbesse, et une comtesse pour prieure.

Le trésor, épuisé par de si magnifiques dépenses, aussi bien que par les missions qu'on ne cessait point d'envoyer en des contrées lointaines, ne put aider assez le

parti qui voulut placer sur le trône vacant de la Suède l'héritier de celui de Danemark, le fils de Christian VI. Plus riche et plus habile que le monarque danois, l'impératrice Élisabeth fit avorter ces menées, donna la paix et ensuite un roi à la Suède. C'était son neveu, Adolphe Frédéric : prince de la maison de Gottorp, il se souvenait des outrages faits à sa famille par le Danemark, et se montrait disposé à les venger ; il s'unit contre cette puissance à son frère le duc de Holstein, qui devait régner en Russie sous le nom de Pierre III. De part et d'autre on assemblait des troupes, et Christian avait formé avec la France une alliance offensive et défensive, lorsqu'il mourut le 6 août 1746, n'étant encore âgé que de quarante-six ans. Son règne s'était écoulé sans guerre ; seulement des traités l'avaient obligé de fournir six mille soldats d'abord à l'Empire, puis à l'Angleterre, mais sans exposer le Danemark à aucun danger sérieux. 1743.

On avait vu Christian VI, fastueux et dévot, partager son temps entre la représentation et de religieux exercices : les entretiens et les controverses des

théologiens avaient pour lui beaucoup d'attraits; il acquit ainsi le surnom de *pieux*, et presque la réputation d'un docteur. Peut-être doit-on à son zèle pour la réforme luthérienne son constant amour de la paix, de l'ordre public et des bonnes mœurs. Il est fâcheux que sa théologie ne l'ait pas entraîné aussi à mépriser les folles dépenses, à mieux connaître les intérêts du commerce, qu'il avait intention de protéger. Mais comment croire à son austère et fervent christianisme, comment le juger digne de son surnom, si on le voit, dans l'accès honteux d'une colère injuste, se souiller d'un inutile assassinat? Or, il est arrivé au pieux Christian VI de brûler la cervelle à un de ses coureurs, parce que ce malheureux au lieu de précéder les chevaux de l'équipage royal, avait peine à les suivre. Un tel attentat faisait assurément peu d'honneur à la dévotion du prince et à son pouvoir absolu.

CHAPITRE IX.

Frédéric V. — Christian VII.

La politique de Frédéric V et la pru- 1746.
dence de l'impératrice Élisabeth prévinrent la guerre qui allait éclater entre le Danemark et la Suède. Sans renoncer à ses ressentimens, la maison de Holstein-Gottorp ajourna du moins sa vengeance. Grâce à la paix qui se prolongea longtemps encore, le commerce occupa tous les Danois, et fixa presque seul l'attention de leur monarque. Une académie royale des sciences, créée sous le règne précédent, répandit sur celui-ci des lumières et de l'éclat; elle donna à tous les travaux une impulsion nouvelle, une meilleure direction. Des réfugiés français et allemands, appelés ou accueillis dans le Jutland, y défrichèrent de vastes terrains, et y portèrent de bonnes pratiques d'agriculture. La fabrication des étoffes de laine dut à quatre

cents étrangers réunis dans l'île de Tassing de grands perfectionnemens. On prouverait assez le progrès rapide et la prodigieuse activité de l'industrie manufacturière, en observant que Copenhague ne comptait que douze cents fabricans à l'avénement de Frédéric V, et qu'à sa mort, en 1766, leur nombre s'élevait à quatre mille. Plus les produits s'accroissent, plus les échanges se multiplient. En Danemark, comme ailleurs, l'industrie en s'agrandissant entraîna le commerce à s'étendre. Malheureusement c'étaient presque toujours encore des compagnies privilégiées qui exerçaient ce négoce : l'une d'elles, la société asiatique, fit d'immenses bénéfices, et pour témoigner sa reconnaissance au roi, qui avait acheté en sa faveur les îles Nicobar (depuis îles Frédéric), elle lui érigea, dans Copenhague, une statue équestre, dont Sally, sculpteur français, avait fourni le modèle. En Amérique, le commerce danois devint tout-à-fait libre par l'acquisition de l'île Sainte-Croix que le gouvernement acheta de la compagnie des Indes occidentales. D'autres bienfaits signalèrent la sage administra-

tion de Frédéric V : en compensation de l'inutile palais qu'avait bâti son père, il construisit un vaste et commode hôpital, admiré encore aujourd'hui des étrangers. Toutes les études, tous les beaux arts obtinrent son attention, ses faveurs ou plutôt ses hommages. Entre les hommes de lettres qui ont honoré son règne, le plus célèbre était Holberg, que les Danois considèrent toujours comme le père de leur littérature; il l'est du moins de leur théâtre. Ses compositions dramatiques, interrompues sous le dévot Christian VI, lui valurent, sous Frédéric, le titre de baron, et de plus réels honneurs, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1754. Niébuhr et d'autres savans, secondés par les bienfaits du même prince, allèrent explorer l'Égypte, que 1761.
leurs laborieuses recherches ont montrée pour la première fois à l'Europe moderne.

Tout d'un coup la guerre menaça de fermer les honorables carrières qui venaient de s'ouvrir aux Danois. A l'impératrice russe Élisabeth succédait son neveu, le prince de Holstein, Pierre III, qui semblait n'avoir aspiré au trône de Russie que pour recouvrer la couronne

ducale ravie à son père. En effet, dès qu'il se vit maître de se venger, il s'en occupa sans relâche, fit la paix avec le célèbre roi de Prusse, Frédéric II, poussa quarante mille hommes vers le Holstein, et jura de ne laisser de possessions et de retraite aux rois de Danemark que la colonie de Trinquebar, en Asie. Sans s'effrayer de ces bravades, Frédéric V, dont les trésors avaient trouvé jusqu'alors de plus utiles emplois, rassembla soixante-dix mille hommes qui eurent pour commandant le maréchal de Saint-
1762. Germain. Ce Français, guerrier renommé à cet époque, attendit Pierre III et sa grande armée, en surprenant Lubeck et Travemund, et en rançonnant Hambourg. Le 30 juillet était le jour où l'empereur de toutes les Russies devait se mettre lui-même à la tête de ses troupes; le 30 juillet fut le jour de ses funérailles : on sait comment ce czar détrôné, emprisonné, étouffé en moins d'un mois, eut pour successeur sa femme, Catherine II. Les Russes, rappelés dans leur pays, ne menacèrent plus le Danemark. Il s'éleva bien encore quelques démêlés à l'occasion de la tutelle du jeune duc

de Holstein, fils de Pierre III, mais sa mère et Frédéric qui se la disputaient ne l'obtinrent ni l'un ni l'autre; et tous deux convinrent, pour prévenir de nouveaux différends, d'échanger les duchés d'Oldenbourg et de Delmenhorst, possessions danoises, contre le duché de Holstein-Gottorp. Ce traité provisoire, ratifié, six ans après, par le grand duc Paul Pétrowitz, n'était pas encore tout-à-fait conclu quand la mort enleva Frédéric V à ses sujets. Il expira paisible- 1766.
ment comme il avait régné. « C'est, dit» il à son fils aîné, Christian, qu'il avait » eu de son premier mariage avec Louise, » princesse d'Angleterre, c'est une grande » consolation pour moi à mes derniers » momens de n'avoir jamais offensé per» sonne, et de n'avoir pas une goutte de » sang sur les mains. » Une partie de sa gloire est revendiquée par son ministre Hastwig Bernstorf, qui seconda les progrès du commerce et des arts, et donna un utile exemple aux grands seigneurs en affranchissant les serfs de ses domaines. Il était réservé à son neveu, André Bernstorf, de rendre général, sous le règne suivant, cet acte de justice.

Christian VII en prenant les rênes de l'administration n'en modifia aucunement la marche. Les conseillers et les ministres de son père restèrent les siens. Son mariage avec la princesse Mathilde, sœur du roi d'Angleterre Georges III, ne déplut qu'à sa belle-mère la reine douairière Julie-Marie de Brunswick-Wolfenbutel, femme altière et vindicative, qui, humiliée d'avoir peu de part aux affaires de l'état, préférait son propre fils Frédéric à Christian, et aspirait à les dominer tous les deux. Le roi, profitant de la paix profonde où se trouvait le Danemark, parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et la France. Il ne dédaigna point à Cambridge d'associer à son titre de roi celui de docteur, et s'honora des éloges qu'il reçut bientôt du patriarche de Ferney.

1770. Ce qui les lui méritait était l'établissement de la liberté de la presse dans ses états. Les censeurs qui l'entravaient depuis 1660 disparurent après que le médecin Struensée, acquérant la confiance du roi, et s'immisçant dans les affaires, eut chassé le comte de Bernstorf et pris sa place. Cette révolution de palais s'o-

péra sans secousse, mais irrita la noblesse et la reine Julie, dont elle déconcertait les vues ambitieuses. On se ligua contre le nouveau ministre; ses réformes, presque toutes justes et libérales, ne trouvèrent pas même d'appui dans le peuple, et la presse, qu'il avait rendue libre, devint l'arme dont on se servit le plus contre lui. Calomnié, outragé sans relâche, il ne perdait rien de son crédit auprès du roi. Une nuit pourtant, à la suite d'un bal, l'impérieuse Julie entre avec trois personnes dans la chambre de Christian, et lui fait signer l'ordre d'arrêter à l'instant la reine Mathilde, le ministre Struensée, et son confident le comte Brand. Comment cette décision fut-elle arrachée? Que se passa-t-il dans cette conférence nocturne? La violence y vint-elle à l'appui des discours? On l'ignore; car les ennemis de Struensée ont seuls expliqué sa disgrâce; ils ont dit qu'il avait de concert avec la reine Mathilde rédigé un acte d'abdication à souscrire par Christian VII, et que celui-ci, prévenu à temps, fit saisir les coupables [1].

17 janv. 1772.

[1] Depuis cette époque le 17 janvier est con-

Ce qu'on pourrait trouver mieux prouvé serait une liaison illicite entre le ministre et sa souveraine. Quoi qu'il en soit, le supplice de Struensée et du comte Brand suivit de fort près leur arrestation. La reine Mathilde elle-même courut de très-grands dangers, que néanmoins les représentations énergiques de l'ambassadeur anglais conjurèrent : on la conduisit au château de Cronenbourg, où elle demeura prisonnière jusqu'au mois de mai ; à cette époque, une flotte envoyée par son frère Georges III vint la prendre et la conduisit en Hanovre. Épuisée par tant d'affronts et de périls, elle cessa bientôt de vivre, laissant au roi un fils et une fille.

Ces révolutions de cour, indifférentes au peuple, se seraient accomplies à son insu, si elles n'avaient été révélées par de plus grandes catastrophes. Après tout, les ambitieux qui aspiraient au pouvoir voulaient l'exercer à leur profit. Ils ne ménageaient la nation que pour l'op-

sidéré en Danemark comme un jour néfaste; *c'est un 17 janvier,* dit-on proverbialement lorsqu'on veut désigner une journée malheureuse.

primer plus long-temps et plus à l'aise. Les sages ordonnances, qui n'avaient pu rendre Struensée populaire, furent abrogées par la reine Julie ou plutôt par son ministre Owe Guldberg. C'étaient ces deux personnages qui disposaient des destinées du Danemark; car depuis la fatale nuit du 17 janvier, le roi n'exerçait presque plus aucune influence sur le gouvernement. Des breuvages que lui avait administrés sa belle mère le réduisait à un état voisin de l'imbécillité ou de la démence. On se demandait pourquoi, si les souverains sont exposés comme les autres hommes à perdre la raison, un pouvoir sans limite leur avait été confié; et à quel signe il serait possible de reconnaître l'instant où l'égarement de leur esprit autoriserait la désobéissance, et la distinguerait de la sédition?

L'administration nouvelle dura douze années en pleine paix : elle sut réunir pour jamais le Holstein au royaume, et garder une neutralité armée pendant la guerre de l'indépendance américaine. Cependant le fils de la reine Mathilde, parvenu à l'âge où les passions s'allu-

ment, conçut un ardent désir de venger sa mère et Struensée, en arrachant le pouvoir à leurs persécuteurs. L'entreprise était facile. Toujours malade, Christian VII comptait pour peu de chose dans l'état; il était mort politiquement, et les courtisans, cherchant un maître à flatter et à solliciter, se tournaient vers le prince royal. Aidé
1784. des conseils d'André Bernstorf, qui voulait recouvrer le porte-feuille de son oncle, Frédéric, à seize ans, pour ressaisir la couronne paternelle, renversa sans péril et presque sans effort l'administration d'une vieille reine qui, n'ayant point d'avenir, ne trouva aucun appui.

CHAPITRE X.

Frédéric VI. — Droit de glèbe aboli. — Copenhague bombardée et prise par les Anglais. — La Norvège cédée au roi de Suède.

Une grande et belle action signala les commencemens du règne de Frédéric VI; car, bien qu'il n'ait pris ce titre de roi qu'en 1808, après la mort de son père, il gouverna en effet dès 1784; et l'essai de son pouvoir fut un bienfait depuis long-temps attendu, toujours désiré, l'affranchissement des paysans. Déjà, en 1769, plusieurs commissaires avaient été chargés de présenter des moyens d'opérer cette réforme sans nuire à l'état; leurs travaux, actifs sous Hartwig Bernstorf et sous Struensée, étaient restés interrompus sous la reine mère : Frédéric et son ministre André Bernstorf ordonnèrent de les reprendre. Après de longues et lumineuses discussions qui

ont été imprimées, une ordonnance parut, qui déclarait que la servitude de
1788. la glèbe cesserait tout-à-fait à l'ouverture du dix-neuvième siècle, et qui l'abolissait sur-le-champ pour les paysans qui n'avaient pas atteint leur quatorzième année, ainsi que pour ceux qui avaient dépassé la trente-sixième. La seule obligation à laquelle ils restaient astreints était de défendre la patrie pendant un certain nombre d'années; glorieux service, mais qui, profitable à tous les citoyens, aurait dû être également supporté par tous. Ce fut en vain que l'aristocratie s'efforça, même après 1800, de faire abroger ou suspendre cette ordonnance, le prince royal la maintint avec courage, parce qu'il l'avait proclamée avec bonne foi.

Comme il prenait à tâche de maintenir la paix, il n'envoya qu'avec regret, et parce qu'il y était contraint par les traités, des troupes auxiliaires aux Russes armés un moment contre la Suède. Sans cesse occupé du bien du royaume, il appelait à lui tous les hommes les plus éclairés. C'était avec eux qu'il réformait le code criminel, supprimait les mono-

poles, parvenait à raffermir le crédit public ébranlé, et abolissait, avant tous les autres rois, l'infâme trafic des noirs. Cette dernière mesure, décrétée dès 1793, fut rigoureusement exécutée en 1803, lorsque le parlement anglais hésitait encore à l'adopter.

Quand la révolution française eut éclaté, quand vingt rois se liguèrent et s'armèrent contre elle, tous les soins du cabinet de Copenhague tendirent à préserver le Danemark de l'embrasement qui menaçait le reste de l'Europe. Il fallut à Frédéric autant d'habileté que de courage pour résister tour à tour aux séductions et aux menaces dont on l'entourait. Prince absolu, mais humain, il cédait aux sages avis du comte de Bernstorf qui ne voulait pas jeter son pays dans une querelle étrangère, dont la prompte issue ne lui semblait pas aussi assurée qu'aux autres hommes d'état. Dans toutes les provinces danoises on suivait avec curiosité, souvent même avec un vif intérêt, les progrès de la révolution française; on l'étudiait afin de n'en pas confondre les bienfaits et la gloire avec les excès criminels qui l'ont

souillée. A peine un affreux incendie
1795 qui dévasta Copenhague put-il suspendre ou ralentir ces studieuses observations. Mais le judicieux ministre qui ne s'effrayait point de cette instruction nouvelle avidement recueillie par les Danois, qui la favorisait au contraire et semblait presque l'encourager, Bernstorf mourut et descendit tout entier dans la tombe. Les intrigans décrièrent ses idées politiques, la cour les oublia presque toutes, et l'on changea la direction libérale qu'il avait donnée au gouvernement : des lois iniques, des mesures arbitraires rappelèrent aux Danois qu'ils avaient le malheur de vivre sous le pouvoir absolu.

27 sept. 1799. Selon l'usage, on s'en prit d'abord à la liberté de la presse : il était urgent, disait-on, *de préserver la portion la moins éclairée du peuple, et surtout l'innocente jeunesse, du danger d'être égarées et corrompues.* En conséquence on décréta que *quiconque aurait provoqué ou conseillé un changement dans la forme du gouvernement serait puni de la peine de mort;* que les travaux forcés à perpétuité seraient le salaire de tous ceux qui

voueraient au mépris le gouvernement du roi. Du reste, l'ordonnance déclare expressément (art. VII.) qu'*il ne sera défendu à personne de publier ses opinions concernant les améliorations et les perfectionnemens qu'il croirait nécessaire d'apporter aux lois, aux ordonnances et aux institutions publiques du pays; bien entendu néanmoins* (ajoute-t-elle aussitôt), *que l'auteur doit s'exprimer avec modestie, et ne point oublier le respect qu'en sa qualité de citoyen et de sujet il doit au gouvernement et au législateur. Quiconque aura contrevenu à cette disposition en raillant le gouvernement avec amertume, ou en critiquant ses mesures en termes indécens et irrespectueux, sera puni d'emprisonnement au pain et à l'eau durant quatre à quatorze jours, pourvu que son délit ne soit pas assez grave pour tomber sous les dispositions de l'article* II *de cette loi* (*les travaux forcés à perpétuité*). Après de si bienveillans appels aux lumières des publicistes et des écrivains, et surtout après le bannissement de plusieurs d'entre eux [1], il ne faut point

[1] M. Malte-Brun, auteur d'un *Catéchisme*

s'étonner du silence qu'ont long-temps gardé les presses danoises. Leur secours était cependant plus que jamais nécessaire pour prévenir, en les annonçant, les malheurs qui ne tardèrent point à fondre sur le royaume.

Sa tranquille prospérité faisait envie aux Anglais; sa flotte nombreuse et brillante leur inspirait des craintes, ils semblaient ne le ménager que parce qu'ils le redoutaient. Lorsque, d'accord avec la Russie, avec la Prusse, avec la Suède,
1800. le cabinet de Copenhague, en proclamant de nouveau sa neutralité, eut déclaré que le pavillon danois neutralisait la cargaison, le ministère anglais n'adhéra point à ce principe, fit arrêter les vaisseaux du Danemark comme ceux des autres états neutres, et envoya les amiraux Parker et Nelson dans la Baltique.

Alors naissait en France, et se propageait dans le Nord, l'idée de bannir les Anglais de tous les marchés européens; on croyait ruiner aisément l'industrie britannique, en ne lui laissant plus de

des Aristocrates qui avait fait grande sensation en Danemark, fut du nombre des proscrits.

débouchés : on publia le blocus continental. Pour qu'un tel projet s'accomplît, il eût fallu que l'Europe entière obéît au même maître ou subît la même influence; qu'afin de ruiner une nation, toutes les autres se condamnassent à supporter un joug universel. Bonaparte comprit fort bien ce système, et le trouva fort de son goût. Les Français s'y résignèrent les premiers, et ce n'est pas la faute de l'aventurier qui les gouvernait, si le succès n'a pas été complet. Il passait pour un habile despote; mais les rois ses collègues n'ont pas tous été d'assez dociles esclaves. Il aurait dû prévoir leur insubordination, leurs défections successives, en voyant que ce système, à peine avoué, allumait la guerre entre l'Espagne et le Portugal, entre le Danemark et les villes de Hambourg et de Lubeck.

Déclarées coupables d'avoir continué leur commerce avec les Anglais, ces villes reçurent presque sans résistance les trou- 2 av.
pes de Frédéric. Vers le même temps, 1801.
Nelson parut dans le Sund avec dix voiles; l'amiral danois, qui n'en commandait que huit, osa l'attaquer. Après quatre heures d'un combat meurtrier, les

Danois, dont plusieurs vaisseaux avaient été coulés bas, se retirèrent en désordre. La nouvelle de l'assassinat du czar Paul Ier, leur allié, leur parvint sur ces entrefaites, et les décida subitement à traiter avec les Anglais, qui, n'étant pas encore informés de cette catastrophe, ne mirent d'autres conditions à la paix que la cessation du blocus et l'évacuation de Hambourg. Déjà maîtresse des îles Sainte-Croix et Saint-Thomas, l'Angleterre les restitua au Danemark; mais ses vaisseaux exercèrent rigoureusement *le droit de visite,* l'une des plus humiliantes vexations que la force ait inventées. Au sein des grands désordres qui troublaient le monde, celui-ci était peu aperçu; et le prince royal Frédéric, content d'avoir assuré l'indépendance et la paix de son pays, endurait avec patience ce qu'il fallait souffrir par nécessité. Ses vœux toutefois étaient contre l'Angleterre, usurpatrice de la navigation et du commerce du monde; il se réjouissait des victoires d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland; il triomphait, pour ainsi dire, avec Napoléon, et trouvait moyen d'ajouter au territoire danois, après les duchés de

Sleswig et de Holstein, le comté de Rantzau, la seigneurie de Pinneberg et l'importante place d'Altona.

Privé de l'alliance de la Russie par le traité de Tilsitt, le cabinet de Saint-James voulut conquérir bon gré mal gré celle 1807. du Danemark. Il craignait, non sans raison, que la belle flotte de cette puissance ne passât bientôt à la disposition de la France. Il se hâta donc d'envoyer douze vaisseaux dans le Sund, et des agens à Kiel, où se trouvait le prince royal. Ils lui signifièrent que le temps était venu de se décider entre l'Angleterre et l'usurpateur du trône français; de renoncer à une neutralité visiblement perfide, et de déposer avec franchise entre les mains du gouvernement anglais la forteresse de Cronnenbourg, la ville de Copenhague et la flotte qui en occupait le port. De telles propositions ayant été repoussées comme elles méritaient de l'être, les plénipotentiaires anglais déclarèrent que la Selande allait être envahie; et comme cette menace n'ébranlait pas Frédéric, ils le quittèrent pour aller donner à leur amiral Gambier le signal des hostilités. A bord de la flotte anglaise se trouvaient

dix mille soldats, qui, débarqués sous les ordres du général Catheart, marchèrent sur Copenhague déjà menacée par mer. Un péril si peu prévu devait inspirer les plus vives alarmes : de la part de l'ennemi, cette guerre ressemblait à une trahison, l'attaque à une surprise. A peine le prince royal eut-il le temps de regagner la capitale, d'en faire sortir son vieux père, et de pourvoir aux premiers moyens de défense. On peut lui reprocher de ne s'être point, à l'exemple de son aïeul Frédéric III, enfermé dans la ville : il alla rassembler des troupes dans le Holstein.

Préparés d'avance au combat, les Anglais entrent soudainement dans la rade de Copenhague, emportent la batterie des Trois-Couronnes qui défend le port, 2 sept. commencent un bombardement, le continuent durant trois jours, mettent en cendre six cents maisons, exterminent une foule de bourgeois et de soldats réunis, comme en 1659, pour la défense de la patrie. Cette fois leur généreux dévouement ne la sauva point, il fallut que le général Peyman, gravement blessé, ouvrît les portes d'une ville couverte de

décombres et incapable d'une plus longue résistance. Frédéric, en Holstein, se concertait avec le général français, prince de Ponte-Corvo : il s'occupait de rassembler des troupes pour voler au secours de la capitale. En apprenant qu'elle s'était rendue, il s'en indigna, refusa de ratifier la capitulation, et ordonna même de traduire en jugement les officiers qui l'avaient signée. Cette conduite énergique, les menaces de l'empereur Alexandre, et les troupes de l'empereur Napoléon intimidèrent les Anglais, qui, désespérant de conserver Copenhague, ne songèrent plus qu'à la ruiner, renversèrent les fortifications que la bombe avait épargnées, détruisirent les établissemens de marine, en tirèrent, ainsi que des magasins et des édifices publics, une immense proie, et la chargèrent sur les vaisseaux de commerce ou de guerre qu'ils avaient trouvés dans le port. Enfin après plus de trois mois employés à ces destructions et à ce pillage, au moment où six mille Danois s'élançaient de la Fionie dans la Selande, la flotte britannique s'éloigna des ruines de Copenhague, traînant à sa suite quinze vais- 18 oct.

seaux de ligne, quatorze frégates, cinq bricks, toute la marine et toutes les richesses de la capitale du Danemark. On vit les matelots anglais remonter triomphalement la Tamise : ils nommaient leur coup de main une victoire, et leurs rapines des conquêtes. Ainsi les Normands, au moyen âge, après avoir ravagé l'Angleterre elle-même, rentraient dans leur pays en célébrant leurs excursions barbares et les larcins dont ils allaient jouir.

Catheart en évacuant Copenhague avait porté son quartier-général à Helseinbourg, en Scanie; maître de l'île d'Héligoland, il veillait sur les côtes danoises et y entretenait la terreur, n'attendant, comme les Suédois, ses alliés, qu'une occasion favorable pour entreprendre de nouvelles expéditions. Il est presque superflu d'ajouter qu'en ce même temps les colonies du Danemark subissaient le sort des colonies françaises : Saint-Thomas, Sainte-Croix, tout, jusqu'aux îles Feroë, était envahi par les
13 Anglais. Ce fut en de si pénibles con-
mars jonctures que le prince Frédéric perdit
1808. son père Christian VII, et prit le titre

de roi. Ses sujets, quelque malheureux qu'ils eussent été sous son administration, estimaient son caractère, applaudissaient à ses intentions, et avaient la justice de ne pas lui imputer leurs calamités.

Pour les réparer, ou du moins pour y mettre un terme, il resserra l'alliance qui l'unissait au gouvernement français, et appela dans le Jutland et dans la Fionie les troupes que commandait le prince de Ponte-Corvo. Ce général, obligé de surveiller l'Allemagne et la Hollande, promenait son quartier-général d'Odensée à Altona. Durant son absence c'était le marquis de la Romana qui se trouvait chargé de défendre les îles danoises. Ce seigneur, qu'une politique astucieuse avait arraché de l'Espagne, ne servait qu'à regret et avec un dégoût extrême l'oppresseur de son propre pays : il s'assura des soldats espagnols qu'il commandait, entretint des intelligences avec l'amiral anglais Keates, lui livra le fort de Nybourg, et s'embarqua avec deux divisions pour aller défendre l'indépendance de sa patrie. Les autres corps espagnols, qui défendaient le Danemark pour

Napoléon plus que pour Frédéric, ne purent suivre Romana ; désarmés à temps, ils furent déclarés prisonniers par ordre du gouvernement français.

De la Norvège, où commandait le prince Christian de Holstein Augustinbourg, s'étaient élancées sur la Suède quelques troupes qui obtenaient des succès, et qui emportaient la redoute de Blakier, tandis que l'empereur Alexandre, encore l'ami et l'admirateur de Napoléon, conférait avec lui à Erfurth et faisait envahir la Finlande. Tout allait bien pour le système continental : les marchandises anglaises, repoussées ou brûlées à Pétersbourg, à Varsovie, à Berlin, à Copenhague, à Hambourg, à Lubeck, n'avaient plus d'accès dans le Nord qu'à Stockholm; encore les Suédois murmuraient-ils hautement de cette exception, croyant sans doute la payer trop cher par la guerre qu'il leur fallait soutenir contre la Russie et le Danemark. Mais leur prince, Gustave-Adolphe, obstiné dans sa politique anglaise, déclarait que plutôt d'y renoncer, il abdiquerait la couronne. Ses fidèles sujets, épuisés d'impôts, humiliés de la perte de la Finlande, le pri-

rent au mot. Désarmé, arrêté, conduit au château de Gripsholm, Gustave signa, en son nom et pour ses descendans, une expresse renonciation au trône. Avec son règne finit la guerre entre les états du Nord; car son successeur, le vieux duc de Sudermanie, s'empressa d'apaiser l'empereur Alexandre en adhérant au système de Napoléon; et de complaire au Danemark, en désignant Christian de Holstein Augustinbourg pour héritier du trône de Suède. On sait que ce prince survécut peu à son élévation, et qu'il fit place à Charles-Jean, alors prince de Ponte-Corvo, et auparavant le général Bernadotte. Sous ces divers noms, ce nouveau prince a servi successivement avec un dévouement toujours glorieux la république française, Napoléon, et les ennemis de cet usurpateur. En 1810, il ne lui manquait, pour *passer* roi, que d'abjurer le catholicisme : s'étant fait instruire, il adhéra cordialement à la confession d'Augsbourg. Son père adoptif, le roi de Suède, Charles XIII, le salua du nom de Charles-Jean, sous lequel il règne encore aujourd'hui sur cette contrée. 1809.

Rentrés ainsi en possession de la Poméranie, les Suédois brûlèrent avec un soin scrupuleux tous les produits de l'industrie anglaise, et armèrent des corsaires. Mais c'était surtout des ports du Danemark qu'il en sortait de redoutables; ils avaient à venger d'anciennes injures : les matelots danois se montraient, en ruinant le commerce de leurs ennemis, aussi à craindre sur de frêles bâtimens qu'ils l'avaient été sur ces magnifiques vaisseaux conquis naguère à Copenhague par la piraterie britannique.

A Pétersbourg cependant on commen-
1812. çait à se fatiguer du grand système continental : l'imposant personnage qui l'avait inventé s'aperçut de cette tiédeur, et pour en guérir l'empereur Alexandre, il prépara une expédition contre la Russie. De son côté, le cabinet moscovite fit alliance avec celui de Saint-James, et tous deux pour s'attacher Charles-Jean lui garantirent, dans une conférence à Abo, la réunion future de la Norvège à la Suède. Cette cession, où le bon plaisir des hautes parties contractantes était seul consulté, passait pour une juste in-

demnité de la Finlande toujours incorporée à la Russie. Ce ne fut qu'après la désastreuse campagne de Moscow, et après la défection de la Prusse, que le roi de Danemark eut connaissance du traité d'Abo : on le somma de s'y soumettre. Soit pour affaiblir en effet ses regrets, soit surtout pour l'armer brusquement contre Napoléon, les Anglais lui offraient en dédommagement de la Norvège des possessions qu'il fallait arracher aux Français. Cette artificieuse promesse ne l'avait point séduit, et l'apparition d'une nouvelle flotte britannique devant Copenhague excita son courroux. Il n'hésita pas un instant à déclarer la guerre à la Suède, à la Russie, à la Prusse; plusieurs corps danois se joignirent au général français Davoust, s'emparèrent avec lui de Lubeck, de Wimar, de Rostock, battirent les Prussiens à Ratzebourg, les Suédois et Charles-Jean sur l'Elbe. Mais la retraite des Français rendit inutile tant de courage et de dévouement. Il fallut négocier; et le traité de Kiel, signé seulement le 14 janvier 1814, en ôtant aux Danois la Norvège, leur assurait la Poméranie suédoise et la remise de leurs

avril 1813.

colonies. Toutefois l'Angleterre retenait pour elle l'île Heligoland, que sa position aux bouches de l'Elbe rendait fort importante.

Lorsque des proclamations apprirent aux Norvégiens qu'ils appartenaient à Charles-Jean, leur mécontentement éclata de toutes parts; les portes de leurs places frontières se fermèrent; les citoyens s'exhortaient à la résistance, rappelaient les vieux ressentimens de leur nation contre la Suède, ou s'efforçaient de resserrer les nœuds qui les attachaient à la monarchie danoise. Des souvenirs bien plus chers encore se réveillaient dans leurs âmes; ils songeaient à leur antique indépendance. D'une commune voix le prince héréditaire, Christian-Frédéric, qui commandait en Norvège, fut proclamé roi dans Christiania. Il se montra digne de la faveur publique : sa courageuse activité et le zèle de ses soldats lui donnaient le droit de ne pas redouter le roi Charles-Jean; mais il avait à combattre une coalition formidable. Alexandre et Georges III, restaurateurs en France de la monarchie légitime, la semblaient attaquer dans

le Nord, et y protéger l'usurpation dont ils triomphaient ailleurs : neuf vaisseaux anglais et une armée de trente-cinq mille Russes se présentèrent pour soutenir, en Norvège, le prince parvenu au trône de Suède. Voyant que défendre la Norvège serait l'exposer à d'affreux ravages, Christian-Frédéric enchaîna lui-même l'ardeur de ses troupes, obtint de l'ennemi la promesse d'adhérer à la constitution libérale que se donnaient les Norvégiens, et revint à Copenhague, emportant leurs regrets et leurs hommages, admiré du peuple qui le devait perdre, et chéri dans le royaume où il rentrait. Les volontés des potentats coalisés éprouvaient ainsi au-delà du Sund une résistance dont s'étonnait leur souveraine puissance : ils soupçonnaient le roi de Danemark d'être la cause de cette indocilité, et déjà ils avaient fait envahir le Holstein par des troupes prussiennes et russes.

Le besoin de faire cesser cette occupation et d'obtenir, après la perte de la Norvège, une équitable indemnité, conduisit Frédéric VI au congrès de Vienne. Il y réclama vainement l'exécution du

traité de Kiel : la Poméranie suédoise et l'île de Rugen passèrent sous la do-
1815. mination de la Prusse; et pour tout dédommagement on annexa seulement aux états danois le territoire de Lavenbourg.

Après le 20 mars 1815, quand les souverains, obligés d'abattre une seconde fois Napoléon, eurent ordonné une nouvelle levée de l'Europe presque entière contre l'inépuisable France, dix mille hommes, demandés à Frédéric VI, ne partirent pas assez tôt pour prendre part à la courte campagne de Waterloo; mais ils ont fait partie, jusqu'en 1817, de l'armée d'occupation commandée par Wellington.

Depuis lors la profonde paix du Danemark n'a point été troublée, le commerce a repris quelque essor, les travaux scientifiques, les recherches archéologiques, et surtout l'enseignement élémentaire ou mutuel ont été encouragés; fort peu d'actes arbitraires ont retracé aux yeux du peuple le caractère absolu du pouvoir qui le régit. Ce peuple jouit-il en effet du bonheur auquel son industrie et sa position maritime lui

permettraient d'aspirer? Les raisons d'en douter sont trop sensibles. Le crédit public ne s'élève point, non pas tant parce que le gouvernement a recours sans cesse à de nouveaux emprunts, que parce qu'il suffit d'une ordonnance pour le ruiner. Des hommes de lettres, qui contribueraient à la gloire de leur patrie, la désertent, parce que la liberté de la presse n'y est point encore établie. Où tout est provisoire, ce qui subsiste doit languir, et ce qui s'affaiblit dépérir; là rien ne s'agrandit et ne s'affermit, même en prospérant. On a donc lieu de penser que le jour n'est pas loin, où Frédéric VI, cédant aux sentimens généreux de son cœur, ainsi qu'aux vœux honorables de ses sujets, se délivrera lui-même d'un monstrueux surcroît de puissance inutile aux rois justes comme lui, et dangereux chez un peuple éclairé comme le sien. Sous l'empire d'un monarque bienfaisant et d'une constitution sage, le Danemark, resserré par les nouveaux traités en des limites si étroites, et réduit à moins de deux millions d'habitans, aura bientôt acquis plus de force, de bonheur et de véritable gloire,

qu'il n'en pouvait conserver au temps où l'Estonie, la Norvège et la Suède obéissaient à ses rois.

FIN.



TABLE

CHRONOLOGIQUE ET ANALYTIQUE DE L'HISTOIRE DU DANEMARK.

PREMIÈRE PARTIE.

ORIGINES DANOISES. — MONARCHIE. — RÉGIME RELIGIEUX ET FÉODAL.

CHAPITRE PREMIER.

Temps antérieurs au dixième siècle de l'ère vulgaire.

Dates. Pages

CHAPITRE II.

Harald et ses successeurs. — Christianisme. — L'Angleterre conquise et perdue.

CHAPITRE III.

Monarchie élective. — Progrès de la puissance ecclésiastique.

CHAPITRE IV.

Féodalité. — État des personnes. — Conquêtes en Estonie.

CHAPITRE V.

Les successeurs de Waldémar II. — Anarchie ecclésiastique et féodale.

CHAPITRE VI.

Règnes de Waldémar III et de sa fille Marguerite; union de Calmar.

CHAPITRE VII.

Règnes d'Éric VII et de Christophe III.

CHAPITRE VIII.

Maison d'Oldembourg. — Christian I. — Jean II.

CHAPITRE IX.

Règne de Christiern II.

DEUXIÈME PARTIE.

RÉVOLUTION RELIGIEUSE ET POLITIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Progrès du luthéranisme en Danemark.

CHAPITRE II.

Accomplissement de la réforme religieuse.

CHAPITRE III.

Rivalités et guerres avec les Suédois.

Dates. Pages.

CHAPITRE IV.

Christian IV devient chef de l'union protestante. Il est battu par les Catholiques, ensuite par les Protestans.

CHAPITRE V.

Frédéric III. — Le Danemark envahi par les Suédois. — Siége de Copenhague.

CHAPITRE VI.

Révolution politique.

CHAPITRE VII.

Christian V. — Schumacker.

CHAPITRE VIII.

Frédéric IV. — Christian VI.

CHAPITRE IX.

Frédéric V. — Christian VII.

CHAPITRE X.

Frédéric VI.— Droit de glèbe aboli.— La ville de Copenhague bombardée et prise par les Anglais. — La Norvège cédée au roi de Suède.

FIN DE LA TABLE.



